ça ressemble  
à un cartoon  
tchouri comète surveillée  
pour le bien de l’humanité accueillir la vie  
matière organique accueillir des  
champignons non hallucinogènes  
japonais  
de préférence  
ça fait plus sérieux  
en terme de cartoons  
et de micro tchouri  
tout est véritablement  
un jeu de billes  
des billes à dimensions variables  
sur un tissu à textures variables  
sur une langue infra-silencieuse  
protection non garantie  
des bulles et des micro lacs disséminés  
autour desquels les chaises se renversent  
que puissent se lire des lettres cunéiformes  
au gré des branchages  
network de bulles aquatiques  
forme solide gazeuse apparente sous  
ma bassine d’eau isolée en apparence  
le berceau  
d’un réseau  
sans fil

----------------------------------------

kasala pour mon kaku ii  
mvidi mukulu, l’esprit aîné, avait puni mon kaku d‘une longévité absurde  
kaku vieillissait, pourrissait mais ne trépassait pas pour autant  
il se targuait d‘être né en 1667, en 1756 ou 1786  
une fois, il mourut même pendant trente minutes  
et ressuscita comme si de rien n’était  
protestataire de la première pluie, beau gosse  
du haut de ses trois siècles d‘âge  
mon kaku avait le sang frais d‘un jeunot

----------------------------------------

1  
je ne me souviens de rien.  
rien.  
il y a un avant, noir, vide, silencieux.  
après il y a ma tante qui me donne de la purée en imitant l’avion avec la cuillère à soupe.  
à partir de l’avion, à partir de la purée, tout est net.  
chaque souvenir est là, limpide, pur.  
les odeurs des placards, des gens, de la nourriture.  
les bruits, les chansons, les comptines, les voix, les rires, tout est là.  
les couleurs, les imprimés, les fleurs, les pièces de la maison,  
les jouets, le jardin d’enfants, tout.  
mais avant ça, rien.  
tout noir.

----------------------------------------

a.  
en cette journée lézardée de déceptions où le bleu a quitté la mer pour envahir la colline chaînes blindées dans l’amas minuscule minuit avorte le jour laissant la casbah à ses débris. j’en appelle à la mémoire d’alger de ses comptoirs marins aux chars de l’occupation j’en appelle à hassiba à djamila à didouche et à boudiaf aux ancêtres et aux amnésiques aux violeurs de rêves et aux traîtres de toujours j’en appelle à chaque goutte versée à chaque humiliation que jaillisse enfin la baie et qu’elle nous habite qu’elle ouvre nos paupières assommées que se réveillent al anka et les diwans assiégés que s’ouvrent les seuils de nos maisons et que s’élève le chant nouveau. que se lève le tgv expresse, qu’il ramène la brise de tanger et qu’il amorce sa course de tunis à alexandrie et de beyrouth à istanbul. que s’ouvre un jour nouveau et que minuit embaume de jasmin.

----------------------------------------

'le livre du large et du long' (fragment)  
de ses deux mains, il prit de la cendre poussiéreuse,  
qu’il versa sur sa tête grise en sanglotant très fort.  
-  
bonjour et salut  
depuis toujours je bougeais pour comprendre  
voici parmi les manières de raconter  
une  
j'étais jeune au départ  
je ne connaissais pas ma taille  
car je ne connaissais ni bien ni mal ni choses ni rien  
car les serpents n'ont pas la connaissance  
de la hauteur de la largeur c'est faux  
car je n’étais pas serpent mais j’aurais  
pu car je remarqu’cent fois +  
mille tout est faux mais vrai  
les serpents mesurent ce qu'ils trouv avec leurs corps c'est leur manière  
d'être en vie et ce fût ma manière  
voulant comprendre le monde avec mon corps écoutez-moi  
j’aimais mon existence  
et je m’agenouillais pour ainsi dire devant ce sentiment  
il faudrait le comprendre  
j’avais le don de moi sur terre  
suppliant donnant détruisant  
rendant ordonnant accourant  
rencontrant trainant revenant  
servant appelant rentrant  
protégeant réglant je charbonnais ma  
gueule entendant descendant sonnant  
ébranlant courant jaillissant décochant  
planant écoutant écrivant calculant  
j’en ai vu sautillant déplaçant  
titubant caressant bondissant parlant  
noyant  
j’ai reculé frappé flotté  
je jure mes têtes mes morts  
balançant écrasant vissant vissant dans quoi vissant  
j’ai beaucoup mythonné  
j’ai mythonné les jours  
j’ai mythonné le corps  
j’ai mythonné moi-même  
sage gai triste en colère  
m'ennuyant ayant froid ayant peur ayant mal faisant mal  
vitement calmement vivement  
je ramassais les os de petites créatures  
mortes je calculais  
les kilomètres parcourus par des insectes  
hérissés de cils courts clairsemés  
dans le pourri indéfiniment r’  
résisteraient les fibres les nervures des feuilles  
réduisant par  
cisaille  
les résidus en pate dans leurs petits intestins – ces insectes  
que j’imaginais  
et distribuais mes molécul au hasard par ma langue que je passais sur  
les meubles dans la maison et sur les murs  
les rues les bancs le métro sur les écharp des gens le peupl  
je voulus me répandre  
souvent je téléphonais à mes amis pour leur dire – je n'existe pas  
mes amis répondaient tu n'existes pas  
car je n’avais pas d’amis  
au hasard les voix des numéros disaient –qui êtes-vous  
je répondais – je n'existe pas ils répondaient – oui  
je répondais – et dîtes-mois pourquoi je n'existerais pas  
ils répondaient des paroles que je rayais  
je les rayais et je rayais les feuilles sur les arbr  
que je croisais avec une aiguille  
méchante méchante et je classais mes objets par ordre alphabétiqu et  
je les détestais  
j  
me roulant  
à l'intérieur de me longtemps  
et il n’y eût ni quête ni marais ni grain  
ni inférieurs ni supérieurs ni sommet  
ni capitale ni troupes ni majesté  
ni zguègues ni balance ni millions  
ni kichta ni bombes ni jardin ni religion ni cause  
pour me calmer  
j'imaginais des asticots plus longs que vous et me  
dans les zones des aires de la nature  
plus étendus que mon père et mes soeurs  
ma mère et tous les cousinages des périmètres  
il faut me croire à propos de moi je pensais du vide  
la route était dure autour de me  
ma main ne possédait ni bien ni mal ni rien  
chaque matin devenait pire car le matin ne possédait ni rien ni rien  
les dimensions deviennent douloureuses  
ceci blesse  
ceci blesse  
comme rien ne ressembl à rien tout ressemble à tout  
exactement exactement je me le dis  
la membrane entre la lumière et l'oeil  
une chose sans forme déformée  
je profite de moi comme une sécurité  
profitant du vocabulaire  
profitant de me comme une sécurité  
profitant de me comme un profit  
soudain les angles furent des angles et les pointes des pointes  
je m’endormis  
...

----------------------------------------

trains  
le paysage défile comme un jackson pollock, vaches en pointillés, nuages étirés, taches tournesols et rails déformés. la fenêtre froide se colle à mon oreille et j’entends tatactater la bête humaine.  
tatactatoum, tatactatoum, tatactatoum.  
je ne suis pas eva marie saint, je n’ai ni la mort aux trousses ni les baisers de cary grant. il n’y a derrière la vitre que ces paysages de cartes postales, cette campagne d’avant-guerre, ces empreintes ferroviaires : une vache, un château, une église, un âne, une vieille mobylette ou un train à la retraite, de l’herbe à perte de vue, des champs de coquelicots, un village suspendu, la dame-blanche, un mouton ou peut-être une chèvre, un autre coquelicot, une jupe en corolle, une canette de soda, un plastique, une poubelle, un néon, un flash.  
tatactatoum, tatactatoum, tatactatoum.  
je ne suis pas celia johnson dans brève rencontre à attendre jeudi prochain, jeudi prochain, jeudi prochain, les amours interdites dans un petit café. il n’y a derrière la glace que d’amers paysages qui se répètent et défilent et reviennent et repassent et tournent et recommencent et les vaches se ressemblent et la neige dissimule les pas des loups, des ogres et des sorcières.  
tatactatoum, tatactatoum, tatactatoum.  
je ne suis pas marilyn monroe dans certains l’aiment chaud. il n’y a devant mes yeux que d’immenses pâtis, rocailles et herbes folles que les cornes ébahies ruminent méthodiquement.  
tatactatoum, tatactatoum, tatactatoum.  
défilent les kilomètres, le nord est encore loin. cent-cinq virgule huit, nous arriverons demain.

----------------------------------------

tu n’as pas abandonné la maison  
c’est la maison qui t’a abandonné  
ton pays  
les bâtisses de ton enfance  
ton village  
ce bleu particulier  
aux dernières heures du printemps  
la terre de tes ancêtres  
si tu t’en souviens  
les cailloux placés là  
qu’on replace  
sans trop savoir pourquoi  
et qui apaisent  
qui rassurent nos regards pressés  
cet arbre solitaire  
au sommet de la colline  
que tu n’as pas foulée de tes pieds  
\*\*\*  
tu as habité le sol  
sous tes orteils  
nul ne prévoit  
quand commence le voyage  
quand il est temps de quitter  
la colline  
de cheminer  
vers la montagne des autres  
nul ne prévoit  
où se dessinent les lignes  
qui te séparent  
de la géographie des autres  
de leurs ombres  
tu as habité  
de tout ton être  
la ligne  
à traverser  
\*\*\*  
quand on cherche  
c’est avec les mains  
qu’on observe  
avec le corps ouvert  
abandonné  
à la montagne  
c’est dans le mouvement  
que s’enracine  
la mémoire  
dans le mouvement  
que s’habite la courbe  
ta maison abandonne  
qui l’abandonne  
s’émiette sur qui veut  
rouiller son souffle  
ta maison c’est là où tu transportes  
ton enfance.

----------------------------------------

la poésie ne sert à rien  
quand sonne le réveil, strident, brutal  
et qu’il te faut bouger ton corps et ton courage du lit à la douche, au café insipide,  
au garage, à la route, au bureau inutile  
la poésie ne sert à rien . . .  
quand tu déneiges ton pallier,  
quand on te grille la priorité, quand on te raye ta voiture,  
quand tu renverses ton café quand tu oublies, quand tu rates,  
quand pressent les réunions, quand tombent les deadlines,  
quand tu oublies de passer prendre le pain et les enfants  
la poésie ne sert à rien?  
quand partent les absents  
de nos mémoires vides, de nos images effacées par la distance, le temps et les soucis  
quand leurs visages deviennent flous vagues, pâles ou imprécis  
la poésie, sert-elle à quelque chose?  
quand crache la télé, du monde les infamies les guerres, les morts, les dictatures, les peurs, la faim, la haine, le désespoir, la rage, l’horreur, la peine et les tortures  
la poésie sert à quelque chose  
quand sonne le réveil, sifflant, jovial  
et que tu te sais vivant, présent, debout  
dans ton espace peuplé de gens, de sons, de souvenirs  
la poésie sert  
à savourer ton café, à te foutre  
des dates butoir, médiocrités et autres impératifs  
elle t’entoure dans tes rires, tes pleurs et tes orgasmes  
la poésie est un orgasme!

----------------------------------------

ce que j’aime de jésus  
ce sont ses pieds délavés  
et ceux de ses compagnons  
- treize auréoles -  
sur les icones abandonnées  
du petit mont athos bulgare  
je ne parle pas du figuier  
- le figuier que jésus illumine –  
ni de la roche en cascade  
- ça ressemble plus au grand canyon  
qu’à la galilée –  
ces pieds finement délavés de jésus  
me font penser aux peintures rupestres  
du tassili  
il n’y a aucun pied aussi finement  
tracé sur les roches du hoggar  
ce sont des silhouettes longilignes  
suspendues  
exactement comme le christ  
suspendues figées et dynamiques à la fois  
c’est un éclair  
une allusion dénuée de logique  
en apparence  
on trouve ce qu’on trouve  
surtout si c’est autre chose qu’on observe  
ce que j’aime de l’astrophysicien  
ce sont ses pressentiments  
quand il dit peut-être  
quand il dit que la statistique  
a altéré la physique  
l’a figée  
vidée  
désincarnée  
quand il dit que la matière  
n’est pas matière  
que le temps et l’espace  
sont hérésie  
que nous autres humains  
nous prenons trop au sérieux  
à nous croire fragiles  
à nous inventer puissants  
que nous inventons des repères  
que nous oublions les avoir inventés  
qu’il faut lever le contrôle  
quand il dit peut-être  
rendre son âme à ton doute

----------------------------------------

il me semble difficile  
qu’un mot-clé  
puisse ouvrir quoi que ce soit  
qui en vaille la peine  
les mots n’ouvrent rien  
véritablement  
la fonction paralyse le mot  
j’assume la statistique  
paralyse  
tout logiciel  
par saturation

----------------------------------------

écrire  
écrire c’est attendre. écrire c’est attendre que ça vienne. écrire c’est dépendre de quand ça viendra. écrire c’est se dire que ça ne viendra plus. écrire c’est se demander si ça reviendra un jour. écrire c’est regarder la page blanche. écrire c’est fermer l’ordinateur et retourner devant la télé. écrire c’est regarder la page blanche. écrire c’est fermer l’ordinateur et prendre un truc à manger dans le réfrigérateur. écrire c’est regarder la page blanche. écrire c’est tourner en cage et aller lire pour oublier. écrire c’est attendre. écrire c’est douter. écrire c’est penser que les prochaines lignes ne seront jamais aussi bonnes que les dernières. écrire c’est douter. écrire c’est hésiter. écrire c’est attendre. écrire c’est la main qui s’agite enfin. écrire c’est les doigts qui galopent enfin. écrire c’est les mots qui s’alignent, les phrases qui s’allongent, la feuille qui devient noire. écrire c’est les caractères des mots comme des notes de musique sur une partition. écrire c’est de la musique, un rythme, une cadence, un mouvement, une mesure. écrire c’est des chevaux qui galopent dans le crâne, leurs sabots qui tapent sous le bureau, leurs queues qui fouettent les idées. écrire c’est l’adrénaline qui monte, le pouls qui s’accélère, la respiration en attente, une apnée. écrire c’est dire aux autres de vous foutre la paix, de se débrouiller pour le dîner, de commander une pizza. écrire c’est maintenant ou jamais sinon ça passera et il faudra de nouveau attendre, de nouveau douter. écrire c’est un éclair, une brèche, une baffe. écrire c’est une transe, une extase, un délire alcaloïde. écrire c’est lire et se demander d’où viennent ces mots, de quel arrière-pays de la raison, de quel étage, de quel sous-sol. écrire c’est s’étonner. écrire c’est reprendre le texte et ses esprits, reprendre la cadence, reprendre le galop, tatactatoum, tatactatoum, tatactatoum. écrire c’est un train qui passe. écrire c’est être à bord de ce train et regarder par la fenêtre. écrire c’est le paysage qui défile et l’oeil qui tente de le capturer. écrire c’est peindre. écrire c’est être pointilliste. écrire c’est jouir. écrire c’est jouir. écrire c’est jouir. écrire c’est silence. silence. écrire c’est des taches, des ronds et des couleurs devant les yeux. écrire c’est reprendre son souffle, soupirer, respirer. écrire c’est lire à voix haute les mots accouchés, lire à voix haute les phrases enfantées, dire. écrire c’est oser dire. écrire c’est parler. écrire c’est prononcer l’indicible, exprimer l’impalpable, figurer le vide. écrire c’est oser la poésie. et vivre.

----------------------------------------

5  
il a fallu quinze pages pour écrire le mot papa.  
je ne dis jamais ce mot.  
au mieux je dis père car je ne m’adresse jamais à lui,  
je parle de lui en narration,  
je dis:  
mon père était italien,  
mon père est décédé en soixante-dix-huit,  
mon père a rencontré ma mère à buenos aires,  
mon père travaillait dans une agence de voyages,  
mon père est parti vivre en espagne avec ma mère,  
mon père avait deux frères et deux soeurs.  
je ne dis jamais papa.  
papa c’est enfantin,  
papa c’est quand il est là devant toi  
et que tu peux le toucher et lui dire :  
tiens, regarde, papa, j’ai eu un vingt sur vingt en italien.  
papa c’est pour lui dire : je t’aime papa,  
pour lui dire : tu fais chier papa.

----------------------------------------

4  
et puis il y a toutes les fois où il n’est pas là.  
pas là quand j’ai perdu ma première dent,  
pas là quand je suis entrée à l’école,  
pas là quand je me suis pris une balançoire sur la tête,  
pas là quand j’ai fait pipi au lit,  
pas là quand j’ai dessiné un bonhomme avec dix doigts à chaque main,  
pas là quand j’ai fait du vélo sans les roulettes,  
pas là quand j’ai eu mon appareil dentaire,  
pas là quand j’ai embrassé un garçon pour la première fois,  
pas là quand j’ai eu de la fièvre,  
pas là quand j’ai eu une mauvaise note en mathématiques,  
un vingt sur vingt en italien, une heure de colle,  
pas là quand j’ai voulu passer le permis,  
pas là quand j’ai fui la maison dans la nuit,  
pas là quand je suis allée en boîte,  
pas là quand je suis rentrée trop tard,  
pas là quand tout est rentré dans l’ordre,  
pas là quand ma fille est née,  
pas là quand j’ai rencontré mon homme,  
pas là.

----------------------------------------

dans le jardin de rocaille  
un homme muet danse  
on ne sait l’oraison funèbre  
un homme sourd dit-ton  
sème des pas d’abondance  
et des cercles solaires  
il n’est pas né pour entendre  
la déflagration du monde  
y a-t-il un lieu échoué  
sur une crête oubliée  
où les nouvelles ne parviendraient pas  
où les nouvelles ne se supposeraient pas  
où les nouvelles ne se sentiraient pas  
y a-t-il une brèche de temps  
qui n’attende pas  
de figer nos regards  
sur les écrans asphyxiés ?  
y a-t-il des yeux en ce monde  
des oreilles en ce monde  
qui soient nés  
pour accueillir  
en leurs âmes  
l’obscénité  
l’obscénité  
l’obscénité  
l’obscénité  
l’obscénité  
et s’en détourner  
et ne pas s’en détourner ?

----------------------------------------

0  
il paraît que, lorsqu’il est mort, certaines parties de mon corps sont devenues toutes blanches.  
il paraît que, lorsqu’il est mort, j’ai demandé à ma tante si elle pensait que le sien et le mien étaient ensemble assis sur un nuage.  
il paraît que, lorsqu’il est mort, tout le monde a beaucoup pleuré.  
il paraît que, lorsqu’il est mort, une lettre a été retrouvée.  
il paraît que, lorsqu’il est mort, cette lettre a été jetée.  
il paraît que, lorsqu’il est mort, il dormait.  
il paraît que, lorsqu’il est mort, il revenait à peine d’espagne et toutes ses malles étaient encore sur un bateau.  
il paraît que, lorsqu’il est mort, on n’a jamais pu récupérer les malles.  
il paraît que, lorsqu’il est mort, il est allé au cimetière puis dans un jardin.  
il paraît que, lorsqu’il est mort, il est devenu un citronnier.

----------------------------------------

il y a sur nos têtes une ombre verticale qui vibre  
une ombre qui claque sur nos têtes  
un sifflement clandestin  
dans la plaine aride sur nos têtes  
encombrées  
et pendant que ça siffle que rien ne prévoit que ça siffle  
que nos crânes bourdonnent  
c’est un toit en béton qui accueille nos humeurs  
nos flancs téméraires sur la plate-forme de fortune  
la constellation larguée  
dans le brouillard des sens  
tu n’as pas abandonné l’épave poussiéreuse  
des ombres verticales courent à lisière de dunes  
tes yeux emmaillotés derrière la glace concave  
protection anti uv non garantie  
des touches noires à lisière de dunes  
un solfège sans bruit  
tu n’as pas abandonné l’épave poussiéreuse  
une ombre verticale plantée dans la plaine aride  
que tu irrigues de promesses  
l’organe métallique qui vibre à lisière de poumon  
sur la plate-forme de béton  
où les musiques s’entrechoquent  
protection non garantie  
pour un totem de fortune.

----------------------------------------

2  
il paraît que ça tient dans un vase.  
eux, ils appellent ça une urne.  
moi je préfère dire un vase, c’est plus floral.  
il paraît que c’est ridicule,  
qu’on se retrouve avec cette cendre grise entre les mains,  
qu’on tient l’homme entier sans comprendre comment on est arrivé là  
et qu’on ne sait pas quoi faire.  
il paraît que c’est une drôle de sensation  
d’imaginer tout un corps,  
un corps d’homme,  
sa tête,  
son torse,  
ses bras,  
ses jambes  
et toute sa vie,  
tout un squelette  
et sa chair,  
tout un être d’un coup devenu poussière.  
alors on le dépose dans la terre du jardin,  
on se dit que c’est comme de l’engrais  
et qu’avec un peu de chance  
il deviendra une fleur, une herbe ou même un arbre.  
alors on commence à l’arroser  
et c’est bien mieux que de pleurer  
et chaque jour on y pense,  
on lui donne un peu d’eau,  
on lui parle dans sa tête  
ou parfois à voix haute,  
ça devient un rituel  
et c’est bien moins triste  
que d’aller au cimetière  
parler avec les pierres.

----------------------------------------

3  
je ne trouve pas un seul mot, un seul sourire, une seule image au fond de mon crâne.  
il a bien dû me parler.  
il a bien dû me chanter quelque chose, une berceuse,  
une petite chansonbête, me fredonner un air.  
il a bien dû me donner à manger.  
me chatouiller le ventre.  
me caresser la tête.  
me bercer dans ses bras.  
je ne trouve pas la moindre miette de souvenir au fond de ma tête encombrée de détails, de  
numéros de téléphone, de digicodes, de listes de choses à faire, de noms de gens sans  
importance, de protocoles bureaucratiques, pas la moindre étincelle d’un passé ensemble.  
deux ans de vie commune, vingt-quatre mois disparus dans le néant, l’oubli, le vent.

----------------------------------------

6  
je lui dis souvent tu fais chier papa.  
je le lui dis à voix basse, dans ma tête.  
je ne l’ai jamais dit à voix haute, pas besoin,  
s’il m’entend, il entend ce qu’il y a dans ma tête.  
tu fais chier papa,  
tu fais chier d’être parti si tôt,  
d’avoir laissé maman toute seule.  
tu fais chier de n’avoir pas été là  
quand on avait besoin de toi,  
de n’être toujours pas là.  
il ne fait même pas l’effort de s’immiscer dans mes rêves.  
j’aimerais me réveiller un matin après avoir passé la nuit à rêver de lui,  
à rêver d’une conversation, d’une balade, d’un moment partagé.  
je lui dis tu fais chier papa, tu pourrais au moins venir dans mes rêves,  
on pourrait passer comme ça un peu de temps ensemble,  
apprendre à se connaître, et mes rêves se mélangeraient à la réalité  
et j’aurais enfin des souvenirs.  
mais non, tu fais chier papa.

----------------------------------------

solitude 61  
dans mon ventre se convulse un fleuve,  
bougre et fainéant, sale et immense, lugubre et vilain,  
un fleuve en état (avancé) de dysenterie . . .  
solitude 71  
nervosité de chien (?)  
le fleuve s’ennuie à longueur de journée  
il pleurniche sans savoir trop pourquoi  
il pleurniche depuis babel, depuis ya noé et son déluge  
depuis le prophète ezéchiel, depuis la sœur abigaël . . .  
sa morve décrit une longévité absurde . . .  
solitude 52  
nervosité de chien (?)  
et la farce qui dégèle  
entre deux rictus  
je bazarde mon corps au premier venu  
en arrière plan de ce ciel qui dégaine sa bave  
enfin bref, je m’en vais aboyer avec les chiens  
l’instant de l’éclipse solaire de katako-kombe ii  
solitude 73  
nervosité de chien (?)  
et je revendique ma léprosité  
et je revendique mon droit de vomir  
et je revendique mes origines russes  
et je revendique les extraits de mon corps  
de mon corps démembré  
comme il était au commencement . . .  
solitude 32  
je dors avec mes chaussures  
solitude 28  
mes dents dansent la polka  
à force de mâcher ma propre viande  
solitude 56  
je mange je mange je mange  
mais je ne me rassasie pas (bis)  
devrais-je me manger?  
manger mon sexe et mon ventre?  
cannibalisme ou autocannibalisme  
l’essentiel foutre dehors  
ma famine aux allures de la somalie  
solitude 57 die poesie der verzweiflung ou les vociférations d’un corps vide  
. . . je cherche les débris de mon corps étendus sur les plages du désespoir, jambe gauche n’existant que sur papier, ventre et bas- ventre à l’emporte-pièce, mains puant la marchandise et mes aboiements n’arrivant même pas aux chevilles de ce ciel privé d’électricité, c’est-à-dire que je triche la vie qui me tient en tenailles au niveau des mâchoires, c’est-à-dire que je sers de déco à mon destin en sac poubelle, destin-batracien, destin-kipelekese, destin-tchanga medesu . . .  
. . . peut-être qu’il me faut (dans l’espoir d’un quelconque salut) geindre et geindre en ré-mineur telle la dernière chèvre de ma grand-mère: beum, beum, beum . . .  
. . . et dire qu’il n’y a point d’euthanasie pour les récalcitrants et ivrognes de mon espèce! et dire qu’il n’y aura point deux déluges successifs pour m’emporter dans ma bave, cela revient à dire que ya noé ne viendra pas deux fois, qu’on ne fera plus entrer dans l’arche sept couples de tous les animaux purs, le mâle et la femelle, cela revient à dire que les eaux du fleuve zaïre, ebale ezanga mokuwa, ne viendront plus lécher nos désirs de luxe et autres débauches dans les nuits étoilées de quartiers chauds de kinshasa et d’amsterdam . . .  
. . . et entretemps, sans dieux et sans animal de compagnie, dé- pourvu du sel de la vie, mon corps-scolopendre traîne à même les plages du désespoir, en quatrième de couverture une douzaine de mes propres dents arrachées de force par des lémures et autres charognards de ce ciel privé de mazout . . .  
. . . il me reste qu’à bêler telle tshela, la dernière chèvre de ma grand-mère julienne mua mwanza, telle tshela en mezzo-soprano: beum, beum, beum . . .  
solitude 64 ou la nausée précède l’essence  
je suis enceinte depuis 17 ans, 36 mois et 2 jours.  
je fais l’amour avec le ciel. j’attends un mioche du ciel. l’enfant qui sortira de mon ventre ou le fleuve qui naîtra de mes tripes ou l’enfant fleuve que crachera mon corps-saligaud viendra avec sa viande remplir mes longues nuits d’insomnie . . . il répondra au nom de mzete ya mbila bazo kata ezo kola. je pourrais alors me targuer (à qui veut l’entendre) d’être le père et la mère de cette progéniture floue, de cette progéniture-scolopendre, de cette progéniture-crevaison et inutilement grotesque.

----------------------------------------

je te mange. tu entres en moi dans le silence de la poésie, en même temps que tout ce que nous avons dit précédemment, avec le premier verre de vin, et aussi avec le deuxième, tu entres avec les questions posées et les réponses données, avec les phrases pour faire bonne figure et celles à double sens, avec ta main qui effleure mon bras tandis que tu prends du pain, avec les pieds sous la table et les instants de doute, tu entres avec le premier service, avec le deuxième et le troisième, avec un autre verre de vin, avec un dessert, un café et l’addition s’il vous plaît, tu entres avec une promenade en direction du phare, avec les éclats de rire et les blagues un peu stupides, avec un baiser et la saveur piquante de nos lèvres qui s’entrelacent et se taisent toute la nuit. je te mange.

----------------------------------------

desaparecido  
longtemps  
j'ai cru qu'il avait  
desaparecido.  
« disparu »,  
cela n’évoque rien,  
un homme parti chercher des cigarettes,  
jamais revenu.  
tandis que  
desaparecido,  
pour l’argentin,  
l’uruguayen,  
le chilien,  
cela signifie  
séquestré,  
enfermé,  
torturé,  
assassiné,  
totalement effacé.  
comme s’il n’avait jamais existé.  
longtemps  
j'ai cru qu'il avait  
desaparecido.  
mais il paraît  
qu'il est mort en dormant.

----------------------------------------

une langue cunéiforme git  
dans les branchages  
d’un bois sacré  
elle ne renferme aucun secret  
qui se traduise en termes sonores  
elle n’est la transposition virtuelle  
d’aucun narcissisme  
à peine un songe  
un aménagement géographique  
de ce qu’on appelle vie  
il y a des arbres dans ma tête  
autour de ma baignoire  
parce que le cosmos c’est bien trop grand  
loin de ma flaque d’eau.

----------------------------------------

r.  
de mes cousins du toubkal j’ai la langue précise et claquante une peau à toute épreuve et le regard de thanina aigle insaisissable. dans ma montagne retranchée me parvient le chant de la source rouge l’écho de l’atlantique des îles en bordure et les sabots vaincus fuyant les amandiers. de mes cousins du toubkal j’ai le silence attentif sur les places du folklore, les cracheurs de feu, les mariages scénarisés, les culs loués et les hrira à deux dirhams. chez mes cousins du toubkal le luxe des miséreux achève l’andalousie et le misérable fait sa pose jambe tendue vers le cireur de chaussures. et lorsque comble de bons sentiments monarques à la petite semaine d’une fête de façade une mère de passage sirotant l’orange pressée à bientôt minuit une mère trouve beau le sourire de l’enfant courageux le sourire de la petite fille qui sur la place à bientôt minuit vend des mouchoirs en papier à la mère dont les enfants dorment déjà rêvent déjà quand la mère aime ce sourire grenade est à jamais perdue.

----------------------------------------

l’enfance vivait dans les toilettes d’une maison plus petite que la plupart des maisons  
sur la tapisserie des formes récitaient des extraits du dictionnaire que je prenais pour des images  
si je pense aux larmes qui suivirent les bris et fracas, comment savoir quand c’est son tour de pleurer?  
certainement qu’un dernier souffle signala qu’elle était décidée, alors qu’aucune autre sortie ne communiquait avec la chambre  
à la voir je me suis dit : son œil est d’or et sa bouche un secret  
on l’habilla d’une robe qui lui allait  
on coiffa ses cheveux que j’avais coupés  
puis l’enfant quitta sa cage et s’excusa d’un oubli  
je me promène sans doute dans cet oubli-là  
j’entends sa voix quand je regarde, par hasard, du côté où elle se trouve  
parfois je ris sans le savoir

----------------------------------------

les enfants actés se préparent familièrement à verser dans l’acte de violence  
par la vitrine des tasses brisées, l’attention ne faiblit pas  
manquée se présente comme une image juste, à l’intersection de celles, des images ou des actes, qui sont des enfants  
assez vivement, les petits pois sont blancs, leur solitude est un re-coin dont l’œil sait quelque chose  
pourquoi chercher des prétextes, quand déplacer la position ne résout rien ? mes chaussures sont des classements, elles font entre elles comme la course

----------------------------------------

par emboîtements légers, je me présente aux plusieurs étapes d’une jeunesse fictive  
le regard n’a pas de bras pour désigner ce qui arrive dépend de beaucoup ; puis c’est le col, déplaçant la bretelle, qui indique une direction que la poupée suit  
de la disparition je conserve les angles seulement. depuis qu’une alarme fut posée, elle parlait de l’intérieur de son ventre  
je ne me souviens pas d’un autre temps qu’il y ait eu, si bien que la manière dont elle me voit constate, en fin de compte  
je n’y suis plus  
je ne suis pas là lorsqu’elle me quitte, je dors dans un train  
je ne suis pas bien grande  
comme il est dangereux parfois de contempler là où la face est réversible, il faut conjurer ces moments-là  
va savoir, s’ils existent.

----------------------------------------

ulysse  
je reviendrai te donner un fils  
j’aurai connu la guerre et comme on donne la mort  
avec la rage intacte du nouveau-né  
humain hurlant, à coups de crâne qui a saigné sa mère  
je saurai comme on donne la mort, loin des dieux et de toute mémoire  
alors que notre propre nom à déserté notre bouche  
et que les guerres paraissent si semblables qu’il n’y a plus de camp  
seulement une douleur à trop serrer la mâchoire  
le sexe raide pressé contre le ventre  
avec la peur d’être saisi là par la morsure froide.

----------------------------------------

on s’habitue aux écritures penchées où il n’y a plus d’enfants, lorsqu’ils sont devenus grands et que leurs yeux reculent dans le visage  
tu parles d’une image aux chaussettes tire-bouchonnées  
la faïence n’a pas de pli, le corps est celui des étapes précédentes, avec le rire qui fut le son qu’elle produisit  
il y a le scandale d’une possession, le choc invité à ma table ; puis une autre partie commence  
nous nous occuperons du squelette, petit  
je ne suis plus celle que j’étais comme je fus l’enfant d’une seule fois  
la ronde des chaises, assorties, vides, sur lesquelles le programme n’assoit rien, refait la disparition dont nous tenons les premiers rôles

----------------------------------------

kasala pour moi-même  
j'ai décidé d’être heureux  
de danser la rumba jusqu'à l'usure  
de reprendre tous mes noms, bricoles d'antan  
de demeurer l'enfant de la mine  
et du chemin de fer  
la mémoire familiale épousant la locomotive  
l'exil dans l’œuf, l’éternelle solitude  
j'ai décidé d’être insolent et désagréable  
de cracher dans la soupe de ceux qui arrachent les dents à la vie  
de pisser sur leur prétendue bonne foi  
de glousser en guise d'insolence  
et de me repentir, par la suite, auprès de l'esprit-ainé  
combien de temps résisteront-ils?  
déjà, ils ont fait de ce pays un mouroir  
j'ai décidé de formuler des rêves  
aussi vastes, aussi colorés, aussi grandiloquents  
que l'espérance  
des rêves somptueux  
aussi baveux que la pluie tropicale  
la seule éructant la malédiction  
renversant tout sur son passage  
furieuse et éternelle et digne de déluge  
quoiqu'on ne fera plus pénétrer dans l'arche  
le couple de tous les animaux purs  
le mâle et la femelle  
j'ai décidé de demeurer l'enfant du zaïre  
de fabriquer des voitures à l'aide des boites de conserve  
ou des cerfs-volants à partir des sachets  
d'y accrocher un long fil  
et de courir dans le soleil, de courir et de courir  
jusqu'à ce que l'engin gagne le ciel . . .  
lorsque le fil de raphia se rompait  
le cerf-volant zigzagant se perdait dans le firmament  
il ne nous restait qu'un sentiment de regret  
j'ai décidé encore de rêver  
non pas de marcher sur la lune  
ou d'inventer une énième arme chimique  
mais d'ouvrir une espèce de bar merveilleux  
d'y bazarder non pas l'ivresse ou une quelconque beuverie  
mais l’espérance  
j'ai décidé d’être l'homme-orchestre de mon destin  
moi-même à la batterie: kenny clarke  
moi-même à la trompette: masekela  
moi-même au piano: tapscott  
moi-même à la contrebasse: mingus  
moi-même au saxophone: sanders  
voix de makeba en sursis  
de me trémousser de l'aube à l'aube  
et de fredonner pour ma mère ma'nanga et les étoiles  
l'indépendance cha-cha

----------------------------------------

kasala pour moi-même  
mwanza mbala  
mwanza nkangi  
serpent mâle  
serpent femelle  
radié du ciel du sommet  
pour nonchalance, doublée d’insolence  
je suis devenu par le grand hasard  
mwanza nkongolo, l’arc-en-ciel  
qui coupe le ciel en deux poires  
qui arrête la pluie  
et sa mégestion

----------------------------------------

j’aimerais écrire des phrases emboîtées comme des poupées russes. loger dans leur ventre de bois creux, un secret peut préserver  
une rose est dans une rose, une abeille dans une abeille  
j’ai rêvé qu’on t’avait monté la tête à l’envers, si bien qu’il fallait te tenir l’épaule pour que tu ne tombes pas, la tête renversée  
celui qui ne dit rien, là-bas, ton visage parle pour lui. à chaque fois que je te regarde, quelqu’un court sur ta coiffure

----------------------------------------

dernière phase  
je te tends mes poings  
chauffés à blanc  
des poings d’émeutier de la langue  
des poings d’émeutier de la fin  
la faim du monde  
qui parle en langage  
dans le ventre de la terre  
je te tends mes poings  
frémissant d’assassinats latents  
des poings d’illuminé  
atteints de pyromanie profonde  
au premier degré de la dernière phase  
des poings de petit bout d’allumettes  
brûlés vifs dans leur langue de bois  
je te tends mes poings fermés  
pour une fraternité ouvertement déclarée  
la fraternite contre  
fraternité qui doit contrarier leur rire  
le tourner en trémolo  
en sanglot long  
sanguinolent  
qui n’a pas les moyens d’une seule larme  
fraternité qui doit mettre en évidence  
leur panne sèche  
tenez mes poings fermés de nouveau-né  
devant rompre à tout prix  
les barreaux du berceau  
des poings chargés  
d’un orage précoce  
hérité d’un loa du feu  
d’un loa du vent  
des poings atteints de pyromanie profonde  
au premier degré de la dernière phase

----------------------------------------

extrait de kana sûtra  
dans le désir, il y a plus de cannibalisme que d’amour. un cannibalisme contraire qui aiguillonne le corps jusqu’à s’inviter à une bouche qui est sommée de le manger.  
\*\*\*  
la voix qui parle en toi, laisse-la parler. laisse-la parler plus que de raison, jusqu’à ce qu’elle se casse et fasse écho dehors.  
\*\*\*  
aux injustices coupantes, il faut opposer son poing dégagé de tout gant.  
\*\*\*  
seul le saignement dentaire fera justice de la transparence du verbe.  
\*\*\*  
tout visage est une fête, un panneau d’indication, vers le grand bal masqué de la planête.  
\*\*\*  
à quoi sert la littérature sinon qu’à un deal, enfin un détour, pour mieux soudoyer dieu?  
\*\*\*  
celui qui veut à tout prix se fonder, creuse sa tombe pour peu de sous. il faut creuser pour se fonder.  
\*\*\*  
entre l’immédiate beauté d’un paysage et l’oeil englobant du photographe, il n’y a pas photo. devant la source qui creuse sa flûte et le son d’un poème-fleuve, dans l’union libre des cailloux, il vaut mieux avaler sa langue avec grand goût.  
un seul mot peut gâcher en profondeur le bruit des vagues.  
\*\*\*  
tout visage est une fête, un panneau d’indication vers le grand bal masque de la planète.  
\*\*\*  
ce qu’il y a de flou porté par les regards en temps de drame, c’est qu’il existe une compassion qui puise sa source dans ses propres larmes, jusqu’à en devenir aveugle, aveugle-folle pour ses propres larmes de compassion.

----------------------------------------

ce visage qui fut le mien, frotté très fort au mustela, contient la somme des visages collés ; et le gâteau d’un moment revient avec les récipients troués  
je les versais, je les versais  
tu t’improvises, m’inventes une joie, si ce courage est le mien et que tu serres ma main fort, la couleur s’approche de plusieurs reflets à la fois  
je forme avec la bouche le mot de quelque chose, je me déremémore, une trouée s’accentue

----------------------------------------

la bonne nouvelle  
bon nouvel  
depi mwen gade pye-w  
mwen vle genyen lari  
jwe pòtre tout vivi  
yon lanmou pye atè  
pye-w se bon nouvèl  
ki fèt pou sa mache  
pye-w se de mèvèy  
ki fèt pou lòm sezi  
cheri piga ou wont  
si se la m-al remen-w  
lanmou se chòvsouri  
li jouke tèt anba  
pye-w se bon nouvèl  
ki fèt pou sa mache  
cheri kite-m renmen-w  
kote lòt neglije-w  
mwen ka ba ou de men-m  
de ba savon lave  
kite-m savonnen pye-w  
jouk lannwit kimen jou  
en regardant tes pieds marcher  
j’ai une envie folle de gagner la rue  
jouer à ceux qui aiment rire  
un amour aux pieds nus  
tes pieds sont la bonne nouvelle  
qui doit aller d’un pas sûr  
tes pieds sont deux merveilles  
ils sont là pour étonner les hommes  
chérie n’aie pas honte  
si mon amour s’amourache de tes pieds  
l’amour est une chauve-souris  
elle s’endort à la renverse  
tes pieds sont la bonne nouvelle  
qui doit parcourir le monde  
souffre que je t’aime ma belle  
là où les autres n’y trouveraient que mal-être (là où les autres te négligent)  
je peux t’offrir mes deux mains  
deux pains de savon de lessive  
laisse-moi te savonner les pieds  
jusqu’à ce que la nuit fasse mousser le jour

----------------------------------------

metamorphose  
aller à rebrousse-poil  
ainsi tu tounes au bord  
d'un certain sens du monde  
hier morpion en herbe  
tu t'agrippais faute de fenêtre  
tu t'agrippais dans une fente d'air  
pour voir la vie au-delà du verbe voir  
faire taire le bruit au-delà du verbe  
parler  
avec un verre à pied à la main  
hier c'était hier  
les rétroviseurs n'ont pas de futur  
aujourd'hui  
roi des animaux  
tu as des griffes pour parapher l'éclair  
tu as une gueule  
pour faire saliver l'orage  
qui gronde dans ton ventre  
tu es lion peuplé de toutes les bêtes  
tous les êtres et les forêts intérieures  
tu es le lion intime  
multiple  
déjà le morpion en herbe  
était tout aussi multiple  
intime  
non?  
sauf que lion tu as le tambour  
dans la peau  
tes yeux rugissent sous la crinière  
tes forêts chantent déhanchent  
bousculent les nuages  
cousus de fil blanc  
ton cœur accouche des tambours  
matin et soir  
le big bang rêve de ton cœur  
sauf que lion  
tu as l'adhésion des grands vents  
l'adn des miracles  
ton cœur est étoile filante  
qui échappe des mains d'un percussionniste  
taré  
ta peau est là  
pour donner l'air  
et empêcher que l'univers prenne froid  
ta peau est le manteau du cosmos  
tu écoutes les battements du monde  
le big bang a la nostalgie de ton cœur

----------------------------------------

extraits de la migration des murs  
ce n’est pas tous les jours qu’on parle des murs attention sujet tabou là-dessus, c’est tout le monde qui fait le mort  
la question des murs  
la civilisation des murs est arrivée à sa fin pour que les murs redeviennent viables, ils doivent tomber  
les murs ont sur nous une longueur d'avance pas la peine de chercher le nombre de pieds que fait un mur quête sans niveau avec une bulle en profondeur l’homme, muté là dans le flou de son ponçage, peut s’atteler à mesurer les murs à l’aune de ses fémurs, pour comprendre leur évolution et leur marche dans l’histoire  
les murs que l’on regarde à distance demeurent juste des murs de façade il faudrait un peu méditer sur les murs des maisons qui parfois sont sans fenêtre, ni porte de secours nulle vue qui ne donne sur l’humain  
solide absence de liens, solide absence de ciment social des espèces et des espaces fortement critique le cas clinique du monde au pied du mur de ce côté dur de la réalité des murs, c’est à la base la vie qui en sort écrasée  
abordons le chapitre du monde, en gros, ce n'est qu'une histoire de murs  
encore une couche de couleur et le mur se tape d’une vie plus que ferme les couleurs sont pour les murs effets spéciaux de maquillage sur les paupières  
les murs ont des odeurs mais n’aiment surtout pas qu’on mette le nez dans leurs affaires  
cela ne sert à rien de diaboliser les murs le problème remonte à l’équerre, parmi d’autres instruments à géométrie variable les propriétaires, petits et gros, pèsent très lourd sur le dur marché des murs dès l’enfance de l’équerre, ils ont posé la première pierre, ils sont arrivés ensuite à imposer les murs comme seul horizon indépassable  
qui a dit que l'équerre était l'enfance des instruments un instrument marqué à ce point au millimètre, saurait-il avoir une enfance  
il existe une nouvelle migration beaucoup plus forte que celle des flux qui poussent le sang à bouger les lignes dans tous les sens des hémisphères une migration en dur qui massacre le champ libre du cœur à coups de barre de fer  
dans les rayons des services de l’immigration, il est loisible d’identifier les agents visibles des murs, ce sont de vrais numéros, avec leurs code-barres d’hommes vendus au prix fort sur le marché  
les murs sont des preuves matérielles de la lourdeur de notre époque

----------------------------------------

ulysse  
te donner un nom?  
te donner un nom quand tu danses dans le noir dans des rues désertes avec de grands chiens?  
te donner un nom quand tu vas à la rivière en tenue de nuit sous un grand soleil ignorant les hommes qui se sont perdus en croyant te saisir?  
je t’offrirai des oranges  
et pour les peler un couteau pas plus grand que le pouce  
un couteau d’ivoire que j’aurai volé après la bataille  
le présent d’un défunt à une autre femme  
et il te faudra penser à elle, à ses draps froids, au trou dans sa poche à la place du couteau  
je t’offrirai des brins d’herbe que j’aurai gardés longtemps sous ma semelle  
qui poussent là où reposent les corps  
et se dressent comme des sentinelles au point précis où s’achève la fuite

----------------------------------------

kasala pour mon kaku  
mon arrière-grand-père, kaku, comme on le désignait affectueusement  
avait longtemps vécu  
il avait 105 ans; 120, 134, 142, 157, 169, 186, 192  
peut-être même 2 siècles  
mon kaku était tellement vieillot  
à telle enseigne qu’il avait cessé de compter son âge  
il ne se rappelait même plus dans quel siècle il était né  
mon kaku avait l’âge du soleil  
mon kaku avait l’âge du déluge  
mon kaku, oui, mon kaku avait l’âge du fleuve zambèse  
mon kaku avait l’âge du mississippi  
mon kaku avait l’âge du danube  
mon kaku avait l’âge du chemin de fer lubumbashi-ilebo  
mon kaku avait l’âge de la nouvelle guinée (x 5)  
plusieurs fois, mon kaku souhaita crever mais la mort le boycotta  
chaque matin, on le déposait sur une chaise à bascule  
dans la véranda, face au soleil  
on le ravitaillait en nourriture à midi  
au crépuscule, mon kaku tournait encore ses mâchoires  
puis, on l’installait dans sa chambre  
le corps, son corps, le corps de kaku ne fonctionnait plus  
à force de vieillesse, il avait perdu de sa mobilité  
seules sa voix et sa mémoire demeuraient intactes  
kaku parlait sans frein  
kaku racontait sa petite enfance à dimbelenge  
kaku pérorait sur sa jeunesse mouvementée  
kaku s’étendait longuement sur sa vie dans les mines de bakwanga et du katanga; kaku de sa verve légendaire retraçait l’exode familial, égrenait la généalogie de mwanza-wa-mwanza, rappelait à la mémoire le zaïre, s’attardait sur la première guerre du shaba, évoquait lumumba, le massacre des creuseurs de katakelayi, les barbouzes de la deuxième république . . .  
blotti dans son rocking chair  
une barbe-océan lui dévorant son menton  
mon kaku devenait même prophète  
il prédisait des républiques à venir, des étoiles incandescentes, des chemins de fer reliant tout le pays, des villes enivrées de lumière, des populations ébahies  
avec la même verve, le même engouement, la même bave, mon kaku parlait, mon kaku parlait, mon kaku parlait . . .  
(rires)  
quelle nostalgie, quelle mélancolie, quelle solitude, quelle angoisse  
nous, scolopendres, on est en train de lutter contre cette vie de chien  
kaku, là-haut  
entre ciel et terre  
se marre de nous autres  
kaku  
kaku  
kaku  
kaku  
kaku

----------------------------------------

si souvent qu’ils s’ennuient les enfants devraient dire : nous sommes les figurants d’un parage de fiction. nous nous pré-promenons  
allons-y gaiement, allons-y, ne refaisons pas les fous  
j’ai reçu la bande audio d’un copain, à la fois proche et ses gestes sont les miens, quand aux miens je m’accorde à ce que nous avons de commun  
si souvent qu’ils s’ennuient les enfants devraient dire : nous sommes les figurants d’un parage de fiction

----------------------------------------

un jour les muses poseront nues pour les poetes  
un jour la poésie sortira du marché de la poésie  
la poésie sortira de sa tanière  
et prendra la route toute seule  
comme une grande  
ce sera un jour de fresque  
un jour peint  
sans chevalet  
avec des nuances hautes en couleurs  
ce jour se boira clair comme une source  
se mangera par grappes  
mûres de fruits  
de beaux fruits qui exploseront de rire  
dans le jus de la bouche  
l’horizon se donne couché  
en toute déraison devant la phrase  
un jour viendra  
où les muses poseront nues pour les poètes

----------------------------------------

ils sont venus par la mer sur de petites embarcations. ils sont venus avec leurs barbes tressées et leurs yeux graves annoncer qu’un berger a volé une reine. ulysse les a rejoints les armes à la main, son beau casque sur le crâne. mais avant de partir il a prêté serment. que son âme soit maudite s’il devait être parjure.  
il dit “retour” elle entend “départ”, il dit “victoire” elle entend “ solitude”, il dit “à jamais”, elle répond “jamais”.  
alors, les vieilles femmes ont repris le cours de leurs lamentations.  
les chiens, épouvantés, se sont rongé la croupe.  
elle s’est vêtue d’un linceul.

----------------------------------------

le nom qui m\'apelle  
je suis celui qui se lave les mains  
avant d'écrire  
ne me demande pas comment je m'appelle  
je n'ai pas de nom  
je viens de là  
de ce non-lieu qui cherche lune  
pour s'exhumer de son point d'ombre  
un nom d'auteur me fait bien mal  
parce que poète  
ça m'est égal  
ni tapis rouge ne saura rendre  
la justesse du sang qui me fait  
passer  
pour un vitrier qui vaut sa mort  
je suis saigné  
donc  
je me lave  
voilà mon nom qui vient de là

----------------------------------------

elle  
donne-moi un nom, ulysse  
donne-moi un nom que je puisse t’attendre  
je serai là, il y aura un miroir  
et nous parlerons de toi, moi et l’autre au-dedans du miroir  
je la rejoindrai là, toujours un peu de biais, au bord d’une chaise, à la manière des oiseaux  
avec la douleur dans ma cuisse pour ne pas me perdre de ce côté du miroir  
le matin je porterai mes boucles d’oreilles  
je les garderai peut-être même au lit si tu devais me surprendre au milieu de la nuit  
mais si je n’ai pas de nom comment savoir qui d’elle ou de moi veille?

----------------------------------------

prologue  
elle  
tout ceci est de mémoire profane  
les poètes ont tout réinventé  
il fallait un homme  
qui surpasse les dieux  
et qui comme tout homme  
loin de sa maison  
si souvent en larmes  
maudisse la mer vineuse  
se griffe le visage  
quand le poète est mort  
dix autres ont pris sa place et ont récrit l’histoire  
ainsi l’homme a engendré le mythe  
j’ai cloué l’espoir aux quatre murs de ma cellule  
il n’est pas de territoire plus vaste que celui de ma mémoire  
j’ai creusé ses montagnes, vidé ses rivières  
retourné les pierres de toutes ses murailles  
en attendant le retour de mon amant barbare  
cet homme qui rassemble vos voix  
endure vos délires  
et porte tous les masques  
cet homme que vous appelez ulysse

----------------------------------------

couper les cheveux de grand-mère avec des ciseaux de couture se révéla fort simple, en dépit des ciseaux qui n’étaient pas faits pour cela  
de la lingerie démontée point par point, on compte les ronds aux noms effacés  
le livre, multiplement annoté, les phrases dans les marges reprennent les marges du texte  
je crois qu’elle parlait d’une poupée dont le corps était comme  
momwey, c’est l’objet de mon trouble. avec lui, je m’imagine un compagnon qui me rapproche d’autres noms que lui-même

----------------------------------------

assez de vie pour décider d’une fois autre, le cordon de la salle de bain, au bord du récipient, maintient le chien dans son état initial  
ensuite, les animaux disent « oui » aux enfants de conserve. ce que les armoires connaissent de nos jouets, quand ils ont rejoint la colonie  
suit le plan où l’on regarde, il y a plusieurs fois la même main à la pliure  
pourtant, l’espace n’aperçoit pas de l’autre côté comme la poupée se tient et l’enfant croît  
entre ici et la chaise assez vide, suffisamment lui revient pour céder une fois autre

----------------------------------------

allegria  
quel est cet élan  
c’est un mouvement de mort  
mais c’est aussi  
un jouissance pure de contenu.  
quel est cet élan que tu prends dévalant  
l’escalier, marches enjambées du souffle habituel  
quand tu aspires « hi », expires « han » jusqu’au tremplin  
de la rue ? – note que je ne demande pas  
d’où il te vient ce pas dont la légèreté demande  
que rien ne soit posé, pas même une question.  
je voudrais le nommer en souvenir d’un dialogue  
un peu fol où les mots s’emportèrent avec  
les feuilles de la rame où ils étaient rangés  
bouleversée par la bourrasque. – hors  
de notre vue ! paroles incapables  
de contenir l’émotion sans pathos du vent :  
du vent car de quoi parlions-nous au juste  
à coups de néologismes et de périphrases plus lourdes  
pour saisir des nuances plus fines ? – de rien  
voilà le clou. eh bien c’est pareil aujourd’hui  
si je demande à quoi tu penses, tu t’accroches  
de solide pour courir le long d’une vis sans fin  
à quelle rampe, présence épaisse, pilier, n’importe  
quoi empêche la vie de dériver : certitude ici  
maintenant ou sujet de conversation. – rien !  
d’ailleurs il suffisait de poser la question  
comme on lâche une feuille devant les pales en bout  
de ligne pour voir qu’elle s’envole au début  
de la ligne suivante. – à l’instant où tu rebondis  
sur le trottoir après la dernière marche  
tu n’es qu’un photogramme et le paysage avec toi  
gelé par la touche « pause » du magnétoscope  
mais qui ne veut pas s’arrêter, tremble comme une feuille  
ou on rongeur piégé qui gigote pour rejoindre  
ses semblables. l’image aussi veut rentrer dans la danse  
des images/seconde. quel est cet élan qui  
frappe de vanité tous les dépôts, voitures garées  
immeubles rescapés du bombardement de la nuit  
et résolutions de réveil ? à tout point de vue,  
qu’il soit extérieur embusqué dans le paysage  
traversé aboli comme un sniper te tient en joue  
pour venger l’univers à quoi tu joues ce mauvais tour  
ou intérieur, ton point de vue privé de ses repères,  
c’est un mouvement de mort, escalade et dégringolade  
une soif inextinguible, un appel répété  
au sacrifice (et j’en rajoute exprès), une surenchère  
dans la dévastation. – mais c’est aussi  
tout le contraire cet aller simple  
que rien ne justifie. pas un plaisir  
car ça ne donne rien et chaque instant te dépossède  
du spectacle emballé par le rétroviseur  
en rivant ton regard au tronçon de route qui fonce  
vers toi. une jouissance pure de contenu :  
l’idée visible de la danse dans le miroir  
qui a mangé le mur derrière la rampe et vide  
la piste de ses cavaliers apprentis trop inquiets  
de leur pied droit sur place (temps faibles) et du gauche  
en arrière de côté (temps forts) pour s’admirer  
évoluant. disparus corps et biens comme toi  
les parisiens d’une photo longtemps posée d’atget  
par excès de vitesse ont-ils au moins connu l’orgasme  
dans un éternuement ? – le stroboscope les ressuscite  
en danseurs, en fugitifs, en fantômes pris sur le fait  
le temps de reconnaître en eux tes frères d’armes  
puis il faudra glaner d’autres images combustibles  
brûler les meubles jusqu’à retrouver le dosage  
explosif de l’absence, de la joie et du mouvement.

----------------------------------------

épilogue  
le ciel est bleu; une  
semaine; le ciel est bleu; un mois: le ciel est bleu; une année  
entière:  
il regarda le ciel et le ciel était bleu.

----------------------------------------

le magasin acmé  
(lors de cette expérience john cage ou son équivalent s'assoira sur une chaise en bois et s'y tiendra immobile et silencieux tout au long de l'expérience un ou qu'une comparse en fera le commentaire)  
(l'expérience commence avec john cage ou son équivalent, c-à-d n'importe qui, homme ou femme, voire même enfant, s'asseyant sur une chaise simple en bois, le dos bien droit et pourquoi pas les mains à plat sur les cuisses)  
en 1935. après quelques folles nuits très chaudes très sexe dans un hôtel d'arizona. m. john cage épouse mme john cage. en 1935 au coin de la rue de john cage il y a un magasin acmé vendant des aspirateurs. en 1935 mme john cage s'installe dans un nouvel appartement à new york city. le fait est que mme cage. l'épouse de m. cage. ne s'installe pas seule dans un appartement de new york city. en 1935. pour tout dire. quelques machines jouent déjà dans l'appartement de m. et mme cage mais pas d'aspirateur. le fait est que  
(comme tout au long de l'expérience, le commentaire s'interrompt, laissant juste john cage ou son équivalent assis immobile et silencieux sur sa chaise, rappelons-le, simple chaise de bois)  
lorsqu'il se rend seul en 1935 au magasin acmé john cage a l'intention d'acheter une machine. la femme de john cage est restée seule à l'appartement de john cage et joue avec ses machines. un four électrique pourvu de boutons. une cafetière à cadran. la femme de john cage entretient de bons rapports avec ses machines mais malheureusement ni avec les lave-linges ni avec les aspirateurs. aussi la femme de john cage envoie-t-elle john cage en 1935 acheter quelque chose. une machine. un lave-linge au magasin acmé. aussi quand john cage s'introduit dans le magasin acmé il pense dit-il fermement lave-linge. cependant dit-il une fois dans le magasin acmé il arrive à john cage une chose bizarre. alors que john cage s'apprête comme n'importe qui à faire  
(dans cette expérience, le problème sera de laisser courir le silence suffisamment longtemps pour qu'il s'installe, peut-être la solution serait de déterminer sa longueur au hasard, par un tirage aux dés par exemple)  
sa demande le fait est que john cage a une absence. disons que la langue de john cage passe au trou noir. rappelons-nous que john cage a comme n'importe qui comme vous et moi comme vous et moi un trou noir dans la tête. l'expérience  
(il va de soi que ces longueurs seront déterminées avant l'expérience, avant que john cage ou son équivalent ne prenne place sur une chaise en bois, le dos bien droit et, pourquoi, les mains à plat posées sur les cuisses, oui)  
essentielle de john cage en 1935 au magasin acmé tient dans le fait que la langue de john cage passe dans son trou noir. de sorte que. se faisant. l'essentiel de l'expérience de john cage au magasin acmé a lieu dans le silence. même si l'on trouve aisément dans les coins du magasin acmé de 1935 différents modèles de lave-linges à bouton pressoir. même s'il est aisé à john cage de formuler sa demande. il se fait que john cage. le compositeur. un homme du bruit. du son. et de paroles. comme n'importe qui. n'importe qui. eh bien. il se fait que john cage. eh bien. oui. eh bien. il ne sait pas pourquoi. il n'a jamais su pourquoi. le fait est que. en 1935. au magasin acmé. il se laisse littéralement faire. de sorte que. alors que john  
(n'utilisons cependant pas plus de deux dés, ne tirons pas de longueur supérieure à 12'' et inférieure à 2'')  
cage n'a jusqu'ici formulé aucune demande et qu'il ne formulera aucune demande. on. quelqu'un. lui présente à défaut un aspirateur. il s'agit d'un homme. on. quelqu'un. lui montre les capacités. littéralement époustouflantes. littéralement époustouflantes. dira john cage. plus tard. à la maison. à sa femme. d'un aspirateur. on lui dit à quel point il peut aller vite et n'importe où. on lui prouve par a + b l'avantage de l'absence de levier et d'embrayage. puis on passe beaucoup de temps à attendre que. lui john cage. émette un avis. un  
(peut-être doit-on cependant prendre garde au fait que deux longueurs semblables ne se suivent pas)  
désir. un besoin. puis il existe une gêne devant son silence. en fait il existe une gêne devant le fait que la langue de john cage soit. eh bien. littéralement dans son trou noir. en fait personne ne sait le voir. en fait on soupçonne une attaque ou une dégénérescence. en fait on continue plutôt comme si de rien n'était. une poussière. dans le magasin acmé de 1935. volette dans un trait de lumière. un insecte inconnu se pose sur la vitrine. on a mis en marche la climatisation. on porte l'uniforme du magasin acmé. la plupart des clients viennent en couple. plus tôt dans l'année, monsieur et madame john cage ont acquis un four électrique pourvu de boutons ainsi qu'une cafetière à cadran. en 1935 monsieur et madame john cage comme tout le monde veulent. et possèdent. de plus en plus. une griffe minuscule dans le parquet. eh bien. entre subitement dans la tête de john  
(en cours d'expérience, il est aisé de suivre la durée des longueurs par la méthode des crocodiles, 1 crocodile équivalant à 1 seconde, 2 crocodiles à 2 secondes, etc., de sorte que, durant le silence, le ou la comparse de john cage ou son équivalent se récite mentalement et lentement le nombre de crocodiles tiré au sort puis elle ou il reprend son commentaire une fois le compte fini)  
cage. dans sa mémoire. lorsque. plus tard. john cage évoquera l'expérience produite en 1935 dans le magasin acmé du coin john cage y pensera. ensuite john cage sort sa carte crédit. ensuite on le voit dans la rue une boîte d'aspirateur sous le bras. ensuite après avoir ôté l'aspirateur de sa boîte la femme de john cage dira qu'il est fou dingue. c'est tout. c'est tout ce qui s'est produit pour john cage une étonnante expérience dans le magasin acmé du coin. en 1935. toujours. une année phare pour john cage. une année riche en expériences. une année de plus sans lave-linge.

----------------------------------------

de la route jusqu\'à västerås 13  
la première partie de la route était segmentée.  
il nous fallait descendre dans un supermarché  
où les émotions attendaient au congélateur.  
une lumière néonisée pesait sur mes paupières.  
il était dimanche et peu de voitures remplissaient le parking.  
il faisait chaud sur notre fatigue et la voiture beuglait sous nos bagages.  
un grand chariot me conduisait par les rayons et je remplissais la corbeille.  
ma fille courait de ses jambes et disparaissait dans les étals,  
défiant sa babysit aux mains ballantes qui  
d'aucune effusion de lèvres et d'aucune main  
penchait en arrière,  
alors qu'avec l'enfant il faut pencher vers l'avant.  
je planais sans résignation sur mon impuissance à être auprès de  
l'enfant et de mes achats.  
les charges, les surcharges tournoyaient dans ma poitrine  
et je n'arrivais pas à les évacuer.  
mon cœur me signifiait que je ne savais plus me munir de gants  
pour prendre la situation en main.  
et dans le constat de mon incapacité  
il fallait que je me laisse traverser  
par ce qui me dépassait.  
même ma voix n'avait plus la force de s'élever ou de restreindre.  
je chuchotais pour me faire entendre  
et j'étais sans mesure par rapport à ma disqualification.

----------------------------------------

chapitre  
ho! ho! je te reconnais  
moins de deux années s'écouler (passé composé), depuis le  
moment ou j'avoir (passé simple) le plaisir de vous rencontrer  
ma pitié, je veux être le maître d'elle, et je veux bien  
qu'on sache que je désavoue elle alors qu'on m'arrache elle  
le dedans de cette maison a été fait très rapidement; le dehors  
a demandé beaucoup plus de temps  
j'étouffe elle, elle renaît. – seul vous  
haïssez-vous, lorsque chacun aime vous  
les brins d'herbes ne sont pas distingués facilement les uns des  
autres  
– je suivrai toi partout. – ne sui-vez point moi

----------------------------------------

ballade de l\'homme mort  
comme je marchais sur le promontoire  
je m’aperçus que mon père s’était tenu là  
au même endroit bien des années plus tôt  
et son fantôme m’a traversé  
alors que la mer furieuse implorait  
mais il y a si longtemps que je suis mort  
mort dedans mort devant et tout autour  
si longtemps que je traîne mes chaînes  
sur la crête de cette falaise au bord du vide  
et que le poids du ciel toujours pareil  
appuie sur l’armature de mon squelette  
pour m’entraîner vers les précipices qui me hantent  
quand je lutte au petit matin contre mon ventre  
tous les matins toujours pareils  
avec la mort qui me tend la main  
moi tel l’enfant craintif  
qui s’égare dans le labyrinthe  
en une féerie triste au fond de sa tête  
à travers l’épure oblique des regards  
ici sur le rebond de la falaise crayeuse  
car tout chemin même immobile  
signifie pour moi une falaise compliquée  
dont la pente mène vers la mer  
vaste drap ondulant dans les fronces du vent  
tissu étendu comme un catafalque  
par-dessus des gouffres encore  
et je marchais sur le promontoire  
où mon père s’était tenu avant moi  
tous les matins toujours pareils  
quand son fantôme m’a traversé  
au moment de la renverse de marée  
qui happait les corps patients dans le jusant  
alors je me suis agenouillé sur le sol  
je savais que bientôt mon tour viendrait.

----------------------------------------

de la route jusqu\'à västerås 14  
dans la mesure où j’observais que ma tête était sur sa nuque productique  
mais coupée du reste de mon corps,  
je comprenais qu'il ne m'était plus donné de me joindre,  
et que ma progression sans qualité devrait se référencer sur les arbres,  
dans l'adjacence desquels il me fallait tourner pour exister.  
le temps ajouté au temps m'avait rendue plus tendue,  
plus négligente et soustraitante de mon corps,  
qui ne se dénouait qu'à leur réchauffement  
et ne se considérait qu'au vu de leur cousu.  
je croyais que ma pesanteur allait se rééquilibrer sur leur poids.  
j'imaginais que les bouleaux allaient me déployer mes intentions  
à travers leur respiration tranquille.  
mais j'observais qu'ils ne pourraient résorber ma déception.  
toutefois, de jour comme de nuit, j'inhalais pour mieux m'imprégner d'eux et je continuais à monter et à descendre leurs chemins.  
ce qui se testait en moi de toxique portait le nom de vidanges d'émotion.  
ce qui dégénérait dans mes chairs était autant de société que de privé.  
mon corps était aux prises avec son bilan de prisons.  
il se trouvait pendu à une lutte avec leur poing de fer.  
j'avais peur que ceci ne connaîtrait de fin,  
que ce n'était que le début d'une accumulation à l'infini  
aussi longtemps que mon cœur accordait d'en être la roue  
et mon tronc le réceptacle de ces excréments

----------------------------------------

pain confiture  
le baromètre électronique prévoit un soleil rond  
ce matin que j’ai soulevé comme tous les matins  
dessous ma couette où j’avais enseveli mon rêve  
je suis descendu dans la cuisine sous la lumière crasseuse  
puis j’ai fait couler un café noir  
tasse en main j’ai fumé une cigarette dans la cour  
le ciel bleu cobalt se délavait par l’orient  
pendant que la lune et vénus témoignaient en silence  
dans la douleur du monde qui les ignore  
à table je me suis préparé une tartine de confiture  
que j’ai avalée sans envie en trois bouchées  
j’ai réveillé les enfants tour à tour  
la semence du jour était jetée  
ne me restait plus qu’à la cueillir  
sous l’œil grand ouvert d’un soleil étonné.

----------------------------------------

de la route jusqu\'à västerås 17  
où roulais-je à présent ?  
par quelle main et de quelle façon étais-je désenchaînée de la journée?  
pour combien de temps encore serai-je à même d'assumer ce sillonnement hors normes à l'égard de moi-même vieillissante ?  
que pouvais-je faire contre le détournement des caresses de mon épaule ?  
le soleil oignait mon visage  
mais son huile n'était pas retenue par ma peau.  
que ma température interne était élevée  
tenait à une déficience de mes énergies vitales.  
la température de mon âme était depuis longtemps déjà  
au-dessous de zéro.  
j'étais radicalement seule et le seul ami qui me tenait à cœur  
fermait sa promesse à clé.  
la promesse entre nous était disgrâcieuse promesse,  
ballotée entre resserrement et dilatation.  
si c'était moi qui attisait ton membre, c'était toi qui attisait mon cœur.  
les soleils étaient désengrénés de ma terre et divagaient sur d'autres routes.  
j'étais sous haute tension et je me sentais incapable de remuer la matière dans laquelle je baignais.  
mon espérance ne se rallumait qu'au toucher d'un soleil  
qui ne dépassait pas la taille d’un pouce.  
et il y avait une enfant aussi qui était, tout comme le soleil,  
chaque jour continûment nouvelle.  
mais sa vélocité gaillarde avait sur moi une avancée  
de trois années de lumière,  
de sorte que je restais seule,  
bringuebalante sur ma personne

----------------------------------------

chapitre  
il veut que tu (partir) avec lui.  
la vie charmante, nous sou- la vie nous souriait, char-  
riait. mante.  
savez-vous quels formidables savez-vous quels dangers vous  
dangers vous attendent ? attendent, formidables ?  
je sors, puisqu'il fait beau = je sors, car il fait beau – je sors:  
il fait beau – ii fait beau; aussi je sors. – qu'il fait beau! je  
sors. – sors! – je sors: ne fait-il pas beau?  
tu avoir (futur) froid, et aucun  
esprit ne te donner (futur) des peaux pour te couvrir. oh! il  
faut que je se hâter (sub. prés.) de t'aller rejoindre pour te  
chanter des chansons

----------------------------------------

l\'envers (extrait 1)  
–––  
nommer.  
plutôt que ce que l’on tait, l’envers serait une manière de dire.  
fausse douceur du poil de cactus, chardon, chenille.  
harmonie précaire des familles.  
affirmation de l’écart, piège de l’écrin ––––––––– parfois la parole,  
immatérielle.  
parfois.  
frêle appareil aux freins grippés. construction en terrasses que le marteau et le burin décèlent  
/ mur, dent creuse, anomalie originelle.  
un instant, la puissance du mot perd l’équilibre — un instant seulement.  
l’envers –––––––––––––––––––––––––– une énergie à rebours /  
que la concordance sidère  
––––––––––––––––––––––––––––––––––––  
les cochons, les moutons, les vaches. fesses au vent, batifolent.  
[comment peut-on encore manger du jambon ?]  
circonscrire un espace ———————————–––––––– tu dis.  
la frontière à portée de main, une échappatoire, une traversée.  
tout le potentiel nécessaire à l’arrêt provisoire.  
les mots que l’on ne prononce pas / rencontres inévitables / versants des montagnes.  
l’envers partage-t-il avec l’endroit la tranche ou l’aplat ?  
l’envers partage-t-il ?  
si l’endroit est un lieu, prononce-t-il le non-lieu de l’envers ?  
annonce-t-il la privation de lui-même ?  
la trace.  
l’endroit mordu, marqué comme au repoussoir. l’envers enfoncé, martelé.  
qui de l’un conditionne l’autre ?  
les cochons. truffes trifouillent la terre retournée. renouvellent l’espace  
cultivable —–––––––––––––––––––––– avant d’être bouffés.  
certains mots brûlent tout sur leur passage, emportent avec eux ce qu’il reste d’énergie vive.  
l’exaltation / la guerre des boutons, betteraves, biberons.  
l’envers souvent regarde l’endroit —––––––––––––––––––––––––––– avec l’effroi de celui  
que rien n’étonne.  
il marche avec le langage, dans le vent fou où même la fierté trépasse.  
j’aimerais le croire immortel, irréversible. mais il suffit parfois d’un courant,  
à peine une bourrasque, pour qu’il tombe sur le dos, carapace sur béton lisse,  
pattes en l’air, impuissant.  
–––  
l’envers n’a pas d’endroit. il vit au fond des strates.  
[du présent, le passé / hors d’usage]  
—––––––––––––––––––––––––––––––– l’usure finit toujours par affecter le corps.  
––––––––––––––––––––––––––––––––––––

----------------------------------------

avec flamme et incertitude, sans romantisme mais avec amour, avec amours, avec toutes amours possibles, sans amour je meurs, qui ne meurt sans amour ?, toutes solitudes bues à la lie, avec plaisir, mais qui ne meurt pas sans amour ?, avec tous rêves, tous désirs, c’est élan, mouvement, au présent pour, ne plus refuser au rêve à l’esprit à l’âme aucun amour, amour à satiété c’est accepter et prendre rêves et, les prendre en pleine face, en prendre son plein pouls, son poing fermé, son pouls bat, son poing levé face à face à, face à face joyeuse et ouverte ce point du rêve de l’esprit de l’âme où tout se noue, dénouant kaku, renouant hanhaba, cartes abattues révèle l’éventail de l’âge, regarde, regarde, quelque soit l’âge relève de l’inertie, l’inertie aux orties, de plein fouet, embruns et vagues, s’y offrir, s’insinue et s’ancre, s’ancre dans le sexe les doigts dans la langue les bras partout le désir vient les doigts deviennent fébriles, fébriles doigts cachés tus, contenus, cette habitude de contenir, cette habitude apprise, la bienséance au cul, la chier, je veux mes doigts trembler, autour se nouer ma voix, cette gêne, le plaisir de cette gêne c’est celui de se savoir lu, tout nue lue, toute honte tue, muée goulée d’air, prise d’air et trou même matière : que soit lisible que j’émoie, que je ne suis pas morte, qu’est fugace, qu’elle est dangereuse la bienséance, il est fugace, futile, furet, furète, forète, foret, creuse le désir, s’insinue et soumet, s’insinue et s’enroule, s’émet l’amour, toutes les nuances des amours, qu’affleurent, épiquent, rossissent, allègrent mouvantes et présentes amours quand je croise, quand je crois, quand je croise le fer et embrasse le bois, le serre, l’enlace, vivante forêt, entre les troncs glisse, furtive, forée lèche le plancher, c’est comme je jouis, comment jouir petit je ne sais, n’y peux rien, jouir c’est grand, est un nuancier le plaisir, irisation nuances, aussi prismatique que sentir, tout un panel, une palette, un étal, jouir est une couleur, avec flamme et incertitude, je ne sais, n’ose, ne sais mais ose, ose lentement, lentement je ne sais alors lentement est déconstruire, tout ensemble, touchée, caressée, caressant déjà là, c’est cesser d’avoir peur, cette peur-ci à la baille, baille, c’est glou-glou, c’est très flou, c’est nécessité de cesser de fuir, cesser de fuir ce qui se sent, se sait, s’essaime, c’est, c’est savoir oser dire si j’aime, si je sais si j’aime, c’est desseller, déboulonner les statues d’où je les aies mises, démises, remisées, fondues ces statues, coulent à nouveau dans les veines leurs laves, que le cœur soit , les socles sont vides, dans des jardins des socles vidés, les statues parties roucouler, les amours dans les coins, les mains, s’ébattent, s’éloignent, se carapatent, se séparent et se retrouvent dans les amours que je ne connais pas, quels amours connais-je ?

----------------------------------------

féerie  
sept femmes nues  
avec pour toute parure  
un torque autour du cou  
avancent vers moi dans la forêt  
elles sont belles à se damner  
les cheveux blonds ou roux  
comme des traînes en allées  
dans le vent qui se replie  
elles chantent des couplets perdus  
et ravivent les anciens dieux vaincus  
celle-ci au visage couvert d’éphélides  
se tient debout face à moi elle dit  
“je t’ai reconnu. ton nom est colère “  
elle entoure mon sexe de sa main  
ses yeux verts arrimés aux miens  
pendant que tous les corps s’enlacent  
et que sourdent les murmures  
je demeure immobile incapable de choisir  
entre ma civilisation et celle oubliée  
mais quelqu’un entaille mon poignet  
lape le sang qui s’égoutte  
avant de le répandre avec la langue  
dans chaque orifice de mon corps  
elle qui m’a parlé recueille ma semence  
et la répand sur mon torse  
avant de rejoindre le groupe lascif  
me laissant stupide sous les feuillages  
surveillé par l’œil à demi assoupi du hibou  
semblable à l’œil de la guerre  
des rires s’éloignent dans la pénombre  
je devine encore une voix moqueuse  
aube rauque et cristalline  
écorchée sur la peau du monde  
ce très long serpent vorace  
la voix confuse me parvient par bribes  
portées par le vent qui réunit :  
“colère, tu continueras à rôder sur les chemins  
jusqu’au jour où tu trouveras ton véritable nom”  
mais déjà toute magie s’est égarée  
au plus profond de la plus sombre des forêts.

----------------------------------------

à la voir en cette fin d’après-midi, la totalité, la voir, elle s’est arrêtée devant l’inscription qui la donnait pour super, excellente, mémoriale  
dehors, la fumée d’un champignon improvise la fumée qui monte d’une étagère  
je ne peux dire si elle fut brève, ou bien s’échappant d’un plan extrême de netteté  
à la voir échappée, le mouvement fut. à la fois c’est la nuit. les pleurs se tiennent en équilibre au-dessus du drap vertical. les cils battent la fumée à la recherche d’un conflit plus extérieur  
constante est un nombre incalculable de fois  
je ne dis pas qu’ils constatent la disparition, je dis qu’ils ne sont pas sûrs s’ils la voient

----------------------------------------

l\'envers (extrait 2)  
l’envers cruel.  
éborgne l’éclat du jour.  
au pied du bouleau, le deuil.  
désormais, il faudra m’arracher les mots.  
à moins qu’ils ne tombent, d’eux-mêmes / rameaux secs, fruits pourris, vieilles peaux.  
l’absence advenue.  
une mort sans corps. une maison sans voix.  
l’envers, c’est ça. l’extinction ——————————— de voix, d’elle.  
il n’y aura plus d’autres phrases que celles déjà prononcées / inexorable effacement  
———————————————— du temps.  
l’envers a connu d’autres heurts, d’autres lieux, d’autres rires.  
splendeur sereine des forêts d’automne. nouilles au beurre.  
sa place à table. [je ne sais pas dire « tu » à quelqu’un qui n’est plus]  
la perte. immense. indicible.  
l’envers / ce qu’on ne dira plus, ce qu’on n’a pas dit —————————————  
–––––– les larmes ravalées, la force du cri étouffée, le vide où tout s’engouffre / même la mer, impuissante.  
le silence de l’envers. enrobé de faux semblants.  
continuer de manger, de dormir, de marcher.  
l’envers-marécage ne phagocyte que l’intérieur.  
mais il y a un avant et un après.  
on peut nommer le pivot ———————————————le pilier n’est plus.  
l’envers en a vu d’autres / ne verra plus rien d’autre.  
l’envers-mortel / n’en finit plus de renaître.  
poupées russes, palais des glaces. l’envers s’enfonce, dépasse, revient.  
toujours le même air de rien.  
chaque masque dérobe un peu d’allure à l’audace.  
chaque fantôme sort moins nu du placard.  
[le sommeil d’un long repos . . . manque.]  
——————————————————  
——————————————————  
l’envers du deuil.  
le quai.  
ces lieux que l’on quitte — accompagnée.  
ses mots incarnés dans la bouche d’un autre.  
l’abondance de signes ––——–––––––––––––––– dément l’abandon.  
le fil noué au fil confirme.  
clarté de la suite.  
l’envers du deuil.  
la présence au quotidien.  
les larmes retenues / écoulées ——————————————————  
——————————— dans la montagne, la nécessité du cri.  
l’envers-rituel, l’envers-habitat / connaît le chemin.  
——————————————————

----------------------------------------

en rangeant des affaires, je reconnus le regard de son chien dans celui de clint eastwood  
c’était une tasse en porcelaine japonaise découpée, dans la tasse japonaise qui  
les enfants furent les premiers  
ensuite il y eut une perruche à laquelle elle disait : il est tard, rentre chez toi  
elle avait peur quand j’étais seule et que la nuit tombait  
le mois qui précède, elle se souvient que je l’ai appelée un soir, dans le parc désert ; les lumières clignotaient mais j’étais ivre  
lorsque s’effondre le meuble dans lequel elle range les tasses japonaises offertes par « mémé » ; précieusement, je conserve les larmes où je les imagine

----------------------------------------

de la route jusqu\'à västerås 18  
quant à mon orientation dans le temps j'étais de plus en plus perdue.  
boutonnée à une section où le passé, le présent et le futur  
s'accumulaient et transpiraient.  
j'avais atteint la hauteur maximale de mon ancrage il y a bien des années.  
à présent je rétrécissais à la dérive.  
dans l'espace j'étais trempée jusqu'aux os et je peinais dans la bourbe.  
quant à la question de mon devenir, j'étais incapable de répondre.  
il ne m'était pas clair si le propulseur d'une vie désirée s'était arrêté,  
ou s'il fallait espérer qu'un élan non encore identifié  
se développerait.  
j'en avais marre de moi comme instance organisatrice  
et colonne vertébrale de mes journées.  
mes épaules n'étaient pas suffisamment larges pour porter la charge  
car ma désorientation et ma mutinerie étaient plus profondes que je ne l'estimais.

----------------------------------------

une visite chez le docteur  
(lors de son expérience dans la salle d'attente chez le médecin john cage ou son équivalent s'assiéra sera muni d'un quotidien qu'il manipulera de loin en loin lors de l'expérience proprement dite)  
on est en 1935. on est chez le docteur williams. on a une cousine de mme cage en visite chez le docteur williams. c'est une cousine bouclée de mme cage. c'est une cousine de new york city. elle se rend à cette époque. en 1935. en moyenne 3 fois la semaine chez le docteur. le bon docteur williams. il tient un cabinet dans le quartier de l'appartement de john cage. il est aussi le docteur de john cage. lorsque john cage. un jour. décide d'aller chez le docteur en raison de. disons. en raison de quelque chose qui cloche. mettons un trou noir dans la tête. voilà. c'est ça. un jour john cage constate qu'il a un trou noir dans la tête. il  
(il conviendra en fait de mettre au point une espèce de chorégraphie ou de pièce musicale où l'on verra john cage ou son équivalent tout d'abord manipuler le journal comme il arrive à tout un chacun de le faire on tourne simplement les pages quoi)  
décide alors de se rendre au cabinet du docteur williams. d'abord dans sa salle d'attente. un petit machin de 10 m2. on y a disposé 5 chaises 1 table des magazines et des journaux. il y a là. dira john cage. dira plus tard john cage. tout ce qu'il faut pour se distraire. dira john cage. le compositeur. un homme comme vous et moi. il s'installe un jour dans la salle d'attente du docteur williams. il salue la cousine de mme cage d'une bise sur la joue. puis il s'installe dans la salle d'attente du docteur williams juste à côté d'elle. tandis que 3 autres clients lisent des magazines. ils attendent de passer dans le cabinet du docteur. du bon docteur williams. et. tandis que machinalement john cage. juste pour avoir quelque chose en main. juste pour avoir quelque chose en main. se prend un. pourquoi pas oui. journal. le docteur williams. eh bien. entre dans sa salle d'attente et salue la  
(puis au fur et à mesure de l'expérience lors des silences arbitraires ou déterminés par le hasard john cage ou son équivalent ajoutera au chiffonnage du journal des bruits de talons claqués au sol)  
compagnie. et demande c'est à qui le tour. et rentre dans son cabinet avec celui ou celle c'est à qui le tour. cette fois-ci une petite vieille. elle a du mal à marcher. elle a un ulcère à la jambe. elle vient changer son pansement. elle vient se faire panser la jambe. elle vient se faire désinfecter puis panser son ulcère à la jambe. désinfecter puis panser par le docteur williams. le bon docteur. et. alors que. dans la salle d'attente la conversation entre john cage et la cousine de mme cage retombe. alors que. subitement john cage joue avec le journal. subitement. sans qu'on s'y attende. sans qu'on s'y attende. il y a le trou noir de la tête de john cage. il fait des siennes. il fait. disons des siennes. de sorte que. john cage. compositeur. subitement. en 1935. un journal à  
(en fait john cage ou son équivalent pourrait aussi se lever de la chaise et pourquoi pas faire un pas de danse en même temps qu'il manipule le quotidien)  
la main. dans une salle d'attente d'un docteur de new york city. découvre les possibilités musicales. pour le moins époustouflantes. pour le moins époustouflantes. d'un simple quotidien certes épais. certes épais. mais. tout de même. pareil à. pareil à n'importe quel autre. de sorte que. de sorte que. on s'aperçoit très vite. dans la salle d'attente. que quelque chose. on ne sait pas quoi. en 1935 on ne sait pas quoi. pour le moins. perturbe john cage. non pas une nouvelle du quotidien. dira la cousine de mme cage. mais je sais c'est bizarre mais je me dois de te le dire. je ne peux pas ne pas te le dire. ma chérie. dira la  
(une structure rythmique mêlant froissement de papiers déchirure du journal claquements de pieds mouvements du corps peut ainsi petit à petit apparaître s'arrêter reprendre de plus en plus frénétiquement)  
cousine de mme cage. à mme cage. en personne. en personne. mais quelque chose venant du quotidien lui-même comme si. eh bien. comme si. quelque chose du quotidien lui-même. subitement. absorbait john cage. ton mari. ton mari. tout de même. dira. plus tard. la cousine de mme cage. à mme cage sa cousine. dans une cafétéria sur la 5ième avenue. de sorte que. dans la salle d'attente. eh bien. il y a comme un froid qui circule entre les clients. en fait un trou noir. tandis que le docteur williams. eh bien. fait entrer dans son cabinet le client suivant. un petit vieux aux sourcils broussailleux. il souffre d'une tumeur à la hanche gauche. il boîte en entrant chez le docteur williams. dans son cabinet. et. alors que l'entrée du docteur williams aurait pu. au moins. tirer john cage. le compositeur. l'homme littéralement fasciné. vraiment. par. disons. les hautes potentialités musicales du quotidien. au point que. rien. même l'entrée du docteur williams dans la salle d'attente. même l'entrée du docteur venant. judicieusement. disons judicieusement. rompre. disons. l'atmosphère. le climat de la salle d'attente. le sale climat. instauré. à son insu. à son insu j'insiste. par john cage en personne. l'individu souffrant. en 1935. d'un trou noir dans la tête. au point qu'il doive se  
(en fait il serait amusant que john cage ou son équivalent soit 2 voire 3 tout un jeu de mimiques de regards de relations pouvant alors avoir lieu)  
rendre. à l'insu de mme cage. chez le docteur williams. malencontreusement également le médecin d'une cousine de mme cage. une blonde bouclée. elle rend ce jour-là une de ses 3 visites semaine chez le docteur williams. elle est peut-être secrètement amoureuse du docteur williams. je crois qu'elle est secrètement amoureuse du docteur williams. dira john cage. l'homme qui. apparemment. apparemment. lorsqu'il reste seul dans la salle d'attente avec la cousine blonde et  
(enfin c'est à john cage ou à son équivalent de voir)  
bouclée de new york city. n'a même pas remarqué la venue du docteur williams puis la sortie du docteur accompagné cette fois d'une mère de famille et de sa fille qui renifle et qui tousse. elle a 5 ans. elle porte de hauts bas blancs. elle doit avoir la coqueluche. elle ne remarque pas m. cage. l'étrange manège de m. cage. maintenant seul dans la salle d'attente. maintenant seul avec moi. dit la cousine. plus tard. à mme cage. devant un chocolat chaud. quelque part dans une cafétéria de luxe 5ième avenue. à peine rentrée de sa visite chez le docteur elle sonne à sa cousine. elle sonne à l'appartement de m. et mme cage. c'est mme cage qui décroche. elle lui fixe un rendez-vous pour l'après-midi. quelque part sur 5ième avenue. dans une cafétéria de luxe. elle n'hésite pas à dire à mme cage combien elle a trouvé étrange le comportement de john cage. ce matin. dans la salle d'attente du docteur williams. un journal quotidien à la main. elle le dit devant un chocolat chaud. on le sert ici dans de grandes tasses hautes et droites. on le sert ici avec beaucoup de mousse de lait. c'est le lieu favori de rendez-vous de mme cage et de sa cousine. elles peuvent garder ici. en 1935. leur chapeau sur la tête. et. en effet. elles le gardent. de sorte que. lorsque le docteur williams sort de la salle d'attente accompagné de la cousine de mme cage. eh bien. john cage reste seul dans la salle d'attente.  
(oui à chacun de voir en fonction de ce qu'on sait faire en fait en fonction de son aisance etc. oui vraiment)  
poursuit seul l'expérience singulière et magnifique magnifique vraiment que. depuis environ une heure. il tente maintenant. de sorte que. john cage. épuisé. littéralement. physiquement. par l'intense concentration que nécessite eh bien ce genre d'expérience. eh bien. finit par. disons. sortir de son trou noir. sortir de son trou noir. et. et quitte la salle. c'était donc ça qui était en germe. se dit john cage. une fois dehors. une fois rendu à la rue. c'était donc simplement ça. pas de quoi. vraiment pas de quoi s'inquiéter. se dit john cage. emportant avec lui un magazine. et 2 ou 3 quotidiens. impatient de poursuivre chez lui. un appartement de new york city. ses expériences. heureusement qu'il n'a pas vu le docteur. le bon docteur williams. qu'aurait-il eu à lui dire. heureusement qu'il a eu raison de ne pas inquiéter mme cage. heureusement que j'ai eu raison de ne pas inquiéter mme cage. se dit encore john cage. rentrant à vive allure. d'un bon pas. chez lui. au 3ième étage.

----------------------------------------

une défense de la poésie  
cela se passe  
ici  
entre la sensation aiguë et le sentiment latent  
entrant tu  
as troublé le vieux jeu de l’âme  
et du paysage  
alors j’ai bien besoin de toi pour avancer.  
quel bonheur te voir surmarcher  
mon territoire, échanger quelques mots  
insignifiants de passe avec les nains  
du jardin. les figures humaines s’étaient tues  
dans la partie construite du domaine  
à la frontière à peine un vieillard retenait-  
il l’attention en tranchant la queue d’une banane  
affublée d’un code-barre avec un couteau suisse.  
oui, dès la première sensation  
la face visible annonce la couleur  
le code du jour : la nature  
de son lien avec la cachée. cela se passe  
ici, non pas dans le « non-dit »  
mais entre les vues du moment  
du quartier tout à fait fidèles  
et ce qu’elles couvrent qu’il faut dire.  
un vérin hydraulique soutient la galerie  
je m’y appuie, j’éprouve sa résistance  
à chaque ligne. chaque ligne mesure  
la distance entre le décor  
constat que l’on dresse et son ombre  
inventaire que l’on couche par écrit –  
entre la sensation aiguë et le sentiment latent, entre  
entre. or cette proportion capricieuse qui règle  
mon débit maladif, le rythme, le débite  
avait gelé dans les lieux familiers. tout un pan  
gagné par le désert et ses nuits froides  
et son vent-fou-que-nul-n’écoute-impunément.  
le même manège : regards d’habitués qui s’évitent  
préfèrent se rendre la monnaie des paroles de profil  
murs et chaussée lustrés par la rêverie  
pour la rêverie, sketches mille fois répétés  
devant une assemblée de chaises. entrant tu  
as troublé le vieux jeu de l’âme  
et du paysage. l’air que tu déplaces en marchant  
a regonflé les figures de cartes d’ici.  
– cela nous fait un peu beaucoup d’images  
non ? de quoi parlait le téléfilm hier soir ?  
même pas compris si c’était un docudrama  
ou quoi. – oui, tout se mêle ce matin  
plutôt se juxtapose, une vue clap une autre  
dosages inégaux de soleil, passants, voitures, ciment  
que rien ne lie sinon l’analogie dont la raison  
fuit dans la vue suivante. – au moins j’espère  
qu’en les cousant tu cernes un peu mieux  
ce qu’elles couvrent dans ta pauvre petite tête.  
– en deux mots j’appelle ça le sentimental  
alors j’ai bien besoin de toi pour avancer  
d’une comparaison à l’autre ironiquement  
naïvement dans cette lumière indirecte  
cette « réalité » qui se cite elle-même  
et se distance. car derrière elle, loin derrière  
la réalisme et l’imagination piétinent  
dans un mortel docudrama. – c’est tout ?  
– c’est tout, j’ai trop parlé, c’est de ta faute.  
maintenant changeons de terrasse  
cherchons du silence mais dehors.

----------------------------------------

chasseuse-cueilleuse  
le seuil dont le coeur est la force,  
son débit, sa douceur et sa rage  
écoutés, tout se noue et s’emporte,  
me hèle, dans nos marches les jours passent,  
nulle part est aujourd’hui mon pays,  
j’ai été bannie de celui qui,  
ses arbres ont disparu,  
loin d’ici et de maintenant,  
cèdres, bouleaux, baobabs, hêtres,  
chênes, tilleuls, cerisiers, saules pleureurs,  
quelque soir la terre,  
sèche et humide, aigre, alcaline,  
neutre,  
tous les arbres sont  
désormais ceux de mon pays,  
nous allons vers, et vers  
nous ne savons ce que nous trouverons  
dans nos marches les jours passent,  
comme passent les forêts, les plaines, les montagnes, les berges  
et les plages, nues et découvertes, à découvrir ;  
au seuil de la rivière, où d’une baleine fossile,  
les fanons de pierre, un orgue de granit  
nous laisse fragiles aux pieds de ses à-pics  
c’est, avant la nuit, trouver le refuge nécessaire  
des hommes et des femmes,  
du feu,  
ils insistent, nous reprenons  
une orée, puis les bois, à l’affût,  
des bois les bruits sont immenses  
effrayants, bestiaux, bêtes et hommes, femmes et chimères,  
barbares, possibles,  
possibles,  
la forêt, le sous-bois,  
les clairs-obscurs, les diagonales enchâssées  
de lumière et d’insectes,  
incantations à, que sais-je,  
monte la peur  
de, que sais-je : c’est cela la peur,  
affût de  
et, eux quatre  
me protégent,  
nous marchons, et,  
je, trompettes & chants, invisibles, nous élevons, la lumière tombe,  
et des corps inertes de mes compagnons, leurs voix, unies, monocordes,  
sont immobiles, crient et m’appellent, je  
m’élève, les entends, disparaissent  
le seuil dont le coeur est la force,  
son débit, sa douceur et sa rage  
écoutés, tout se noue et s’emporte,  
me hèle, dans nos marches les jours passent,  
je,  
en l’air, suspendue, marche,  
comme jamais je n’ai jamais marché  
sentant le sol qui n’est pas,  
plus, sous mes pieds,  
je  
au-dessus de la forêt,  
offerte forêt à mon regard, vertige, vertige  
des montagnes, des plaines désenroulées, et  
je marche, les étoiles je les touche  
et la lune et  
je marche jusqu’au matin  
dans le silence pierreux et scintillant  
des étoiles  
jusqu’à  
jusqu’à parvenir là où  
nous nous rendions,  
je suis là, en une nuit,  
arrivée  
arrivée,  
le seuil dont le coeur est la force,  
son débit, sa douceur et sa rage  
écoutés, tout se noue et s’emporte,  
me hèle, dans nos marches les jours passent,  
dans l’air glacé, son souffle  
la rend visible, la brume et la lumière,  
naissant de l’est et du soleil,  
la découpent, la découvrent,  
gazeuse et aqueuse,  
voilent, ouvrent, plissent et drapent  
l’ailleurs le nulle part et l’inconnu,  
la nuit mystérieuse d’où elle vient,  
s’envole, poudreuse, la terre battue du chemin,  
elle avance, se précise  
sa demande, il la demande, me demande de  
venir la chercher, venir ici, là où elle  
immobile en mouvement se tient,  
s’approche, vers moi,  
sachant de moi que c’est moi  
sa main sur mon épaule et son sourire,  
qui vient  
la chercher, la conduire,  
l’enceinte passée, la ville, à travers,  
endormie, ses détails découpés  
par l’air glacé du matin,  
jusqu’à la maison de qui,  
de celui qui, de mon maître,  
où mon vieux maître jaguar,  
attend, l’attend,  
silencieux,  
silencieux, nous  
dans la ville, avançant vers,  
ce qu’elle sait, qu’elle ne connaît pas,  
silencieux, nous arrivons  
au devant de  
là où il  
l’attend, où, le seuil passé, seule elle pénètre,  
le seuil dont le coeur est la force,  
son débit, sa douceur et sa rage  
écoutés, tout se noue et s’emporte,  
me hèle, dans nos marches les jours passent,  
une femme-alligator  
un homme-colibri  
un homme-singe-araignée  
une femme-cerf  
un homme-boa  
une femme-toucan  
attablés, me dévisagent,  
muets,  
s’envisagent, muets, et d’un  
seul mouvement, ensemble me  
désignent l’escalier, m’enjoignent,  
conjoints, de le gravir,  
marche  
après  
marche  
après  
marche  
après  
marche  
après  
marche  
après  
marche  
après  
le palier  
la porte  
le seuil dont le coeur est la force,  
son débit, sa douceur et sa rage  
écoutés, tout se noue et s’emporte,  
me hèle, dans nos marches les jours passent,  
entr’ouverte, par l’embrasure m’embrasse l’antre  
du maître jaguar, son contre-jour, son revers, son dos,  
invisible face face à la fenêtre, ses mains croisées bas,  
il regarde et écoute les grognements  
du fleuve  
dans lequel les siens voltent  
face, sa face jaguarienne à nu : entrez  
le seuil dont le coeur est la force,  
son débit, sa douceur et sa rage  
écoutés, tout se noue et s’emporte,  
me hèle, dans nos marches les jours passent,  
s’approchant, elle que  
j’attendais, arrivée, enfin, là,  
ni hors, ni dans  
debout elle se tient  
et hésite devant  
bustes, socles, mains, troncs, visages, corps moulés, astrolabes, sextants,  
octants, boussoles, alidades, bâtons de jacob, compas, lochs, azafea,  
grand duc, hermine, ours brun, raton-laveur, serpents, surricates,  
perroquets naturalisés, coquillages, pierres, lépidoptères et araignées  
épinglés, pilons, bols, plats, assiettes, cassettes, pierreries, piécettes,  
perles, coffres ouverts et fermés, bourses, sachets, sacs d’épices, de  
pétales, de poudres, de pigments, herbes cueillies, ligaturées et  
suspendues, plantes en pot mauvaises, à chat, vivaces, cultivées,  
branches de cerisiers, pommiers, pêchers bourgeonnant brassées de  
fleurs multicolores, ternes, poussant, vases à l’eau croupie, ciselés, lisses,  
pleins, vides, bouteilles opaques et translucides aux liquides purpurins,  
violets, verdâtres, pisseux, ocres, brunâtres, mélassiques, philtres, encres,  
pinceaux, plumes,  
crânes, os, coquilles d’oeufs, planches anatomique cartes enroulées et celles  
déployées océans et cieux, mer de papiers jetés, laissés au sol, armures,  
dagues, épées, sabres, pistolets, mousquets, étoffes, laines, fourrures, velours,  
soieries, cotonnades, blanches, unies, colorées, aux motifs reprenant tout ce  
qui se trouve ici,  
à avancer vers,  
bascule, mi-ellipse,  
gravitaire, au demi-centre  
je  
me tiens, elle  
serpente entre, louvoie,  
écarquillés ses yeux dardent vers  
moi  
s’élance,  
le seuil dont le coeur est la force,  
son débit, sa douceur et sa rage  
écoutés, tout se noue et s’emporte,  
me hèle, dans nos marches les jours passent,  
nous,  
nous, transportés, l’immédiateté de,  
nous qui ne,  
nos bouches sur nos bouches sur nos visages sur  
nos cous et nos épaules,  
renaissant, reconnaissant,  
quelque  
souvenir afférent à, au, là  
aux, à nos corps  
nous  
embrasserrant  
depuis, le temps variant, un nuage,  
une ondée, une éclipse,  
la nuit le jour,  
transportés,  
nous transportant, basculant, basculent  
les fils, les trames, les  
objets  
emportés dans notre mouvement, nous  
suivant, précédant, accompagnant,  
immédiats, nucléaires, éclatant  
sur le sol,  
nous,  
sur le sol, s’enveloppant de  
nos, nous,  
pulsatiles imprésents,  
équationnels montages  
jusqu’à  
plus, nous  
plus  
qu’en nous cède  
ce qui advient, que nous  
nous liquistituons  
le seuil dont le coeur est la force,  
son débit, sa douceur et sa rage  
écoutés, tout se noue et s’emporte,  
me hèle, dans nos marches les jours passent,  
heureuse, très heureuse,  
je jaillis je m’écoule et coule et coule et coule, j’imbibe les draps et  
me répands sur le plancher, indivisible et divisée, je m’écoule et coule  
et coule entre les lames, vers la porte, sous la porte, je me glisse, me faufile,  
je cascade, cascade, cascade, je bondis, saute, marche, marche, marche,  
éclabousse de marche en marche, je me mêle à la chaux et imbibe le bois,  
je cascade et me projette, je jaillis là sur un crâne, là sur l’astrolabe, là sur le  
u d’une carte à demi-déroulée, j’imbibe le papier, l’encre se dilue, un lac se  
dessine, cascade,  
le seuil dont le coeur est la force,  
son débit, sa douceur et sa rage  
écoutés, tout se noue et s’emporte,  
me hèle, dans nos marches les jours passent,  
je cascade, de marches en marches, cascade, la cire me repousse, elle me scinde,  
gouttelettes, immiscible je goutte, je suinte, je jaillis, je m’écoule,  
jaillis, explose, un lac se vide, je suis un lac et une fontaine, indivisible et  
divisée, coule, coule, absorbée par les soies, le duvet, la laine, je m’étends,  
flaque, au pied de l’escalier, je m’étends, je vibre sous des pas légers, des mains  
en conque me recueillent et me portent aux lèvres, je suis lappée, on me boit,  
la voix de la chasseuse-cueilleuse la rejoint alors :  
le seuil dont le coeur est la force,  
son débit, sa douceur et sa rage  
écoutés, tout se noue et s’emporte,  
me hèle, dans nos marches les jours passent,  
je suis dans leurs gosiers, je suis bue à la source,  
je suis sur la langue râpeuse, je descends le long d’oesophages, je  
pénètre des estomacs, des artères, des veines, circule dans des sangs,  
le seuil dont le coeur est la force,  
son débit, sa douceur et sa rage  
écoutés, tout se noue et s’emporte,  
me hèle, dans nos marches les jours passent,  
je bondis, bondis, libérée, jaillis, bondis, je m’étends, je flaque, flaque,  
large flaque, je me réunis, suinte, goutte, gouttes dans la flaque, je  
coule et suis absorbée, j’imprègne, je déborde, je mouille peau et  
poils, j’inonde, les murs me retiennent, je monte, je monte, je jaillis,  
le seuil dont le coeur est la force,  
son débit, sa douceur et sa rage  
écoutés, tout se noue et s’emporte,  
me hèle, dans nos marches les jours passent,  
je défèrle, je cascade, je fais peur, on me fuit, je lèche pieds, mains,  
meubles, flammes, feu, je grésille, m’évapore, j’éteins, en moi se diluent les  
cendres, je flotte, me condense, suinte, retombe en  
moi-même, je jaillis, monte, jaillis, cours, je saute, tombe, absorbée,  
retenue, j’irrigue des corps, je glisse entre des doigts, je suis bue,  
le seuil dont le coeur est la force,  
son débit, sa douceur et sa rage  
écoutés, tout se noue et s’emporte,  
me hèle, dans nos marches les jours passent,  
mêlée à la salive, la salive se dilue, je suis crachée, je jaillis, je suis bue,  
je recouvre, j’immerge, j’emplis, je déborde, feu d’artifice liquide, je  
gargouille, receuillie je bondis dans l’oeil qui m’observe, j’en coule,  
j’inonde, je recouvre cuisses, ventre, flancs, seins, gorge de ma source, je taris,  
je reflue, ma source s’endort,

----------------------------------------

la poésie de france  
la france possède de grands artistes et de grands poètes. la france, ses artistes, ses poètes ses plus grands artistes et ses plus grands poètes, ses plus grands artistes de ce siècle, ses plus grands poètes de ce siècle, les deux plus grands poètes et les deux plus grands artistes de france de ce siècle. la france possède les deux plus grands poètes français de ce siècle. ses deux plus grands poètes vivants de ce siècle et ses deux plus grands artistes vivants de ce siècle. le deux plus grands poètes de france écrivent des poèmes. la france possede une grande poésie car la france possède les deux plus grands poètes vivants de ce siècle de france. les deux plus grands poètes vivants de ce siècle écrivent des poèmes en france. les deux plus grands poètes vivants écrivent des poèmes en français. la france possède des poèmes de grande valeur.

----------------------------------------

chapitre  
dites-moi quel livre vous lisez =  
quel livre lisez-vous ? dites le moi.  
les jardiniers cultivent les fleurs,  
taillent les arbres, et entretiennent les allées du parc  
j'ai fait un livre; j'ai fait un tableau; j'ai fait un projet  
– je vous demande si  
vous parlez sérieusement, et pourquoi vous êtes venu. –  
dites-moi s'il est vrai que vous m'en voulez. – pouvais-je savoir  
si vous viendriez ? – j'ignore où tu vas  
– même si vous (par-  
tir) je resterais. – même si vous (partir), je resterai

----------------------------------------

hiver 1  
regard perdu regard lointain force partagée claire assurance sensation du vrai se souvenir d’une musique s’aimer juste ce qu’il faut pour aimer sentir s’éveiller un lien par éclairs nécessaire cela passera se perdra endurer un temps long à le retrouver pour le perdre à nouveau être d’accord pourvu que se trouve dans notre obscurité ce lieu que tant d’êtres humains ont cherché qu’ils ont trouvé plus ou moins distinctement mais qu’importe à chaque fois à chaque génération tout recommence avec le sentiment que cela n’a pas de fin que l’univers ne pourra jamais finir tant que se cherchera en lui son cœur souverain – l’éternité se rejoue – un don inépuisable – il faut s’approcher raisonnablement prudemment d’un enthousiasme capable de nous pulvériser il faut savoir attendre se troubler se découvrir aussi loin qu’il nous est donné de nous retrouver

----------------------------------------

état ii  
neuvième heure s’empare de mon âme l’étrangère  
s’acheminant dans l’hiver et la faim blême  
au pas d’une porte là tu te plies dans la nuit  
pour consulter ta vie celle transcrite  
celle où tu grelottais d’aimer si fort  
devant la porte close mesurais les heures  
tu ne savais comment découvrir ton âme  
ni accueillir la peine dans le cœur délaisse  
passe la douzième heure consulte sa mémoire  
pour en saisir encore l’agonie  
revoir la mise en scène d’un désir décédé  
le matin les surprenait écumant et rose  
par la fenêtre bleue le corps gonfle de joie  
et la belle endormie le jour l’étrangère  
etrangere corps scarifie âme bleue  
elle s’offre tourbillon au comble de l’été  
légère la vague éclate à la face du ciel  
bénis les cœurs dilates dans la lumière  
cœurs égares dans la blanche maison là  
bas en bordure de la mer où dansent des rayons  
il y avait une garde secrète familière  
cette impatience /lustres l’été  
commençant été il allait finir tel  
enfer des rêves exprimes  
inaccomplis ne reste que la tension sourde  
des cœurs ballottes de gares routières en  
paradis cœurs éblouis dans le merveilleux  
instant d’abandon inconnu étrange bleue  
bleue la transe emporte l’âme incandescente  
loin de la ville où se pavanent nos rêves lourds  
d’avoir rêvé à haute voix échangé  
leurs secrets au grand jour c’est la jument borâq  
elle s’élève ailée ivre et tremble de s’approcher  
elle me regarde dans l’âme et l’âme silencieuse  
vainement le cœur ravive l’empreinte effacée  
voilà qu’à nouveau ta vie s’étend dans le vide  
dans l’œil qui cerne la tristesse de la bête  
que tu interroges elle ne répond pas  
à terre le ciel manteau qui couvre mal  
le soir c’est un saignement elle reste muette  
transportée dans le vide de son âme guérie  
se confond avec sa veine incandescente  
incandescente mon âme / …incandescente/ aurore  
dans la paume de l’aurore cœur aimant  
un galet se fendille comme aimant  
sur la grève l’aurore distingue une intaille  
remous roses et caresses portent le cœur à l’âme  
aurores successives auront poli la texture  
d’où vient que la nacre s’y dépose étincelle  
au premier rai sur la grève parmi les galets  
celui-là seul dresse au soleil dans le blanc  
de l’été – vis-à-vis des chansons – terrasses  
une saison nos âmes sont blanches de feu  
sur la terrasse aveugle se réjouissent chaux vive  
vagues et brises murmurent dans le bleu de l’intaille  
ton regard /écho à la mer cœur aurore  
aurore une puis l’autre les cordes lâchent celles noueuses  
de maléfices… réintègrent l’œil bas le repaire  
lorsque les deux amants se réveillent il fait grand jour  
dans le secret de leur âme la table est servie  
j’ai bien dormi /dit-il/ tu dors très bien /dit-elle/  
c’est bon quand l’amour est violent comme tu le fais  
je n’ai rien fait dit-il c’est un coup du destin  
ce n’est pas mon corps et nous allons en mourir  
pour l’instant les deux lits étaient joints la fenêtre  
donnait dans le rêve à venir rose bleu et musc  
l’été dans son apogée les enchantait  
ce décor tombe les âmes sans cœur  
se tourmentent à l’écoute la romance dénouée  
et celles dans l’aurore au guet déjà mains noueuses

----------------------------------------

cinq mouvements de l’âme  
grise cette voix  
se terre  
soucieuse  
ô  
a chanté  
a pris  
corps d’évocation  
en silence  
au  
seuil  
à l’abandon  
s’étendre  
pierre rivière  
une porte  
claire  
cela n’a pas duré  
rumeurs  
dans le noir  
sa voix se vide  
amphithéâtre  
saccade  
cette écoute molle  
là, où  
nul écho ne renvoie  
retour  
l’œil se retrouve  
miroir  
au tournoi  
lâcher l’instant  
que sort désigne  
au point du jour  
s’épuisent  
cette âme  
à la tombée du jour  
elle se tend  
seule dans  
le store  
sa mémoire  
ombre souvent  
froidement  
blâme  
au même moment  
se détourne de  
toi

----------------------------------------

si l’âne et le bœuf favorisent la prière des bonnes soeurs, qui a ordonné les douleurs de l’enfantement, ce désordre, dans le sang abondant ?  
depuis toujours, une anxiété rattache les mères aux grandes figures du sacrifice (saintes, reines, vierges). les chèques, les espèces, les factures, le temps passé à préparer les repas (mon enfant sera-t-il assez gros ?). le linge qui sèche, les pas dans le couloir, le plaisir de voir le matin absorber naturellement le soir.  
les enfants qui croient que maman éteindra la lumière restent éveillés, commencent quelque chose et ne finissent pas. a contrario, l’enfant modèle deviendra une plaie, ses cahiers sont trop bien tenus, le rouge et le bleu, soulignés. si plus tard il aide les sans-papiers, cela prouve que tout n’était pas joué sur les bancs de la messe.

----------------------------------------

les grandes notions de bien-être, bonheur, gentillesse, correspondent à la vertu des catéchismes, au sermon interminable du dimanche matin.  
qui se souviendra d’un col repassé, de la jupe bleu marine, du petit bermuda à un âge où on habillait les filles en garçon ? dans cet accoutrement, on devine l’ennui terrible des jardins le dimanche après-midi, le bonjour aux canards, le circuit grinçant des enfants et vieillards, on l’entend.  
la plus belle journée renvoie à la clarté d’un moment éternel, à travers lequel on imagine la rencontre d’un père et d’une mère avant la conception de l’enfant, dans un décor mélancolique. un tel événement provoque un écart, un accroc, car à quoi sert une promenade dont personne ne se souvient ?

----------------------------------------

résumé  
le ruisseau arrose la prairie de ses eaux  
calmes et transparentes  
les enfants studieux apprennent leurs leçons  
le soldat a été blessé par un éclat d'obus  
les prisonniers fu-  
rent échangés par les deux armées  
pierre a reçu de son parrain un livre magnifique  
– la maison se construit. – tout s'éclaircit. –

----------------------------------------

la catégorie masculine est d’abord une entité inconnue, longue, musclée, qu’il faut du temps pour comprendre quand on est jeune comme une jeune fille qui ment sur son âge. si le masculin et le féminin s’éloignent, le samedi n’arrive pas, le bal n’a pas lieu. on ira consulter les astres, devant un dieu indifférent.

----------------------------------------

on a fait naître les jeunes filles dans le corset des religions. une fois mères, elles se souviendront des sermons jusqu’à la corde, des cheveux tirés, des jambes vite grandies.  
le reflet du crucifix s’est effacé en l’absence de doudou, jésus a déserté le visage des pensionnaires, les chevelures exagérées, ficelées, de toutes celles qui en bavent, ouvrent la bouche en dormant. si bon dieu enregistre cette déformation, la puberté fera exploser les élastiques.  
les culottes en coton seront jetées, et parmi d’autres vestiges, il y aura des destructions moins délicates dues aux guerres, aux occupations de territoires, aux photos ratées.  
il suffit de se reconnaître dans les souliers d’une communiante et sous l’aube, dans le discours du prêtre.

----------------------------------------

hiver 5  
l’incomparable sensation de ciel s’offre à l’esprit libre pour se lover dans le moindre repli des choses le réel se reconnaît à la dureté sans doute comme si la matière était le moyen de découvrir la densité du monde présence anonyme douce protection cette tension qui se fait oublier lorsqu’elle parvient à la constance cette vitalité qui s’immisce en sous-œuvre par cet approfondissement gagner en stature sentir en soi le sens du mariage se laisser traverser prolonger justifier amplifier en soi l’envie de vivre lui donner corps et ainsi toucher à son insu à un vivant secret

----------------------------------------

l\'oeuf  
c'est l'histoire d'une poule pas plus grosse qu'un oeuf. elle a grandi normalement jusqu'à posséder une petite taille semblable à celle d'un oeuf. cela n'est pas inquiétant, elle n'en éprouve ni plus de honte, ni plus de crainte, une poule pas plus grosse qu'un oeuf n'a pas plus de chance d'être croquée par un prédateur qu'une autre. la poule pas plus grosse qu'un oeuf ne craint rien, elle n'a pas peur, elle a tout pour elle, elle est belle. poussin, elle avait déjà la taille d'un oeuf. en grandissant, elle s'est développée et a changé et s'est transformée, elle a vu ses couleurs se métamorphoser. elle est devenue une petite poule jolie pas plus grosse qu'un oeuf. elle a gardé la taille qu'elle avait, elle pouvait entrer dans un oeuf, elle entre encore dans un oeuf, la petite poule jolie pas plus grosse qu'un oeuf. elle est séduisante avec sa petite taille et toutes ses couleurs et ses formes de grande poule pas plus grosse qu'un oeuf. elle pond un oeuf pas plus petit qu'un oeuf, de la taille d'un oeuf de poule. elle a tout pour plaire. ses petite poussins ne sont pas plus grands qu'elle. ils grandissent, ils se transforment, ils gardent la hauteur d'un oeuf. elle est belle la pondeuse et la souriante petite poule avec ses rouges oranges et dorés. elle était jaune, poussin, jaune clair quand elle était dans l'oeuf. elle a grandi, elle est devenue jolie avec ses couleurs rougeoyantes, elle a bien changé, assez jolie et assez petite pour tenir toujours dans un oeuf. un oeuf blanc crème, coquille. la poule pas plus grosse qu'un oeuf est rouge orange et ronde. quand elle dort, elle ressemble à un oeuf rouge.

----------------------------------------

fatras  
i.  
a première vue, ce ne sont que des jeux incohérents. des remplissages grotesques. un non-sens exhibé. voire une impression de platitude. des variations formelles pour le plaisir d’une élite. un élixir ! le lecteur d’aujourd’hui s’ennuie devant la complexité des techniques mises en œuvre. il n’entend rien à toutes ces expérimentations délurées du langage. les journaux lui parlent autrement. chaque jour une catastrophe nouvelle le plonge dans l’angoisse. du sang éclabousse les récits rapportés. une trame d’éléments imprévisibles où se discernent mal les fils d’or de la broderie.  
ii.  
la contrainte exercée fausse la syntaxe. des décalages s’insinuent dans la distorsion du vocabulaire. la narration n’obéit à aucune causalité. les événements se succèdent à l’identique. cela amuse quelques stylistes qui voient là une liberté exemplaire. mais les jongleries ne parviennent pas à faire taire les ventres creux. on se heurte de partout à un sens douteux. on cherche les mots qui tranchent pour avoir le dessus. en réalité les choix restent restreints. les noms prédominent sur les verbes et les adjectifs. toponymes terribles. obscénités ciselées. blasphèmes irrémédiables. scatologie malsaine. noms d’animaux ou de gens répugnants. désignations de certaines parties du corps. tout ça grouille dans une trivialité qui provoque un léger dégoût.  
iii.  
ça frise la polyphonie macabre. on ne s’écoute plus au milieu du tableau. chacun trouve son compte dans l’affaire, dit-il. mais le compte n’est pas bon. il ne s’agit pas d’un simple trait de plume. tu vois combien le moindre mot pèse sur la langue. le débusquer n’a pas été de tout repos. tu souffres devant les contradictions du lexique avec l’espoir de plus en plus réduit de trouver une issue. la parole n’est jamais libre ni profuse malgré les signes d’ouverture. c’est un saignement qui ne tarit pas. un couleur locale sans l’emphase du temps.  
au delà, un vide apparent produit un effet de contraste.

----------------------------------------

hiver 3  
– faut-il se situer au-dessus des choses prendre de la hauteur ou au-dessous tout en profondeur – il y a aussi la tentation d’être loin des choses comme pour trouver une issue car il n’est pas permis de demeurer en elles – alors nous sommes ici et là alors l’ajustement est une constante le sens de la justesse un naturel comme la solitude nécessaire c’est elle qui nous fait à la fin c’est toujours ce qu’il nous reste de meilleur – quelle fatigue cette vie à ce point faite de riens cela demande une concentration énorme une énergie invraisemblable mais chacun fait comme il peut ce qu’il peut pour donner matière et consistance à ce qui se présente  
arriver simplement à vivre  
de jour en jour  
y voir certains jours plus clair d'autres jours gris gris blanc gris foncé de la couleur encore et encore

----------------------------------------

dans le rituel de la fête des mères, les vêtements sont repassés, les visages, jolis, la famille unie, jamais épique. la vie domestique est reléguée aux repas, horaires, ourlets qui attendent. chacun survit entre quatre murs, c’est peu et beaucoup pour un petit nombre, l’enfant comme extension de la mère, bourgeon coupé du père. on en fera quelqu’un, malgré tout. la jeune fille voudra compenser les sacrifices de toutes les femmes. pendant que sa mère prépare le repas, elle observe sa fatigue, le soir, dans la cuisine. elle voudra ouvrir la plaie, observer l’aile du petit canard, le reposer sur le sol.  
si vous êtes le vilain, vous verrez votre famille de l’extérieur.

----------------------------------------

dans les familles provinciales, autrefois, l’existence était en apparence tranquille, la voiture dans le garage, les chaussures dans l’entrée, le dimanche, à peine différent de la semaine.  
les petites nonnes voyaient les enfants de leur sœur partir à l’école chaque matin, n’en revenaient pas. leur vision se détournait pour le culte de marie, la douceur de la maternité non consommée, sous toutes ses formes, la crainte de l’homme.

----------------------------------------

dans les jupes du catéchisme, chacune ressent son infériorité (refus de plaire, d’avoir la tête qui tourne le samedi soir). la religion et les contes fabriquent des familles toxiques (une fausse reine, un fils vengeur, une couronne inutile). les rebelles ne souhaitent pas se reproduire, ni l’usine, ni le couvent, ni un mari ou une femme qui rentre tard. la confession et les socquettes blanches seront réservées à la fillette qui sent le sang couler, et là où les princesses se piquent, la vierge lui apparaîtra (évanouissement).

----------------------------------------

hiver 2  
– sourire vu reçu du côté bleu de son tendre cœur sa voix toujours parvient à faire vibrer jusqu’à moi la vivante nuance de son visage sa claire lumière dans un prononcé acquiescement tout en douceur partagée bruit d’un souffle fleuve balancé aux hasards de notre attention disposée à s’immerger chaleur et courage nous retiennent  
toucher au vif de la vie  
par quoi tout le corps s’incarne  
toucher au secret de notre impulsion –  
la fatigue nous éloigne nous rapproche de nous-mêmes – parvenir jusqu’à soi  
comme il nous est demandé comme jamais

----------------------------------------

en observant les mères, vous voyez que les reines sont moins belles que leurs filles. les queues de cheval engendrent des enfants qui débarrassent la table. la dette des petites filles est claire, nette, impeccable, le montant brut revient aux garçons.  
le sacrifice, le don de soi, l’abnégation, dépassent les limites : repassage, cuisine, supermarché ou petits détaillants. on peut préférer la division à l’union, la raie sur le côté aux mèches qui tombent.

----------------------------------------

hiver 4  
l’amour et le mouvement sont pareils ne pas avoir peur la mer belle blanche brillante son courant sa tendresse le don est vraiment don lorsqu’il répond à la sensation d’une impérieuse nécessité la générosité une manière d’être entrainé il n’y a là aucun effort du moment que ce n’est qu’une suite naturelle une manière d’épouser le rayonnement d’où procède le monde en son entier au détour de chaque instant nous attend une impression merveilleuse – nous vivons dans un certain périmètre de perception et d’intérêt que l’on peut souhaiter vaste pour se perdre avec passion il est bien d’aller et venir parmi les erreurs fautes hasards c’est une forme de recon-naissance il est bien d’élargir son esprit le plus loin qu’il est possible pour éprouver toute sa vigueur

----------------------------------------

noli me tangere  
hésite le flocon dans le ciel bleu  
a nouveau, le dernier flocon de la grande neige.  
et c’est comme entrerait au jardin celle qui  
avait bien du rêver ce qui pourrait être,  
ce regard, ce dieu simple, sans souvenir  
du tombeau, sans pensée que le bonheur,  
sans avenir  
que sa dissipation dans le bleu du monde.  
‘non, ne me touche pas’, lui dirait-il,  
mais même dire non serait de lumière.

----------------------------------------

dans certaines familles, la république des filles fut le catéchisme. la jeunesse des écoles arrivait bruyamment avec les uniformes, les chaussettes blanches.  
aujourd’hui, on néglige le vide des pensionnats, l’ivresse des cierges, des jardins enneigés. on a fait croire aux filles qu’elles pourraient accéder au mariage, avoir des enfants, que les hommes s’arrêteraient devant les cafés. est-ce sérieux ? comment se faire raccompagner, alors que les jupes n’ont pas encore gonflé ? comparer la longueur de mes jambes à celle des autres filles, était-ce nécessaire ?  
bientôt, on pourra sortir au bras d’un inconnu,  
l’embrasser, fumer une marlboro à deux. les princesses pauvres aux cheveux détachés vont se libérer plus vite que les riches qui croupissent. entre les deux, la masse des étudiantes manifestera dans la rue.

----------------------------------------

la vierge de miséricorde  
tout, maintenant,  
bien au chaud  
sous ton manteau léger,  
presque rien que de brume et de broderie,  
madone de miséricorde de la neige.  
contre ton corps  
dorment, nus,  
les êtres et les choses, et tes doigts  
voilent de leur clarté ces paupières closes.

----------------------------------------

césure – i.  
s’il vient interroger une trace à moitié calcinée, c’est poussé par  
un atavisme ou plutôt une technique jalousement gardée. dans le secret, il a  
tissé le poème. des mois de retraite dans le désert, livré aux vents, pour se  
conformer à la tradition. gerçures et fouet. l’âpreté de l’écho initie à des  
ruptures de ton. le sang se dilue dans l’éloignement. se découvre alors la  
fragilité du rythme avec une peur soudaine de l’obscurité. il ne dira rien du  
frémissement de l’ouïe ni de l’étrangeté des visions. des images sonores  
se bousculent…  
il se tient debout pour évoquer la demeure.  
la circonstance est banale contrairement aux mots pour la décrire.  
toute une mise en scène rhétorique pour évacuer le mutisme de la cendre.

----------------------------------------

de natura rerum  
lucrèce le savait:  
ouvre le coffre,  
tu verras, il est plein de neige  
qui tourbillonne.  
et parfois deux flocons  
se rencontrent, s’unissent,  
ou bien l’un se détourne, gracieusement  
dans son peu de mort.  
d’où vient qu’il fasse clair  
dans quelques mots  
quand l’un n’est que la nuit,  
l’autre, qu’un rêve ?  
d’où viennent ces deux ombres  
qui vont, riant,  
et l’une emmitouflée  
d’une laine rouge ?

----------------------------------------

la question de la beauté se posera. définitivement. le symptôme féminin va avec danger, attente, frustration, espérance vertigineuse.  
l’arrivée d’une fillette constituait pour les familles royales une catastrophe, ce n’était pas le divin enfant, on observait ses futures empreintes, ses cheveux, ses petits fossiles dentaires.  
la partie nocturne de la sorcière resterait intacte. aujourd’hui, par la procréation assistée, la mère prend ses distances, garçon ou fille, l’enfant est accepté, déclaré, un tampon le prouve. elle ne s’interroge plus dans le miroir de la salle de bain.  
les techniques modernes proposent des enfants nouveaux pour des mères solitaires. les pères continuent à réparer les ampoules, les enfants s’ennuient.

----------------------------------------

les rois et les reines sans enfants finissent généralement par avoir une fille.  
une fille !  
le cri de déception résonne dans tout le royaume. ils sont déçus.  
cette enfant doit promettre des dons, des prévisions autour du berceau, un prince et tout ce qui s’ensuit. on calcule les maladies, on dénombre les réussites.  
un chemin de vie, qu’est-ce que c’est ? les grandes espérances dans les lignes de la main, oui… mais ensuite ? parmi les rôles de père, mère, enfant, celui qui pioche la mauvaise carte s’en souviendra.

----------------------------------------

césure – v.  
il n’y a rien. renouveler l’expérience ? la douleur perd toute matérialité. au moment de la levée du camp, le cœur se serre. l’œil se contracte. un horizon vide.  
qu’à cela ne tienne ! les plaisirs du corps ne sont pas vains. ils illuminent l’âme comme le luminaire de l’ermite…  
sur l’euphrate, les vents se déchaînent pour te rappeler l’épouvante d’une nuit sacrée et l’éclat de tes frasques.  
l’évocation suggère quelques images voilées à l’assaut d’une mémoire incertaine. avec patience, tu charges les mots de subvertir la trame du poème pour transmettre une respiration. peu importe si les bêtes sauvages ne quittent pas leur tanière pour te tenir compagnie.

----------------------------------------

juste avant l’aube  
je regarde à travers les vitres, et je crois comprendre  
qu’il a cessé de neiger. une flaque bleue  
s’étend, brillante un peu, devant les arbres,  
d’une paroi à l’autre de la nuit.  
je sors.  
je descends précautionneusement l’escalier de bois  
dont les marches sont nivelées par la neige fraîche.  
le froid cerne et pénètre mes chevilles,  
il semble que l’esprit en soit plus clair,  
qui perçoit mieux le silence des choses.  
dort-il encore  
dans l’enchevêtrement du tas de bois  
serré sous la fenêtre,  
le chipmunk, notre voisin simple,  
ou est-il déjà à errer dans les crissements et le froid?  
je vois d’infimes marques devant la porte.

----------------------------------------

l’été encore  
j’avance dans la neige, j’ai fermé  
les yeux, mais la lumière sait franchir  
les paupières poreuses, et je perçois  
que dans mes mots c’est encore la neige  
qui tourbillonne, se resserre, se déchire.  
neige,  
lettre que l’on retrouve et que l’on déplie,  
et l’encre en a blanchi et dans les signes  
la gaucherie de l’esprit est visible  
qui ne sait qu’en enchevêtrer les ombres claires.  
et on essaye de lire, on ne comprend pas  
qui s’intéresse à nous dans la mémoire,  
sinon que c’est l’été encore; et que l’on voit  
sous les flocons les feuilles, et la chaleur  
monter du sol absent comme une brume.

----------------------------------------

les cheveux tirés en barrette empêchent le bien-être des adolescentes qui vieillissent sans sortir de l’enfance. rien n’entame l’expansion d’une chevelure, du désir de bal, d’une virée à l’horizon. si l’horizon approche, la vision retombe, avec une cigarette, il explose. une suze, un arrêt sur l’autoroute, encore une cigarette, un autre verre.  
la jeune fille ne souhaite pas redescendre après être montée. ayant peu de loisirs, elle conserve ses rêves de juke-box à une époque où les prothèses technos n’existent pas.

----------------------------------------

hopkins forest  
j’étais sorti  
prendre de l’eau au puits, auprès des arbres,  
et je fus en présence d’un autre ciel.  
disparues les constellations d’il y a un instant encore,  
les trois quarts du firmament étaient vides,  
le noir le plus intense y régnait seul,  
mais à gauche, au-dessus de l’horizon,  
mêlé à la cime des chênes,  
il y avait un amas d’étoiles rougeoyantes  
comme un brasier, d’où montait même une fumée.  
je rentrai  
et je rouvris le livre sur la table.  
page après page,  
ce n’étaient que des signes indéchiffrables,  
des agrégats de formes d’aucun sens  
bien que vaguement récurrentes,  
et par-dessous une blancheur d’abîme  
comme si ce qu’on nomme l’esprit tombait là, sans bruit,  
comme une neige.  
je tournai cependant les pages.  
bien des années plus tôt,  
dans un train au moment où le jour se lève  
entre princeton junction et newark,  
c’est-à-dire deux lieux de hasard pour moi,  
deux retombées des flèches de nulle part,  
les voyageurs lisaient, silencieux  
dans la neige qui balayait les vitres grises,  
et soudain,  
dans un journal ouvert à deux pas de moi,  
une grande photographie de baudelaire,  
toute une page  
comme le ciel se vide à la fin du monde  
pour consentir au désordre des mots.  
j’ai rapproché ce rêve et ce souvenir  
quand j’ai marché, d’abord tout un automne  
dans des bois où bientôt ce fut la neige  
qui triompha, dans beaucoup de ces signes  
que l’on reçoit, contradictoirement,  
du monde dévasté par le langage.  
prenait fin le conflit de deux principes,  
me semblait-il, se mêlaient deux lumières,  
se refermaient les lèvres de la plaie.  
la masse blanche du froid tombait par rafales  
sur la couleur, mais un toit au loin, une planche  
peinte, restée debout contre une grille,  
c’était encore la couleur, et mystérieuse  
comme un qui sortirait du sépulcre et, riant:  
‘non, ne me touche pas’, dirait-il au monde.  
je dois vraiment beaucoup à hopkins forest,  
je la garde à mon horizon, dans sa partie  
qui quitte le visible pour l’invisible  
par le tressaillement du bleu des lointains.  
je l’écoute, à travers les bruits, et parfois même,  
l’été, poussant du pied les feuilles mortes  
d’autres années, claires dans la pénombre  
des chênes trop serrés parmi les pierres,  
je m’arrête, je crois que ce sol s’ouvre  
a l’infini, que ces feuilles y tombent  
sans hâte, ou bien remontent, le haut, le bas  
n’étant plus, ni le bruit, sauf le léger  
chuchotement des flocons qui bientôt  
se multiplient, se rapprochent, se nouent  
– et je revois alors tout l’autre ciel,  
j’entre pour un instant dans la grande neige.

----------------------------------------

a l’apogée de sa crue, on imagine la fillette au bras d’un cavalier. mais les cavaliers passent, les jeunes filles restent… la vie s’enfuit au volant d’une décapotable.  
(naître fille est un handicap qui consiste à être deux fois plus vivante qu’un garçon).

----------------------------------------

ville-perce-neige  
j’ai voulu  
penser des villes perce-neige,  
des villes percées-de-neige  
pour tes doigts.  
j’ai voulu penser  
des villes blanches, des villes de neige,  
pour ces quelques tiges – en givre - sur tes doigts  
au lieu des sourires qui restent clos.  
j’ai voulu  
penser des aurores blanches, prisonnières des neiges.  
sans cure.  
et des pluies, des pluies, des pluies,  
lentes, sans prévenance, trempées d’or,  
pluies de neige  
comme tes rôles, tes visages sans faille, appris par cœur  
te quittent, te trahissent, te défont chaque jour dans le silence terrible des salles, sans épilogue.  
– j’ai voulu ne rien dire.  
j’ai voulu penser des villes prisonnières  
de ces quelques mots brodés de neiges, qui s’égarent.  
j’ai voulu me taire,  
me tenir ici - être loin,  
dans le corps d’étés suspendus,  
– pour tes étés qui m’inhabitent.  
j’ai voulu penser des aurores blanches, leur cœur - rouge - de neige,  
j’ai voulu penser ta fureur - blanche – sur les sauterelles des ciels qui se déchirent, des ciels qui se quittent, se vident.  
et des pluies, des pluies, des pluies rouges  
de neige  
comme les villes se brodent et se débrodent, s’élèvent s’effondrent,  
les villes blanches, les villes flottantes, les villes profondes, les villes qui n’existent pas  
au pied des tours hautes et rouges de tes rages d’orage qui sentent la groseille.  
j’ai voulu plonger mes doigts ; ne rien retenir.  
j’ai voulu penser des lunes  
des lunes blessées, des lunes percées, des lunes-perce-neige,  
des lunes de sang  
pour tes nuits qui quittent les visages, les mains et les terres, pour tes nuits désertes et ocres.  
j’ai voulu croire aux soleils d’encre pour couronner tes fuites.  
j’ai voulu boire les soleils; être froid, en veille.  
j’ai voulu cracher les lunes: brûler froid.  
j’ai voulu ensorceler  
les jardins aux joies ocres et sans refuge,  
les jardins suspendus de tes joies et  
accrocher des oiseaux – oiseaux d’argent – et des lunes taillés d’or aux branches des sommeils pourpres.  
j’ai voulu penser les salles,  
les salles endormies sur les sauterelles d’or, les salles où tes pas se réveillent,  
etre là; me tenir loin.  
regarder, ne rien voir.  
ecouter; ne rien entendre.  
plonger mes doigts; détremper.  
toucher; ne rien retenir  
de tes chants qui chancellent, s’enlisent  
dans les tours hautes et rouges d’orage.  
prier aux aubes blanches, aux aubes prisonnières, aux aubes de neige  
pour les oiseaux de ta rage.  
j’ai voulu être là; ne rien habiter.  
j’ai voulu ne pas t’habiter.  
vider les grappes du froid, les rochers d’astres, dans les corps qui crissent de tes mots  
ecouter, ne rien entendre.  
regarder, ne rien voir  
etre là, être loin.  
j’ai voulu penser des villes blanches, des villes profondes, des villes prisonnières,  
j’ai voulu penser des villes-perce-neige, des villes-percées-de-neige, des villes de veilles sans refuge,  
j’ai voulu  
etre là ; ne rien habiter  
sourire aux sourires qu’on t’offrirait un jour.

----------------------------------------

la charrue  
cinq heures. la neige encore. j’entends des voix  
à l’avant du monde.  
une charrue  
comme une lune au troisième quartier  
brille, mais la recouvre  
la nuit d’un pli de la neige.  
et cet enfant  
a toute la maison pour lui, désormais. il va  
d’une fenêtre à l’autre. il presse  
ses doigts contre la vitre. il voit  
des gouttes se former là ou il cesse  
d’en pousser la buée vers le ciel qui tombe.

----------------------------------------

césure – vi  
elle n’a jamais quitté cette trace qui se lit dans la roche quelquefois. chacun localise là où une nostalgie le presse. pour la décrire tu invoques les arbres et la faune à l’entour. tous les patelins d’arabie, et leurs fleurs précoces et leurs bourrasques y passent.  
une géographie idéale où les stations s’équivalent. les femmes de la tribu sont belles et inaccessibles. le désir violent moque ton ardeur. il dérive sans retenue dans la joute. il y a aussi le vin rouge et les algarades.  
« et l’amour ? comment cela se passe, dans le désert ? car ces gens aiment par-dessus tout ! »  
le poète se fie à sa technique et l’étendue du vocabulaire. il a toute une année pour accomplir sa tâche.

----------------------------------------

flocons,  
bévues sans conséquences de la lumière.  
l’une suit l’autre et d’autres encore, comme si  
comprendre ne comptait plus, rire davantage.  
et aristote le disait bien,  
quelque part dans sa poétique qu’on lit si mal,  
c’est la transparence qui vaut,  
dans des phrases qui soient comme une rumeur d’abeilles,  
comme une eau claire.

----------------------------------------

les pommes  
et que faut-il penser  
de ces pommes jaunes?  
hier, elles étonnaient, d’attendre ainsi, nues  
après la chute des feuilles,  
aujourd’hui elles charment  
tant leurs épaules  
sont, modestement, soulignées  
d’un ourlet de neige.

----------------------------------------

si le rêve de l’humanité est de s’affranchir, la jeune fille en fait partie.  
elle fait partie de ces grandes poussées vers l’avant, cette lente traversée.  
pour les jolies à la taille serrée, c’est plus facile : absolument indépendantes, elles sont favorisées. le sol n’est cependant pas stable pour une ardente jeunesse, les murs ne tiennent pas droits.  
ce qui explique la jeune fille, ce sont les marches manquées.  
les autres rejoindront la masse des sans charme, des petites sœurs devant les miroirs.  
c’est ahurissant. devant son image, la petite laide grimace. pour être la jeune et belle parmi toutes, il faut posséder son reflet.

----------------------------------------

la parure  
il neige. âme, que voulais-tu  
que tu n’aies eu de naissance éternelle?  
vois, tu as là  
pour la mort même une robe de fête.  
une parure comme à l’adolescence,  
de celles que l’on prend à mains soucieuses  
car l’étoffe en est transparente et reste près  
des doigts qui la déploient dans la lumière,  
on sait qu’elle est fragile comme l’amour.  
mais des corolles, des feuilles y sont brodées,  
et déjà la musique se fait entendre  
dans la salle voisine, illuminée.  
une ardeur mystérieuse te prend la main.  
tu vas, le coeur battant, dans la grande neige.

----------------------------------------

neige  
fugace sur l’écharpe, sur le gant  
comme cette illusion, le coquelicot,  
dans la main qui rêva, l’été passé  
sur le chemin parmi les pierres sèches,  
que l’absolu est à portée du monde.  
pourtant, quelle promesse  
dans cette eau, de contact léger, puisqu’elle fut,  
un instant, la lumière! le ciel d’été  
n’a guère de nuées pour entrouvrir  
plus clair chemin sous des voûtes plus sombres.  
circé  
sous sa pergola d’ombres, l’illuminée,  
n’eut pas de fruits plus rouges.

----------------------------------------

le peu d’eau  
à ce flocon  
qui sur ma main se pose, j’ai désir  
d’assurer l’éternel  
en faisant de ma vie, de ma chaleur,  
de mon passé, de ces jours d’à présent,  
un instant simplement: cet instant-ci, sans bornes.  
mais déjà il n’est plus  
qu’un peu d’eau, qui se perd  
dans la brume des corps qui vont dans la neige.

----------------------------------------

le jardin  
il neige.  
sous les flocons la porte  
ouvre enfin au jardin  
de plus que le monde.  
j’avance. mais se prend  
mon écharpe à du fer  
rouillé, et se déchire  
en moi l’étoffe du songe.

----------------------------------------

on dirait beaucoup d’e muets dans une phrase.  
on sent qu’on ne leur doit  
que des ombres de métaphores.  
on dirait,  
dès qu’il neige plus dru,  
de ces mains qui repoussent d’autres mains  
mais jouent avec les doigts qu’elles refusent.

----------------------------------------

il est trop tard. il est trop tôt.  
peut-être les deux:  
trop tard pour mourir,  
trop tôt pour naître.  
se jeter clans les eaux pourries  
pour mourir,  
ouvrir des lèvres et des sèves  
pour naître:  
trop tard et trop tôt,  
trop ici et trop là-bas  
il a déserté les chambres  
aux vitres caressées par des arbres.  
il a rejoint le fleuve, regardé  
les eaux troubles avaleuses de vies  
pauvres.  
on vous l’écrit, à vous qui ne lisez  
que des feuillages à hauteur  
d’oiseaux en miettes.  
et où mourir et naître se touchent.  
(un peu-trop tôt, un peu trop tard,  
toujours hors de propos,  
avez-vous l’audace de préciser.)

----------------------------------------

l’enfant prodigue  
l’enfant prodigue n’est pas revenu.  
ce sont les porcs avec lesquels  
il a partagé glands et truffes,  
et les filles dans lesquelles  
il a dépensé ses talents,  
ce sont les filles et les porcs  
qui sont venus chez le père  
recevoir le veau gras  
– pour le donner à l’ingrat  
vautré là-bas dans le très bas.

----------------------------------------

comme si de rien n’était  
quatre thèmes donc  
le déjà-vu  
l’ambiguïté sexuelle  
vers & prose  
mon anniversaire  
et aucun flou n’est évitable.  
tu t’en tiendras  
à la demi-saison  
à elle et lui  
imper de prose et jupe  
plissée de poésie  
ce triolet au cinéma  
tu dis que l’aimé forme  
déjà une paire  
un endroit re-  
connu sans l’être  
à cause du tournant  
du chemin de la  
coupe oui le même  
jour de l’année  
tu ne sais où te mettre  
dans la salle ré-  
fléchie tu vois  
rien à dire au jour  
d’aujourd’hui sauf  
sauf qu’en rentrant  
d’une marche, pas  
pas nécessaires  
une intrigue se noue  
s’est nouée sans  
que nous l’ayons tramée  
moins qu’un récit  
privée pelote  
s’est écrasé  
sur la case départ  
un  
drôle de concetto  
te voilà prévenue il y a  
quatre thèmes donc  
le déjà-vu  
l’ambiguïté sexuelle  
vers & prose  
mon anniversaire  
et aucun flou n’est évitable  
pourquoi l’appeler  
carpe d’amour  
le garçon dit muette  
comment exprimera-t-elle  
ses sentiments  
et notre ami  
il n’y a pas de certitude  
au sujet de nos préférences  
entre deux âges  
tiens-tu glen ou glenda  
à rester suspendu(e)  
sans patronyme ni  
emploi dé-  
généré(e)  
quant à ce corps  
vêtu de ciboule et gingembre  
chair ou poisson  
on se contentera  
de cette explication  
il ne s’agit pas d’hésiter  
les jeux sont très bien fiats  
cette vie toi  
jupe plissée ce rythme  
rien d’autre mais  
n’en déplaise à qui n’apprécie  
pas que tu enjambes à tout bout  
de champ, consomme  
avec modération  
et cuistrerie d’œnologue vague,  
le choix contient  
comme cet angle  
sur la salle tous  
les autres  
ou pas ? n’était-ce  
qu’un désir un refus  
du temps tu trouves  
trop d’équivoques  
il n’y a plus  
rien il n’y a  
plus de saisons  
je rentre  
quelque chose est  
changé pareil  
le fauteuil ou  
la table j’y suis  
tu as remis la table  
et le fauteuil  
à leur place d’il y a  
… quelques mois ?  
quelques mois.

----------------------------------------

autres méthodes  
quand  
le dimanche  
t’abat  
fais l’hausa  
l’aka  
le jivaro.  
quand tombent les rideaux  
de fer et les gens  
ont cet air nu enfariné  
de filets de merlan, le dimanche  
t’abat te dit  
tu ne feras rien jamais  
alors  
fais l’hausa qui fait le calao  
planqué dans les joncs deux trois feuilles  
sur le crâne pour la queue  
bras levé main penchée  
doigts repliés en bec le cri  
s’obtient la bouche  
en cul-de-poule  
fais  
l’aka bébé pygmée  
bercé à l’entrée de la hutte  
tôt le matin très tôt  
par le yodel que sa mère jeune  
et belle fredonne bas  
très bas parce qu’elle sommeille encore  
voudrait que tu lui laisses une heure  
et par sa cousine jeune et belle  
aussi elle a de beaux seins en  
contrepoint le fameux  
contrepoint tu ouvres un oeil  
ouhou ouhou ouhou  
tu te retournes dans l’odeur  
du feu d’hier soir  
fais  
le jivaro qui râpe  
sa liane empaquette les copeaux  
crache fait couler le jus  
rouge le cuit trempe  
dans la confiture sa flèche  
part en un soupir nul  
ne l’a vue nul n’a vu  
l’oiseau tomber et toi  
tu es comme elle dans la forêt  
domaniale dominicale  
disparu disparu  
avec ta proie ta phrase à plumes.

----------------------------------------

mettez une voix sur sa prose  
mettez  
une date sur ce visage  
un prix sur ce souvenir  
ils flottent dans la lumière  
indirecte de la communication  
ils sont des euphémismes  
un rêve  
on n’y a vu  
que du feu, trop tard pour mettre un mot  
sur la chose  
l’otage des litotes.  
mettez une voix sur sa prose  
disait l’annonce. on aurait dit  
une contrepèterie. l’image blondasse décolletée  
ne va ni avec le second substantif  
ni avec le premier. mais l’invite est habile  
même quand on sait que ce corps, ces aveux  
tapés en série, cet organe prêt à vous débiter  
dès six heures du matin des mots d’amour  
sur votre carte bleue appartiennent au moins  
à trois personnes différentes. le jeu  
est sur l’album de la comtesse d’emboîter une tête  
un torse, des jambes en costumes typografolkloriques  
et toutes les cartes se retournent. mettez  
une date sur ce visage, pour voir, un code  
sur ce compte, un prix sur ce souvenir.  
et si vous fournissiez la même réponse - la même  
que quoi? – la même statistiquement vous aurez  
gagné – quoi? – le sac des réponses de la chaîne  
épistolaire. la caricature fait aussi la moyenne  
atténue les sons parasites, efface les clichés ratés  
qui sont gratuits. en ce moment au bout du fil  
elle demande pourquoi les agents de maîtrise  
n’épousent jamais jamais une technicienne de surface  
à mobilité réduite malentendante de couleur.  
les passants ce matin ont le menton gommé  
par le savon à barbe, les yeux mal ouverts, la démarche  
légèrement freinée. ils flottent dans la lumière  
indirecte de la communication. peut-être  
parce que tu as mal dormi leurs paroles ont été  
traduites plusieurs fois par des machines avant  
de s’établir dans ce cul-de-sac. eux aussi  
il sont des euphémismes et ne seront d’aucune aide  
pour assembler les brins de chanvre de la nuit, les brins  
de tabac secs déjà dans la rouleuse rizla + :  
au début on en prend toujours trop, les copeaux  
tendres d’abord comme la chair font barrage  
les voix entendues les yeux clos se métallisent  
tournent à vide. n’imitez pas l’oral  
dans l’écrit, ne rechaussez pas vos bottes trempées  
disaient-elles. pas vraiment une métaphore : un rêve  
et cet autre : l’histoire en crue a tout noyé  
surnagent quelques noms et clochers, des plongeurs  
rédigent une thèse sur les poubelles. – mais que fait  
ce bébé sur un toit ? comment est-il arrivé là ?  
toi qui t’intéresses aux voix tu dis  
qu’il s’agit de lui mettre un nom dessus. je laisse  
ce soin à noé quand il passe  
à l’heure des éboueurs. le devoir m’appelle : retracer  
la sombre histoire sous-marine qui n’explique rien  
mais fait le lien. c’est arrivé entre deux ombres  
sous la ligne dure du contraste. la danseuse  
du paquet de tabac bleu aurait dû se douter  
qu’on ne cherche pas impunément un billet en boule  
à la lueur des réverbères dans un film de ce genre.  
ses pas résonnent, s’arrêtent, résonnent  
et le crime a eu lieu hors champ. on n’y a vu  
que du feu. trop tard pour mettre un mot  
sur la chose responsable et la victime emporte  
son nom de scène dans le sommeil. le mien  
fut donc produit par val lewton. est-elle  
toujours en ligne au moins, l’otage des litotes ?  
on lui répond que l’on regrette de ne pouvoir donner suite  
à son appel et on la prie de bien vouloir  
patienter. elle préfère le renouveler ultérieurement.

----------------------------------------

le miroir  
hier encore  
les nuages passaient  
au fond noir de la chambre.  
mais à présent le miroir est vide.  
neiger  
se désenchevêtre du ciel.

----------------------------------------

le vieux broyeur de mots  
et la boue qu’il a sur les paupières  
et le nuage qui bouge un peu dans son regard  
et le poème rapiécé qu’il serre dans une main  
et la tête d’un chien qu’il cherche de l’autre  
et la femme qui ne cesse de le mettre au monde  
et la mort qui ne le quitte pas d’une semelle  
et les mots broyés qui jaunissent entre ses dents.

----------------------------------------

tout son matin se réfugie tréma  
son caractère réduit dès qu’il s’agit de permanence  
le choix naturellement des ifs sa valeur exiguë  
pour une composition graphique la rêve  
avec des foules régent d’imitation  
avant propos avant la naissance où il est  
avant lui l’a écrit en pensant à d’autres d’orléans  
tous les frais du voyage des glaçons et la liste est close  
pour qui veut être kidnappé nous sommes spécialistes  
ou affirmons que l’on est disposé.

----------------------------------------

le vent est de passage  
(tel un inconnu qui surgit  
d’une brèche à l’horizon).  
nous l’invitons à table.  
sa langue de feu fascine les enfants  
son habit trouble les robes.  
on voit le vin s’agiter dans ses veines.  
on sent une folie nouvelle  
circuler dans les sangs.  
on se parle en toutes sortes de langues.  
on ne comprend rien  
mais on va peut-être tout savoir.

----------------------------------------

toi brother pour gagner la ville des roses initiales  
à ton nom mets des lèvres à la belle meunière  
indication de toi simplement conditionnelle  
ne pouvant concentrer un tel rôle négocie  
opium motion processus inconscient dossier  
régisseur et le matériel serait le plus joli  
passait dans les veines porsche pressa le cou  
s’améliora vit ce soleil jusqu’à poser devant  
épuisée rouge volume refondation conversa  
pensa un peu que tout est résidence au lieu  
d’herbe y’a en pinçant les lèvres individus  
jolis dauphins pointus qui rentrent à la maison.

----------------------------------------

ici qu’est-ce qu’on voit ?  
on voit jules furthman au scénario, karl hajos à la musique, lee garmes à la photo. anne bauchens au montage, travis banton aux costumes, western recording au son (mono). on voit claudette colbert (cléopâtre) warren william (jules césar) henry wilcoxon (marc antoine) ian keith (octave) john carradine (un officier romain) david niven (un esclave) jeff mollie (un jeune patricien) gary cooper (le légionnaire tom brown) marlene dietrich (amy jolly) douglass dumbrille (mohammed khan) j. carrol naish (le grand vizir) mischa auer (un prisonnier) leonid kinskey (un charmeur de serpent) barbara stanwyck (mollie mohanan) joel mccrea (jeff « bucko » butler) russell hicks (le sergent) noble johnson (l'indien tirant sur le piano) ray mala (l'indien au cigare) nestor paiva (un conducteur de train) george regas (l'indien écoutant le télégraphe) anna may wong (lan ying lin) charles bickford (otto hartman) paulita arvizu (une danseuse, non créditée) carmen bailey (une danseuse, non créditée) agostino borgato (un gitan, non crédité) marie burton (une fille, non créditée) wong chung (un des serviteurs de quan lin, non crédité) chick collins (un marin au combat, non crédité) sheila darcy (une fille, non créditée) paula decardo (une fille, non créditée) james dime (un marin, non crédité) jimmie dundee (un marin au combat, non crédité) norah gale (une fille, non créditée) kit guard (un ivrogne, non crédité) harriette haddon (une fille, non créditée) john hart (un marin, non crédité) gwen kenyon (une opératrice téléphonique, non créditée) carmen laroux (une danseuse, non créditée) ching wah lee (quan lin, non crédité) maurice liu (ah fong, non crédité) joyce mathews (une fille, non créditée) tina menard (une danseuse, non créditée) helaine moler (une fille, non créditée) bill powell (le serveur, non crédité) alma ross (une fille, non créditée) natalie schafer (une danceuse blonde, non créditée) frank sully (jake kelly, non crédité) layne tom jr. (le dandy chinois, non crédité) sammee tong (un chinois dans l’avion, non crédité) blanca vischer (une danseuse, non créditée) pierre watkin (mr. yorkland, non crédité) ernest whitman (sam blike, non crédité) charles c. wilson (mr. schwartz, non crédité) alex woloshin (un gitan, non crédité) beal wong (un chinois dans l’avion, non crédité) bruce wong (un chinois, non crédité) michael wu (yung woo, non crédité).  
on voit moïse sauvé des eaux le futur ramsès ii la mer rouge coupée en deux la terre promise. on voit la chanteuse de cabaret le légionnaire tom brown s’enfonce dans le désert. on voit cléopâtre aimer d'abord césar puis marc antoine puis se suicide après la conquête d’octave. on voit deux anciens lanciers du bengale dans l’embuscade de mohammed khan. on voit l’union pacific railways tenter de rejoindre l.a. s’avouer leur amour dans les difficultés dick est tué. on voit josh malone à l’aventure fuire sa vie dorée l’aperçoit dans son numéro au fouet peuvent enfin s’aimer. on voit la jeune kitty prostituée en modèle de gainsborough séduit tout londres et la haute société.  
c’est à hollywood en californie  
au 5555 melrose avenue  
c’est à 34° 05′ 00″ nord 118° 20′ 01″ ouest  
on voit le hollywood freeway la western avenue le kodak theater le palladium. c’est une rue populaire qui s'étend de santa monica à beverly hills jusqu'à hoover street et silver lake. on voit hollywood boulevard et fountain avenue.  
on voit  
1.1 naissance d’un studio  
1.2 une méthode qui fait ses preuves  
1.3 l’arrivée du sonore  
1.4.2 la guerre en toile de fond  
1.5.2 le sursaut  
1.6.1 les blockbusters  
1.6.3 la vidéo  
1.7 le studio aujourd'hui  
1.7.4  
3. la filmographie  
3.1 films primés  
3.1.1 oscars du meilleur film  
3.1.2 palmes d'or  
3.1.3 lions d'or  
3.2 films sélectionnés pour préservation  
3.3 les plus grands succès  
3.4 les franchises  
5. voir aussi  
5.1 articles connexes  
5.2 liens externes  
5.3 sources  
5.4 notes et références  
5.4.1 notes  
5.4.2 références  
on le voit d'abord vendeur dans une quincaillerie employé de bureau est l'acteur le plus populaire à la réussite éclair se remarie deux fois. elle a neuf ans lorsque ses parents émigrent à ses débuts les ingénues sa beauté à l’écran sa silhouette est morte dans un accident d'avion. il est nommé cinq fois tout en retenue lui ont valu d'interpréter les cow-boys ombrageux brille dans la comédie légère. son père est boxeur a fini par devient sa propre agence à sa mère est mannequin fabricante de corsets. ancien joueur de cornet passe du temps à paris devient danseur à new york atteint l.a.. après des débuts modestes elle rencontre le grand producteur la fait divorcer la prend sous son aile. se traîne langoureusement dans le sable rejoindre g.p., rampe dans la boue en indienne sa beauté fait merveille. à 36 ans en juste-au-corps en aventurier du dorset en explorateur africain en cow-boy texan en dandy londonien. en chef hébreu en colonel de l’armée des indes en commandant romain. en brune, en blonde, en cheveux noirs avec des couettes, elle est bronzée, a le teint pâle, les yeux clairs, les lèvres rouges, les yeux foncés.  
western, aventures coloniales, piraterie, comédie musicale, film de guerre, gangsters, mélodrame, aventures dans la jungle, espionnage, capes et épées, aventures en asie, vampires, slapstick, peplums, peplums bibliques, horreur, safari, road movie, aventures romantiques, zombie, complots politiques, arts martiaux, mousquetaires, aventures en montagne, dans la jungle, en afrique, intergalactiques, aventures exotiques, invasions extraterrestres, westerns spaghetti, thriller érotique, aventures aquatiques, détective privé, avocats, robin des bois, empire romain, savants fous, space opera, super héros, fresques historiques, robots

----------------------------------------

l’expropriation  
on s’arrache une robe dans laquelle il n’y a  
plus personne – pour cause d’expropriation!  
et la femme est partie comme d’une maison  
où elle aurait tout laissé: ors et biens,  
d’où elle aurait tout retiré: songes et âmes.  
(et la robe a des crissements d’écorce en automne.)

----------------------------------------

requiem  
les oiseaux sont éteints  
mais les lampes veillent.  
soyez tranquilles les enfants  
la douche ne sifflera pas  
votre gîte ne sera pas une chambre à gaz.  
dormez requiem à vous bonne nuit!  
vos gardiens dorénavant seront des anges  
hérode et le caporal sont en congé.  
les oiseaux quelque part vous aiment.

----------------------------------------

on voit  
un bras qui se lève et c’est l éternité\*  
une main  
caresser un cou et c’est l’étranglement  
on croit voir  
des traces sur les peaux et dans le halo  
es gestes  
et c’est le fantasme d’aimer en tuant  
on tue  
et on aime pour toujours ce qui ne peut  
vivre qu’un jour  
une main se lève et le temps se couche  
\* ludovic janvier

----------------------------------------

les chiens aboient. il n’y a pourtant pas de  
passants, dit l’homme. la femme qui comprend  
tout sans rien savoir pense que ce sont des  
âmes en détresse comme la sienne qui voyagent  
la nuit. et elle voudrait faire l’amour dans  
le jardin avec une de ces âmes qu’un chien  
lui apporterait toute chaude dans sa gueule.

----------------------------------------

cette ouverture est traitée d’origine  
jetée sur la grand-route section  
la poussière aux méchants halte bon capitaine  
simple consolidation des rambardes  
dextérité pour l’attente de la fée aussi bas  
que vous et elle dans quelle mesure elle brode  
surface docile se changer d’où elle part  
son vieux jour suspecté tout d’argent  
que parc exclut que dans le défilé  
rarement les retrouve panorama les amis  
une foule de gens votre point à ce corps de boutons  
livraison d’illustrés l’indiffère et décore les allées.

----------------------------------------

les cerfs–volants  
ce sont les âmes que l’on met en terre  
et ce sont les corps qui montent au ciel  
enveloppés de leur costume de bois pauvre.  
ainsi voit-on parfois des cercueils flotter  
dans les airs comme de grands cerfs-volants  
(auxquels aboient la nuit des chiens éberlués).

----------------------------------------

le sport favori de l’homme  
aucune preuve  
que nous avancions  
le doute  
s’est insinué  
c’est là  
que j’ai admis qu’une bonne chose pouvait n’être pas bonne  
tu dis  
que le bonheur est une chose et la tristesse  
une autre compatibles  
passons.  
alors ? heureuse ? je plaisantais.  
nous roulions maintenant sur le plat  
entre deux caissons lumineux de jungle  
nous sentions l’écurie. avant même  
que nous nous soyons retournés, sondés l’un l’autre  
une foule d’étudiants en délire réclamerait  
nos premières impressions. – ce périple  
n’a pas de valeur scientifique. aucune preuve  
que nous avancions. il est bien sorti quelque chose  
de la mousse grâce à l’hygrométrie extravagante  
de ces régions et de leurs eaux  
si profuses qu’elles crachent des poissons en manque de leurres  
hélas nous sommes de piètres mycologues  
et notre art de la pêche est tout livresque.  
nous repérons d’intéressants échantillons  
de lave dans les vitrines poussiéreuses  
nous les obtenons à bas prix seulement  
il ne nous vient pas à l’idée de les faire fondre  
pour en extraire le pendule, le message abrégé.  
ah nous formons un beau couple quand l’un  
rattrape l’autre. le doute  
s’est insinué – tu t’en souviens ? –  
lorsque nous avons débouché dans cette forêt de coulemelles.  
tu étais un peu décoiffée, j’avais toujours  
ma casquette à rabats, mon veston  
et mes knickerbockers en tweed avec des sangles de cuir.  
– fameux, dis-je et toi sur la pointe des pieds  
pour atteindre la bague l’arrière-goût acre t’avertit  
de la présence du venin. la prise, d’ailleurs,  
n’était pas très réglementaire. – je me rappelle  
le peu de crédit accordé par le savant en herbe  
que j’étais à ma mère quand elle m’appliqua l’expression  
des yeux plus gros que le ventre. nous fûmes  
punis de notre folie des grandeurs  
par où nous avions péché mais dans l’infiniment petit  
en chopant une mycose purulente. c’est là  
que j’ai admis qu’une bonne chose pouvait n’être pas bonne  
et je n’en suis pas revenu.  
dire qu’il a fallu pour ça  
libres et encordés, livrés  
l’un à l’autre descendre  
jusqu’au centre de la terre  
où les musées sont fermés, les bus ne circulent plus  
et gicler aux antipodes  
sur un lit de coquille. enfin  
le paysage est inchangé, l’épicier se fait un devoir  
de nous parler comme s’il nous avait vu la veille.  
– juste un léger flottement  
entre ciel et sous-sol, je n’appellerais pas  
ça le plancher des vaches. bien sûr  
je savais que tu as une âme  
et des états. tu dis  
que le bonheur est une chose et la tristesse  
une autre compatibles. il n’est pas de ma compétence.  
l’ombre nous suit de ces iguanes  
déguisés et grossis comme les amanites (des coulemelles!)  
par un jeu de perspective : aucun danger.  
le mot « réel » dans ta bouche ferme  
la porte de service. tranquille, je le serai tout à fait  
quand nous aurons mis quelques encablures  
entre eux et lui. passons  
à ta leçon de rattrapage d’anglais.  
tu dis : it was a nice journey  
je traduis : une bonne journée.

----------------------------------------

vous êtes invités  
la journée s’avance masquée  
la sensation, la plus forte et la plus subtile  
de l’aujourd’hui  
la nuit  
on y voit nus les rouages  
l’encombrement du temps  
on fait eau, on va droit  
sur l’iceberg.  
et la journée s’avance masquée  
sur des rails trop étroits. décidément  
elle ne fait pas son âge, ce qui ne veut pas dire  
qu’elle est plus vieille. s’il suffisait de tendre  
une petite glace en direction de la lumière trop forte  
pour y lire à l’envers – quoi ? pas la vérité  
tout de même. simplement le kilo de tomates  
pèse un peu plus ou un peu moins. la rumeur  
de la ville tend la perche de minute en minute  
à la journée dans son chorus qui paraît frêle  
par des riffs de cuivres huilés. l’arrangement  
sent la sueur et le big band en smokings pathétiques  
imite un orchestre classique. – si si, cette cotte de mailles  
vous va, je vous jure, à ravir. – je ne dis pas  
qu’elle jure, mais si on danse ? votre voisin de table  
trouve la musique pas assez actuelle, il lit  
les magazines. – alors dans trois ans tu n’aimeras  
plus ce que tu aimes aujourd’hui. – non  
ce n’est pas si simple. j’aime, dit le voisin, ce qui me donne  
la sensation, la plus forte et la plus subtile,  
comme un parfum traverse la salle sur des talons  
aiguilles, de l’aujourd’hui. plus tard  
quand je ferai sauter le bouchon je sais  
(et ce savoir ajoute une tuile à mon plaisir  
un peu vert pour l’instant) qu’elle sera là  
millésimée. – je vois. ce genre de chose ne m’arrive  
jamais, j’en ai peur, ou par la grâce de créatures  
désespérément vaporeuses. l’eau qui bout juste  
avant son ascension dans la cafetière, le soleil  
quand il s’épand sur la moquette d’une propreté douteuse  
la fourchette qui tintant contre l’étain  
d’une boîte d’abats pour le chat le rend dingue.  
par exemple. et cela, vous voyez, n’a pas grand-chose à voir  
avec la culture. je ne lis plus. en tout cas  
plus dans l’espoir de me sentir – comment ? sentir  
tout court. il y a des gens qui mettent leurs polaroïds  
au freezer ; ils vieillissent mal, c’est notoire, mais  
ne prenez pas pour un désir de retarder l’effacement  
celui de couleurs irréelles. iceberg, aurores boréales.  
le temps ne coule incolore qu’à température  
ambiante. dès que l’atmosphère coagule  
ça pue l’huile de cuisson. le lave-vaisselle a fait  
de fines croûtes étranges comme des fragments de météore  
avec des restes plus humains. il y a des jours  
comme ça. pour celui-ci ce sera tout  
d’accord ? d’ailleurs la lumière soudain baisse  
dans le bar, signal du changement de tarif  
et l’heure d’été, une belle arnaque, blanchit  
le larcin du soir en taxant le sommeil du matin.  
– bonne nuit, dors bien mon amour. – si c’est un ordre  
sache que je vais me mutiner. le capitaine est à fond de cale.  
dans cette mélasse une chatte ne retrouverait pas ses petits  
et le port de départ ni celui vers quoi nous voguons  
n’est en vue. hier m’a posé un lapin. demain  
demain (autant en emporte le vent)  
est un autre jour. la nuit, quelle violence  
inouïe, tu ne trouves pas ? tu dors.  
non qu’elle évoque la mort, la solitude hantée  
des enfants – ces pensées peupleraient l’insomnie –  
mais on y voit nus les rouages de la veille.  
sur le pont l’océan tout entier se change  
en salle des machines et dans chaque tour de garde  
la discontinuité amorphe des heures soumet  
le mousse à la torture. s’il avait su ! pas une angoisse  
intéressante, une à la heidegger, comme dit  
cet ami qui ne dort plus : un bazar, un medley sadique  
des plus mauvaises chansons sur radio nostalgie,  
l’encombrement du temps. comprends-tu que l’on ait  
bien envie de te réveiller, mon amour, de secouer  
tes épaules pour te montrer ce qui se passe d’affreux ?  
– qu’est-ce qu’il y a ? – on fait eau, on va droit  
sur l’iceberg, et non, il n’y a rien à l’horizon, c’est bien  
ce qui affole. le titanic, selon certaines sources,  
n’aurait jamais coulé mais un autre navire  
presque identique auquel des armateurs véreux  
auraient donné son nom, comptant sur un naufrage sans morts  
pour encaisser la prime. le titanic – le vrai –  
mouillerait encore dans une rade paisible  
on ne sait où. il existe une carte postale  
montrant un paquebot à demi englouti – le cabiria  
ou bien le caribbean – et cette légende en gras :  
« vous êtes invités. » il s’agissait de l’inauguration  
d’un restaurant. longtemps j’ai cherché à qui l’envoyer,  
une femme certainement. j’avoue que je m’identifie  
assez à ce bateau débaptisé privé de son big band  
qui a coulé, coule encore dans nos têtes et  
n’a pas coulé. surtout le soir : le soir  
est si sentimental. j’ai toujours cette carte.  
tu l’as gagnée à la sueur de ton sommeil.

----------------------------------------

ne coupez pas  
c’est beau  
de ne pas savoir d’où viennent les choses  
les enchaînements secrets  
sont plus fins  
il est des intrigues  
au milieu desquelles on oublie  
le début, n’attend plus la fin  
quelques instants encore  
tout peut tout pénétrer.  
ça commence comme ça, au milieu  
d’une conversation : le marché a déjà fleuri  
sur la place brûlant  
l’étape des bourgeons  
et pour appeler cette ville  
venise il a fallu bien camoufler  
l’infrastructure, placer  
savamment des branchages  
mikado sur la fosse d’orchestre.  
les marchandises acheminées  
par des convois sans phares  
silencieusement la nuit  
rivalisent avec la nature.  
remboursez ! cependant c’est beau  
de ne pas savoir d’où viennent les choses  
ni les enfants et quand les ethnologues  
se prennent pour des missionnaires  
du planning familial  
de pouffer avec les sauvages.  
les enchaînements secrets  
sont plus fins. si tu les saisis, les soulèves  
par le cou comme les serpents  
venimeux, les baguettes  
enchevêtrées, beaucoup de phrases  
sont compatibles. leur gueule  
sous la pression des doigts s’ouvre incroyablement  
si nécessaire, un autre tube  
s’encastre et toute la plomberie  
s’installe avec des joints liquides.  
qu’est-ce qui donne ce matin  
aux accidents bien ponctués  
du marché, du café, du retour à la chambre noire  
la cohésion d’un film? pas la musique  
plaquée si redondante qui est la honte  
du cinéma. une prosodie plutôt  
improvisée qui fait aussi retour  
sur soi nonchalamment. impossible de l’arracher  
à son prétexte, elle va polluer  
l’air, seul reste le film  
sur les murs et la peau. brasse coulée :  
un maillon entre deux mouvements  
entre deux eaux caché. c’est comme ça  
que cela commence, en cours de route. c’est plutôt ça  
que je dis. – mais on n’y comprend rien  
mon pauvre ami. – bon. il est des intrigues  
au milieu desquelles on oublie  
le début, n’attend plus la fin : les gangsters en cavale  
se mettent en position de sumotori de papier  
sur une estrade en carton mais c’est un simple cercle  
tracé dans le sable de la plage. alors  
des acolytes frappent le sol de leurs paumes :  
eux ils s’ébranlent toujours figés, la bobine accélère  
les spectateurs sur leur siège tremblent  
jusqu’à ce que l’un d’eux transgresse  
la ligne. du grand art. que peux-tu faire  
de mieux aujourd’hui que d’élever  
à la grandeur naturelle d’un jeu sa copie miniature ?  
de minuscules fragments s’étirent  
le véhicule qui nous dépanne tient par des élastiques.  
cela eut lieu sans queue ni tête  
au milieu du chemin  
de notre mort. l’explorateur tardif  
en pleine descente de l’orénoque ou l’amazone  
est pris de fièvre, il voit paralysé glisser  
un interminable serpent, l’embouchure lui paraît  
aussi lointaine que la source. ou  
assis au milieu d’un tronc d’arbre, tiens  
il note que c’est un crocodile.  
de telles choses arrivent dans la vie : à mi-course  
dans la zone indécise où pour quelques instants encore  
tout peut tout pénétrer – du moins veut-on le croire.  
d’anonymes bienfaiteurs assurent la soudure  
remplissent les cases vides des étals mais il faut  
espérer que la nuit venue les godemichés s’adapteront  
sur le harnais universel. c’est comme ça  
que cela commence, comme ça  
que je l’entends pourvu qu’un chef  
ne s’avise pas de tapoter le pupitre de sa baguette  
et que l’on n’arrête aucune date.

----------------------------------------

des séances de désenfermement  
auront lieu dans l’auberge des lassitudes.  
des ateliers de désécriture  
(et autres désenchantements)  
seront organisés fin de session.  
y viendrez-vous? venez-y avec  
vos humeurs et vos lenteurs,  
vos gouffres et vos alphabets à vous.  
les cœurs y seront gros, certes.  
et nos larmes trop lourdes,  
trop lasses pour monter jusqu’aux yeux.  
mais venez,  
ensemble nous fêterons  
l’ignorance.

----------------------------------------

les obscenites  
obscène le poème non dit, non fait  
– le seul à dire, le seul à ne pas faire –  
et qui se tait, se terre au fond du corps  
comme un foetus mort et déjà pourrissant.  
(et dehors obscène la chatte qui rapporte  
le chant d’un oiseau tué entre ses dents.)

----------------------------------------

la grande neige  
première neige tôt ce matin. l’ocre, le vert  
se réfugient sous les arbres.  
seconde, vers midi. ne demeure  
de la couleur  
que les aiguilles de pins  
qui tombent elles aussi plus dru parfois que la neige.  
puis, vers le soir,  
le fléau de la lumière s’immobilise.  
les ombres et les rêves ont même poids.  
un peu de vent  
écrit du bout du pied un mot hors du monde.

----------------------------------------

j’affirme sur l’honneur  
que je n’ai rien à voir avec  
moi-même.  
je ne suis pas propriétaire  
du corps où je réside.  
ces yeux braqués jour et nuit  
sur d’étranges oiseaux  
et fascinés par la beauté du monde  
ne sont pas les fenêtres de ma maison.  
là où je suis, ce que je suis  
n’est pas ma patrie.  
je suis le fils d’un enfant qui n’est  
pas encore né,  
l’époux sauvage d’une femme que je traverse  
et qui ne m’appartient pas.  
une jeune fille quelque part tente encore  
d’être ma mère.

----------------------------------------

un sens clair  
l'éblouissement  
face à la nature du crime  
un simulacre épuise le sol  
-------------------------------------------------------------------------  
après avoir choisi l'angle, une photographie du  
muscle. l'image descend. on est en dehors. dans la  
soumission et la chute. la voix tient le dos.  
un désarroi géographique, sans recours. elle ignore  
la proximité de ce monde. elle ne connaît que le  
soubassement d'une terreur liquide et noire. une  
liste d'infinitifs prolonge l'accident.  
-------------------------------------------------------------------------  
sur le plancher  
l'alphabet de l'ancêtre  
est-ce un lac  
cette disponibilité de l’œil ?  
le corps se glisse là  
d'un mot à abattre  
il force la bête  
à continûment se déplacer  
-------------------------------------------------------------------------  
le chiffre est à gauche de la construction  
ils surgissent  
dans l'inquiétude du mouvement  
ils ont la légèreté pour espace  
-------------------------------------------------------------------------  
la répétition est déplacement  
du bord invisible  
la voix dissimule  
un état d'apesanteur  
elle ne saurait interrompre son trajet  
autour de cette tache  
le jour du chiffre, de l'étranglement  
le poignet brûle l'ancienne manière  
lèvres posées sur le nom  
ils s'ajointent  
-------------------------------------------------------------------------  
« un langage dans lequel ils n'ont pas pensé. »  
une enfance éteinte dans le bruit. elle n'improvise  
plus. (nulle offrande, à peine un mouvement.) elle  
situe le tranchant, fait vaciller la plaie. le centre de la  
pièce est un linge. il se ferme sur la perte, pousse  
l'enfance vers le bas et porte à son terme l'image.  
dans l'encadrement furtif, le paysage se confond avec  
l’œil.  
-------------------------------------------------------------------------  
c'est comme une rage que rien n'apaise. chaque  
coup renforce sa vigueur. la chute donne la mesure  
du pas. la fragilité d'un sens « qui renferme quatre  
corps simples ». sans les reconnaître, elle renoue avec  
eux. seul le chiffre résiste. il la rend à son exploitation  
minière.

----------------------------------------

« pisz na berdyczów ! » ça veut dire « écris-moi à berdichev »  
parce que tous les marchands de pologne, de lituanie et de russie  
passaient par berdichev, un des centres de commerce et de banque principaux de la région  
mais quand l’activité économique se déplaça à odessa, la ville déclina rapidement  
et « pisz na berdyczów ! » est devenu : « écris a personne »  
ou « laisse-moi tranquille ! »  
il écrit « pisz na berdyczów » sur une feuille de papier et la fixe à sa porte  
mais nul ne lit le polonais ici, les gens ne comprennent pas ce qu’il a voulu dire  
alors on frappe, on sonne, on glisse des mots entre le battant et le parquet  
on chuchote ou on crie, on parle rudement ou avec distinction  
selon les circonstances  
il n’a que faire des circonstances  
« pisz na berdyczów ! »

----------------------------------------

les allergies de monsieur néant  
à un âge avancé monsieur néant devient allergique au thon ;  
il le découvre par hasard  
dans un restaurant italien du centre historique de la ville.  
son visage s’enflamme, ses yeux sont injectés de sang  
ses voisins de table reculent leur siège, effrayés,  
réclament l’intervention d’un médecin,  
mais monsieur néant refuse catégoriquement tout secours  
et se dirige en titubant vers les toilettes  
avant de s’effondrer la tête à l’intérieur de la cuvette.  
il est à peine rétabli de sa première crise  
qu’en survient une seconde,  
plus forte encore,  
qui le terrasse pendant plusieurs jours.  
malgré une reconstitution minutieuse de ses aliment liquides  
comme solides,  
ne parvenant à aucune conclusion probante,  
monsieur néant se demande si ce n’est pas l’environnement  
qui a provoqué cette fois son malaise.  
il soupçonne les pigeons du square où, quand le temps le  
permet,  
il descend lire le journal du soir,  
le chat de sa voisine qui, mystérieusement, préfère son balcon  
encombré de caisses vermoulues et de chaises mangées de  
rouille  
à celui, fleuri, de sa maîtresse  
à moins qu’il ne s’agisse du cyprès moribond derrière le mur  
du couvent des augustines,  
dernier vestige d’un parc disparu.  
puis lors d’une croisière sur le nil à bord du yacht de luxe  
ferdinand-de-lesseps,  
en l’absence de tout animal, du moindre arbrisseau,  
se nourrissant exclusivement de pain et de riz en raison d’une  
dysenterie contractée l’après-midi de son arrivée,  
l’attaque, deux fois aussi forte que celle dont il a été victime au  
restaurant,  
lui fait soudain comprendre la nature multifactorielle de sa  
réaction :  
les agents sont nombreux ;  
et le plus surprenant d’entre eux,  
découvert de manière empirique sur le pont supérieur  
à l’occasion de la soirée « valses de vienne »,  
est certainement les femmes. pas un certain type de femmes,  
non, les femmes en général.  
il faut préciser que les hommes l’irritent presque autant  
et là encore, quels qu’ils soient.  
seuls les enfants, les bébés surtout, et les grands vieillards  
— il y en a deux ou trois qui se réchauffent au soleil du désert  
recroquevillés dans leur fauteuil roulant —  
semblent dépourvus de ces éléments que rejette si violemment  
son organisme.

----------------------------------------

la ville, de la ville  
effeuillé d’hiver  
se dresse là entre  
des murs, triangle  
angles sombres où  
s’étagent à mi-bois  
des rameaux épais  
quand aux pointes  
un bourgeon fendu  
jour, jour suivant  
éclose l’éclosion  
12 avril 2000 : marronnier dans la cour  
sur l’oubli, un trou  
par le creusement  
à creuser ce creux  
l’abîme de mémoire  
évidée d’évidence  
et ces empreintes  
que le temps trace  
pour l’effacement  
de mettre, omettre  
au chantier, passé  
20 avril 2000 : potsdamer platz  
occupé au cordeau  
de la digue, un coin  
confiné, parcelle  
à la ligne alignée  
se détache du vert  
ombragé et massif  
colonie arpentée  
dans ses bordures  
prises en limites  
rêve clos, clôture  
30 avril 2000 : laubenkolonie,  
jardins ouvriers de spandauer damm  
à claque mur, murée  
s’y vrille la vigne  
vierge et support  
de couvrir, loggia  
où l’abandon à demi  
un fauteuil, tendu  
tendant sur la rue  
réfractée, l’image  
de l’usure si vraie  
à s’user tout à fait  
9 mai 2000 : potsdam.villa à vendre  
qu’un cri, détresse  
à la voie publique  
les mains en appel  
par l’indignation  
aspire, il s’espère  
s’exaspère, un élan  
vers lequel, geste  
au moindre manque  
écouté inaudible  
tue-tête et se tait  
29 mai 2000 : ‘der rufer’, (celui qui crie)  
statue de gerhard marcks. strasse des 17. juni  
motif de symétrie  
aux perspectives  
la percée urbaine  
déjà monumentale  
axe et rectiligne  
carcan quadrillé  
de la parade, stucs  
allée où triomphe  
inattendu, si doux  
un parfum, tilleul  
18 juin 2000 : karl marx allee  
haut dans le chaos  
jailli vif d’en eau  
un ruissellement  
à l’écume courante  
de falaises, pente  
au passage du pont  
bruine de sa chute  
s’évapore l’humide  
caniculaire l’air  
sur la rue insolée  
3 juillet 2000 : la cascade de viktoria park  
scandés, percutés  
aux corps, des sons  
les graves, rythme  
dans le mouvement  
de répéter, marqué  
sur une pulsation  
à faire et refaire  
ceci, la vie l’envie  
du monde, un projet  
échoué drôlement  
8 juillet 2000 : love parade. tiergarten  
distraite de voir  
tel que l’œil, bref  
porté vers l’ouest  
près de la fenêtre  
plein ciel au gris  
où brille un avion  
quand surgit d’ici  
inverse au trajet  
vol lourd d’une oie  
battant l’air lent  
11 août 2000 : par la fenêtre du bureau  
voûtes et rosaces  
un portique, ruine  
laissée vide hors  
d’un pigeon, fiente  
lignes blanchies  
de la destination  
dévoyée des voies  
égarée autrement  
la gare terrassée  
son terminus vain  
13 août 2000 : porticus anhalter bahnhof  
portique de l’ancienne gare d’ anhalt  
déniché de la cime  
à la volée, corbeau  
la cloche envolée  
quand bien volent  
les feuilles hors  
une feuillée déjà  
jaune, jaunissant  
sitôt de l’automne  
et dix-huit heures  
au son du carillon  
15 octobre 2000 : haus der kulturen  
der welt. le carillon  
fragile de ce jour  
où diminue plombé  
en débit monotone  
gris comme il a plu  
aux pavés inégaux  
et la rue souvenue  
de l’été seulement  
lumière laiteuse  
tarie de l’absence  
rien ni contraste  
28 octobre 2000 : dans les rues  
de charlottenburg  
reflet de cristal  
la nuit, la coupole  
enflammée des ors  
désormais hantée  
nausée, l’histoire  
ressasse rôdeuse  
tandis qu’un signe  
pour que s’ébranle  
même chancelante  
si lente la marche  
9 novembre 2000 : manifestation contre  
le racisme devant la synagogue. oranienburgerstrasse  
moins de la saison  
les cerisiers vus  
à la double rangée  
arrangée d’un pont  
en bouquet, fleurs  
trop tôt avancées  
s’arrêtent gelées  
outre les flocons  
seuil sans degrés  
zéro fané du froid  
13 décembre 2000 : retour en tram de pankow  
écran soir et noir  
le trajet fatigué  
se signale sonore  
riverain des rues  
où la ville livrée  
en photos banales  
au virage, visages  
s’effacent, mi-nuit  
même des lumières  
quand s’éteignent  
16 décembre 2000 : 79 cerisiers en fleurs  
en contrebas du bösebrücke. norwegerstrasse  
en affiches la vie  
placardée de joie  
si facile, si douce  
où défile une rame  
s’arrête et change  
alors d’un couloir  
langueur des sons  
comme l’accordéon  
la voix obsédante  
seule sa solitude  
10 janvier 2001 : un musicien russe à la  
station de métro heidelbergerplatz  
gris pulvérulent  
et plutôt minéral  
par couches fines  
les grains grenus  
au crissement dur  
étalés d’asphalte  
ou les pavés, le pas  
verglas s’y frotte  
qui déroute épars  
après la sableuse  
24 janvier 2001 : storkwinkel par  
temps de neige  
neige, tard de l’est  
qui couvre encore  
au sol et marquage  
les files à suivre  
sans voir des rues  
effacées, signaux  
où tourner, cadran  
écoulé aux heures  
libre ni interdit  
pour penser à l’été  
25 mars 2001 : passage à l’heure d’été.  
tempête de neige. rathenauplatz

----------------------------------------

l’exercice simple à son fiancé  
à son nouvel l’appartement des terres  
peut pas sonner le triomphe lys blancs  
où le ranger l’adresse égare  
tout corps voisin du sien  
avoir vu sa créature à l’intérieur  
d’un format elle était on la refait  
à la sphère plus qu’à la première  
dans les fils et qu’il est né dedans  
tenue de tout à l’heure.

----------------------------------------

premier cahier  
tous les enfants sont langés  
aussi blancs  
que  
haricots secs  
à l'abri de l'air  
car le temps  
recycle même  
les pots  
de confiture.  
les tombes indiennes  
devant le lac  
koshkonong –  
et sur cette mémoire  
une balle roule  
jusque dans les excavations  
sacrées.  
les golfeurs  
jouent  
au milieu des cadavres.  
le serment n'est pas plus  
à l'ordre du jour  
que le gouvernement  
des mots  
autour de la table  
un dimanche  
en famille.  
tout maintient  
une odeur de lait  
et de maison propre.  
quel est le rôle  
de la pompe  
à eau  
dans une journée paisible ?  
il pleut.  
le vent se lève.  
la rivière plus  
douce  
que la pluie qui  
tombe  
sur le toit  
illumine.  
l'eau est partout  
dehors.  
la fenêtre.  
toujours.  
et ce qu'elle montre  
dans un espace réduit.  
divan.  
fauteuil et table.  
lit. plancher.  
cuisinière.  
four émaillé.  
les souvenirs sont là  
le long de la rivière  
qui s'éloigne.  
la fenêtre opposée  
éclaire les mêmes objets  
mais dans l'ordre inverse.  
l'espace forme un carré.  
quatre angles.  
l'herbe est aérienne et  
les arbres –  
témoins.  
une berge  
sauvage retenue  
par des pierres.  
des troncs. des branches.  
de l'herbe et des champignons  
roses.  
les nuages sont très bas.  
la pompe a  
certainement  
capturé l'histoire.  
le radiateur  
les intempéries.  
ce pré devant l'embarcadère  
est très humide.  
la dépossession  
lorsqu'elle est de nature  
à s'écouler  
a valeur de cessions  
nocturnes  
d'échanges.  
des enfants  
remplacent bien  
les arbres.

----------------------------------------

monsieur néant en alpiniste miraculé  
au motel la destinée monsieur néant prépare soigneusement  
le dernier acte  
d’une comédie commencée quelque soixante ans plus tôt dans  
un pays d’afrique  
sous les drapeaux et les acacias blanchis à la chaux  
c’est la plus longue comédie de l’histoire  
il l’a vécue, incarnée, réalisée jour après jour  
elle à qui il aura tout consacré le regarde maintenant en face  
et lui rit au nez.  
monsieur néant a allumé le poste de télévision qui ne diffuse  
à cette heure-ci  
que des jeux dont les gains consistent en des appareils électro-  
ménagers des sommes dérisoires  
ou des conjoints pour relations durables ;  
par la fenêtre de sa chambre il voit le flot de la circulation  
vespérale  
des enseignes partiellement éteintes de l’autre côté de l’auto-  
route  
(ce qui donne des combinaisons amusantes tels ces nootel ou  
koak)  
et un euphémisme de la nature sous la forme de talus herbeux  
que picorent des corbeaux.  
il s’est rasé, a revêtu son costume de marié, chaussé des escarpins  
cirés au préalable ;  
une bouteille de condrieu et une ténébreuse affaire de balzac  
occupent la petite table  
prévue pour le téléphone.  
sauf erreur de sa part, il pense constituer la totalité de la  
clientèle de l’établissement tant le silence est profond.  
apercevant une feuille de papier à en-tête il y note une  
question :  
par qui souhaité-je me faire accueillir ?  
et la réponse : la fontaine.  
la feuille, pliée en quatre, est glissée dans une enveloppe qu’il  
place bien en évidence  
sur le traversin  
puis il s’allonge et ferme les yeux.  
le lendemain il raconte en détail le déroulement de la scène à  
son analyste le docteur friedel  
qui lui serre la main avec effusion comme à l’unique rescapé  
d’une expédition himalayenne.

----------------------------------------

le temps en couleur  
vite ! des couleurs par la fenêtre  
des couleurs sur les champs et les forêts  
avant que le temps change  
et change tout  
qu’il vide de leur substance les champs et les forêts  
les étangs, les fermes  
comme le soleil est fugace !  
comme le ciel se rit de notre regard admiratif  
l’éternité n’est qu’un trompe-l’œil  
l’immensité, une abstraction douteuse  
l’or des blés – vite !  
le rose des pierres de construction – vite !  
le vert froid des frondaisons – vite !  
la rouille des buissons, des rails, du ballast – vite !  
le jaune du colza dans les champs presque noirs  
l’argent des cours d’eau  
le vert bruni par le limon des rivières poissonneuses – vite !  
le violet des choux en carrés sages – vite !  
le gris des routes – vite !  
le bleu absolu des journées claires de l’automne adouci par le sud – vite !  
le rouge ! le rouge ! le rouge des tracteurs, des automobiles, des signaux – vite !  
le rouge d’une casquette de chasseur, le fusil coincé sous l’aisselle – vite !  
(et bientôt le rouge imaginé du sang la bête morte)  
le vert métallique de nos peupliers routiers – vite !  
le bleu des toits en ardoise – vite !  
le bleu des montagnes lointaines – vite !  
bleu de la pierre, bleu de l’horizon,  
bleu de la lumière tombée en fine vapeur sur le monde – vite !  
et le blanc – j’allais oublier le blanc – le blanc des chemins de poussière ou de terre  
le blanc des vaches paressant dans l’herbe des pâturages – vite !  
le blanc omniprésent et méprisé par l’œil  
d’un mur entre deux cyprès, de camions roulant à vive allure  
le blanc – vite !  
puis le noir ! le noir ! le noir de la terre féconde tournée et retournée – vite !  
le noir d’un cheval que les trains rendent fou  
qui galope en cercles affolés le long des barrières de l’enclos – vite !  
le noir d’une cheminée de village aussi muette qu’une bouche fermée – vite !  
le noir d’un clocher de village qui ne rejoindra jamais les bras du sauveur – vite !  
le blanc, le noir, le vert, le rose, le bleu et l’or –  
vite ! vite ! vite !

----------------------------------------

sang  
tu es belle. et je suis fou.  
corps de pierre. corps solaire. corps solitaire. lactescence estivale. echancrure sauvage. tu es ma chair d’ivoire. astre noir. mon obscène territoire. tu m’emmures sous le dôme des lamentations. ma succulence permise. ma maîtresse. ma connivence sensuelle. ma lunaire tyrannique. princesse endiablée. lacis de sueur. idole enrobée de soie. et d’épines.  
œuvre de feu et de sang. les aréoles de tes lèvres épousent et entaillent ma peau. assèche-moi. je suis désert. flagelle-moi. je suis esclave. inféode-moi. je suis ta propriété. ton bibelot. je plisse ta nuque. j’éploie ton ventre. dunes célestes. ta chevelure est une liasse de flammes. tes yeux un ouragan de sable. j’éventre ta langue engorgée et me désaltère. elle est hostie pour ma bouche infidèle. elle est calice pour ma bouche hérétique.  
je renonce au devoir. a la raison. je suis dévot aux lieux de la débauche. je suis mendiant au seuil de ta taverne. je m’abreuve aux sources hallucinées. opium et vin. je renifle tes arômes opiacés. je mords tes ébréchures alcoolisées.  
je suis celui revêtu de guenilles qui lave et baise tes pieds. je veux boire. encore boire. encore boire. et me dissoudre sous les osmoses de l’ivresse.  
je suis amant de l’amour. celui revêtu de laine. celui revêtu de crasse et de boue.  
celui qui se prosterne sur ton corps. lieu de vénération. lieu de prière.  
celui qui à l’aurore de ton voile récite les silences de tes yeux. celui qui glane des nattes de sang sur ton mausolée.  
et tu es mon livre sanctifié. mon poème.  
et je suis poète fou qui quémande le sens de ton verbe. et je suis poète fou qui vole la parole.  
poète fou qui dérobe ses obéissances. poète fou qui professe une parole transmuée.  
parole incantatoire pour te célébrer et te créer. parole au-delà de la parole pour t’aimer.  
et tu es ma féconde indélicate. celle qui me purge de mes lassitudes. celle qui reflue mes fautes et mes rancœurs. celle qui coalise extase et douleur  
et ton nectar infeste mes rêves les plus nonchalants. ton nectar infeste mes repentirs nocturnes.  
tu es festin que je romps et qui me corrompt.  
et je déguste ta gorge blanche. je hume tes senteurs épicées. je soutire tes sèves tuméfiées.  
et tu es ma vanité. ma lascive. ma vierge indécente.  
tu sillonnes les mers vengeresses et les rues fétides. tu sillonnes ma carcasse avide et mes plaisirs terrifiés. tandis que ma salive adultère encore tes lèvres. tandis que les liqueurs dédiées à la jouissance suturent encore ta peau fissurée.  
tu es femme et la nuit carnassière froisse les tombeaux. tu es femme et le ciel exsude des flocons de pierre.  
tu es femme et l’océan se désertifie et la terre se décalcifie. tu es femme et les bêtes frémissent les signes de l’apocalypse.  
et tu es belle. ma gazelle opaline. eau qui pleut entre mes cils. soupirs qui veloutent mes songes. safran qui pave mes cicatrices.  
et tu es belle. ma douce. ma moelleuse. ton visage une aube lumineuse. nébuleuse bleue. collier de poussière d’étoiles. collier de promesses infinies.  
et tu es belle. mon trésor caché. coulis de diamants. tresses de perles. canevas de rubis. je suis l’orfèvre de tes enchantements. de tes paresses.  
et tu es belle. femme-île. ile-femme. je résilie les ailleurs et m’assermente insulaire. je suis phare dressé sur ton nombril. j’éclaire les cantiques de tes luxuriances.  
et je veux encore longtemps ramper tel un animal sur ton linceul. et le rapiécer avec mon sang. et m’endormir mêlé – à mon refuge – à ton corps livide.  
et je noircis mes yeux avec les cendres de ma lune noire. et je renie les théâtres convulsés et frivoles de l’éphémère. et ma chair soumise et aveuglée se livre aux obsessions et aux intolérances de ton culte.  
et je suis corps-instrument. corps-tabla. corps-ravane.  
et tu me cadences dans les tranchées de tes lèvres. et tu m’excises sur ton crucifix.  
et tu es miroir.  
et tu infléchis la migration des astres. et tu enneiges les soleils.  
tu es miroir. et tu décolores les incarnats vénéneux du mal.  
tu es miroir. et dans tes abîmes je déracine mon moi afin d’être toi.  
tu es miroir. et je te fracasse.  
et tes scissures tranchent mes veines. et mon sang longtemps après ma mort moissonnera ton souffle sur les esplanades de la folie.  
et je suis poussière qui cerne niche incandescente.  
coeur du monde.  
et je décapite les têtes de ceux – mécréants et fidèles – qui à tes pieds se vautrent mais qui ne savent déterrer les alchimies de l’amour.  
et je vagabonde dans ma barque fragile avec les âmes proscrites et maladives.  
et je donne à manger à l’estropié. je chante les infamies avec le lépreux. et mon corps est abri pour le chien galeux. et mon corps est armure pour le clochard. et mon corps est puits pour les larmes de la femme déchue.  
et en leur demeure qui est ma demeure je converse avec les fous.  
et nos lèvres ensanglantées dansent paroles inspirées qui récitent les versets de l’amour.  
et tu es belle. ma fée noire. ma blessure noire. et je veux exténuer prunelles noires qui creusent des verbes dans ma peau. et cisailler rêve d’ébène. ecorcer ce rêve d’ébène.  
extraire son essence et démêler tes extravagances.  
et je psalmodie ton nom quand le néant m’engloutit. et j’invoque ton nom quand la guerre vomit des cadavres d’enfants.  
et j’implore ton nom quand mes larmes s’effacent et que je ne veux et ne peux plus pleurer.  
et je suis en attente.  
du suc noir qui innerve tes courbes. du suc noir qui encre ta chevelure.  
et je suis en attente.  
du suc noir qui peuple ta peau. du suc noir qui enfle ta rage.  
qu’il m’entaille et qu’il m’empale. qu’il m’abandonne en pâture à la foule bouffonne et cruelle.  
car je ne suis rien.  
et je veux mourir.  
et je guette luminescences qui annoncent mon sacrifice.  
affûtez vos sabres mes amis.  
car je ne reconnais ni la mort ni la vie.  
car mourir c’est renaître en toi. c’est être toi.  
et tu es belle. la plus belle.  
et je voyage hors des enclaves du temps.  
je suis amant de tous tes lieux. là où tu as été et là ou tu seras.  
je suis père et je t’ai imaginée. je suis mère et je t’ai façonnée. je suis ton premier sourire et ta première gorgée de lait.  
je suis les terres que tu as foulées. et les ciels que tu as désertés. je suis tes mains dépliées à l’heure de la prière. et tes mains nouées à l’heure de la douleur.  
je suis les houles que tu as caressées. et les tourmentes que tu as apaisées.  
je suis les lettres qui cisèlent ton prénom. et le livre sacré qui recèle nos conjugaisons.  
je suis les mains qui berceront ton dernier souffle. et les mains qui t’endormiront dans ton tombeau.  
et je t’aime.  
et un seul atome de ton amour me rassasie. et me resplendit.  
un seul atome de ton amour ampute mes laideurs. et expurge mes pourritures.  
un seul atome de ton amour suffit à ce que je m’oublie.  
et je ne pense qu’à toi.  
un seul atome de ton amour me béatifie. et je suis l’élu.  
et je t’aime.  
et tu es en toutes choses.  
tu es soleil qui débride les gangues de l’obscur. soleil qui écarlate les indolences des océans.  
tu es les larmes qui inaugurent les coutures de l’aube.  
larmes qui fêtent la sécession des crépuscules. larmes qui fauchent les cavalcades des lunes.  
et tu es en toutes choses.  
tu es les âmes violentées. et les monstres qui nous assaillent.  
et les haches qui embaument nos prunelles.  
tu es les fugaces de l’amour au coucher de nos haines irrémédiables.  
tu es reliquat de neige et rafales de feu qui tamisent mes nuits.  
et je t’aime  
et je suis solitaire prostré dans le désert.  
et je jeûne.  
et je lapide les spectres des ailleurs.  
et je jeûne.  
mon corps encerclé une plaie. une crevasse.  
une dépouille et un habitacle pour tes éblouissements.  
toi.  
et tu es belle.  
et je vois entrelacés dans tes yeux ambrés et dans ton corps diaphane le paradis et l’enfer.  
et je ne désire ni la grâce ni les damnations mais ton amour.  
ton amour seul.  
et je t’aime.  
je bannis mon coeur afin d’être ton coeur.  
je m’arrache à moi-même afin de vivre en toi.  
accorde-moi l’extinction.

----------------------------------------

touristes  
de bergen ils écrivent : nous reviendrons avant les fêtes,  
vous nous manquez,  
de la côte : il est difficile d’aimer par procuration  
et encore  
pourquoi ce silence ?  
nous nous levons à l’aube  
comme nos pères  
le café et les conversations incompréhensibles  
ont leur vertu.  
en pensant à vous,  
nous contemplons la mosaïque du soleil et de la mer  
jusqu’au soir où la lune trace des chemins  
pour les derniers pêcheurs  
l’histoire nous parle autant que la nature  
à rome, il fait plus chaud qu’à la maison.  
la distance joue inlassablement  
son menuet mélancolique.

----------------------------------------

je ne me souviens pas  
il n’y a pas grand-chose dont je me souvienne  
j’ai dû vivre à côté tout le long  
sans être ailleurs non plus  
je m’en souviendrais  
je ne me souviens pas qu’un jour tout ou quelque chose ait basculé.  
– souviens-toi de rester vivante.  
je mélange les lieux où tombent les hommes qui tombent.  
je ne me souviens pas où sont les lignes de front  
si nous pouvons mettre autour  
et les enfouir  
appuyer ses doigts le long  
les masser puis les marcher avec les pieds  
dessus courir sans se prendre les pieds dedans.  
je ne me souviens pas de l’histoire ni de la géographie de ce qui  
s’accomplit je ne me souviens pas de la situation des pays les uns  
par rapport aux autres sauf alphabétiquement  
l’iran touche l’irak touche le koweït  
le k de kurdistan dans turquie dans irak  
les k de congo  
dans kasaï kiwu katanga  
les voyelles entremêlées de rwanda burundi ouganda  
je me rappelle les proximités sonnantes  
daghestan kazakhstan kirghizistan près d’afghanistan  
les voies ghijk de l’acheminement du pétrole  
les s de squelettes dans somalie soudan  
et les os du e de erythrée ethiopie.  
je ne me souviens pas de ce dont les journaux que je lis ne  
parlent pas ni de ce qu’ils citent comme événements de  
référence je ne me souviens même pas en avoir un jour entendu  
parler ni qu’on m’ait raconté ce dont je ne me souviens pas.  
suis-je le souvenir indifférent de ce dont je ne me souviens pas ?  
etait-ce avant que je puisse me souvenir qu’on avait déjà résolument  
voulu perdre la mémoire envers ceux qui ne se souviendraient pas ?  
pourtant il y a des choses je le sais dont je n’ai pas le droit de dire  
que je ne m’en souviens pas  
des choses prodigieuses ou terribles délibérément brouillées dans un  
passé dont je ne ferais plus partie comme si cela était possible.  
les lettres de ce dont je ne me souviens pas  
sautent sans que je puisse déchiffrer  
ce qu’elles bruissent  
insinuant juste que  
reléguées hors  
je ne dois plus respirer  
pas bouger.  
je dois retrouver les mots de ce dont sinon  
je vais perdre tout à fait la trace  
la trace que laissent les corps  
au lieu des mondes inventés  
possibles disparus on ne sait pas où.  
on me dit que ces mots exagèrent  
c’est plus compliqué tu ne peux pas  
dire les choses si  
simplement d’un côté  
les tueurs et de l’autre  
les morts.  
ce ne serait donc pas brutalement simple  
et seuls les mots seraient inhumains.  
je récite ce dont je ne me souviens pas me souviens  
à la recherche d’une place dans le récit  
qui n’est pas dans ta langue indifférente  
mais dans les bribes qui viennent d’ailleurs  
ailleurs auquel nous devrions appartenir  
au lieu de nous dissiper avec ce que nous faisons disparaître.  
il faudrait souffler beaucoup plus d’air autour des nouvelles qu’elles  
volent en cercle autour de nous le soir  
avec les hirondelles qui crient  
je ne me souviens pas où s’enfoncent  
les affamés auxquels je vole  
puis largue la nourriture émiettée  
chutent les lettres minuscules des nouvelles  
effacées les unes dans les autres  
sur les squelettes dans toutes les positions  
de très jolies photographies avec de grands yeux  
il faudrait souffler beaucoup plus d’air  
autour des hommes qui tombent  
pour qu’ils remontent en cercle  
le soir autour de nous  
avec les hirondelles  
qui crient  
ellipses  
mais rapportent leurs visages.  
nous souvenir de ce qui nous élan  
cerait dans l’ac  
tion jour  
seoir  
jourdir des lignes  
privées traversantes de dans hors.  
nos élans par tous les temps frappés jour  
dessus jour dessous  
nous pouvons  
nous  
soulever  
même si nous entendons le comique  
des mots moqués se relever sans disparaître.  
dans ma bouche nous  
quel nous ?

----------------------------------------

vivant  
à l’heure où la terre cessera d’être  
tu seras assis sous un platane à moitié dépouillé  
dans une avenue animée et bruyante  
rien autour de toi n’aura vraiment changé  
tu resteras le père, le fils et l’amant  
un rêve te tracassera comme un reste de nourriture coincé entre  
deux dents  
tu continueras d’observer les enfants, les cyclistes et les chiens  
à te demander ce qu’est l’amour  
si tu l’as trouvé, perdu ou constamment éludé  
à essayer de déchiffrer des signes qui n’en sont peut-être pas  
à examiner des souvenirs avec l’attention de l’entomologiste  
penché sur son insecte  
et qui ne voit plus que des surfaces réticulaires  
oubliant la créature trouvée au milieu d’un parc noyé de  
brume  
tu songeras aux fruits de saison et à acheter de nouvelles chaus-  
sures  
à une page lue quelques heures plus tôt dans ton bain  
aux carreaux de l’immeuble voisin comme éclairés par un  
incendie  
que tu as longuement observés la veille avant de te coucher  
à l’heure où la terre cessera d’être  
tu feras des calculs tu passeras en revue des hypothèses  
mille fois formulées  
tu battras le rappel de toutes les solutions  
tu te lèveras tu écarteras distraitement du pied deux ou trois  
feuilles  
tu t’éloigneras vers le néant  
le dos tourné au néant  
si vivant

----------------------------------------

sur le port  
il y a des traces de sel  
a tous endroits où le clapot  
ronge le ciment. une odeur  
de vieux cambouis se mêle  
a la saumure et le soleil monte  
a grandes claques rouges sur le tissu  
d’eau lente et les premiers casiers  
qu’on lance vers le quai dans le cri  
des mouettes. avec tendresse  
une main ride la surface d’un bac  
où disparaît la dernière étoile  
et puis : dix francs, dix francs,  
s’exclame la marchande de sardines,  
je fais les vivantes au prix des mortes !

----------------------------------------

la fête  
on revenait du bois de pins  
en saluant au passage le cuisinier  
tôt retraité : sa fille était morte  
à moto et il élevait des chiens  
de race airedale, affectueux et roux.  
quelques jardins plus loin, c’était  
l’heure du café accompagné de sablés  
dans un salon où les portraits  
rappelaient stalingrad puis les aurès.  
la voix de la dame disait n’avoir jamais  
aimé la guerre ni ceux qui l’obligeaient,  
encore enfant, à manger sous la table.  
sur la faïence des grandes tasses,  
un couple marchait vers une fête foraine.

----------------------------------------

les yeux des autres  
c’est une jeune femme qui vit dans un village dans un pays lointain,  
elle vient de se marier et elle est enceinte, elle aime bien son mari  
car il travaille dur, il est plutôt gentil et il ne la bat pas et elle  
attend avec impatience la naissance de son enfant, elle le sent, dans  
son ventre, grandir tous les jours un peu, comme une graine qui pousse  
et pousse, ce sera une fille, elle le sait et elle l’aime déjà, très  
fort, tout comme elle aime sa petite vie, parfois, il est vrai, elle a  
des rêves fous, surtout quand elle regarde la télé, elle aimerait,  
elle aussi, faire le tour du monde, visiter de grandes villes,  
rencontrer un beau prince et chanter sous la neige une belle chanson  
romantique et elle se dit qu’elle est folle de penser à tout ça, t’es  
folle toi, t’es folle toi, mais elle aime bien sa petite vie, il y a  
bien sûr sa belle-mère qui est une peste mais il y a, comme le dit si  
bien sa sœur, en pouffant de rire, pire peste ailleurs et elle aime  
bien sa petite vie et ce qu’elle aime peut-être le plus c’est de se  
rendre à la mer le matin, elle y va seule, très tôt et alors elle se  
met à courir vite, très vite, tellement vite qu’elle a l’impression de  
perdre la tête, elle se met à hurler, c’est un bonheur tellement fort  
qu’il déboussole ses sens et elle aime aussi les arbres, ils sont si  
forts, si puissants, ainsi enracinés dans la terre depuis toujours et  
elle aime aussi les étoiles, elles sont si belles et elle se demande  
ce qu’elles sont vraiment, ceux qui sont allés à l’école disent que ce  
sont des boules de feu, elle n’arrive pas tellement à comprendre mais  
elle sait qu’elles sont très belles et elle aimerait les toucher,  
aller sur une étoile, y vivre mais t’es folle toi, t’es folle toi,  
c’est ce qu’elle se dit, t’es folle de penser à tout ça, elle sait, au  
fond, beaucoup de choses mais elle n’aime pas en parler, elle se méfie  
des hommes car ils ont peur des femmes, elle se méfie des commères du  
village qui ne comprennent jamais rien à rien, elle sait, mais c’est  
difficile à expliquer, dénouer le sens des yeux et elle y voit  
tellement de choses, de l’amour, souvent, beaucoup et l’amour c’est  
comme quand les enfants se mettent à danser, ça va un peu dans toutes  
les directions, c’est gai et ça donne le tournis mais il y aussi la  
haine et la haine fait peur et lui donne envie de fuir car c’est comme  
un feu de brousse qui consume tout et elle se dit qu’elle est  
décidément folle, t’es folle toi, t’es folle toi, c’est pas très  
normal d’être comme ça, de rire à tout bout de champ et depuis qu’elle  
est enceinte il y a en elle comme une musique, quelque chose de  
mélodieux, de magique, qui inonde son corps, c’est beau et c’est fort  
et elle sait que ce sera une fille, qu’elle lui ressemblera et qu’elle  
sera, mais ça c’est son mari qui l’affirme, qu’il est bête parfois,  
aussi belle qu’elle et elle se dit qu’un jour elles s’en iront admirer  
les arbres et les étoiles, qu’elles s’en iront courir dans les champs,  
courir vite, très vite, de plus en plus vite et elles se mettront à  
crier tellement c’est bon, elle sera coquette et elle lui fera de  
beaux vêtements et elle l’enlacera très fort pour s’imprégner de son  
innocence, elle aime bien sa petite vie et puis un jour il se passe  
quelque chose au village, on a peine d’abord à mettre le doigt dessus,  
il parait que ce sont les gens de la ville qui inventent des choses,  
qui disent qu’elle et sa famille sont différents, qu’ils sont des  
cancrelats ou des microbes, elle a envie de rire quand elle entend ça  
car tout le monde au village est pareil, ils disent aussi que leurs  
ancêtres ont tout pillé mais qu’est-ce qu’elle sait de ses ancêtres,  
qu’il faut se méfier d’eux car ils ont un double visage, qu’ils  
veulent voler nos femmes, qu’ils font beaucoup d’enfants délibérément,  
qu’ils sentent mauvais et elle entend sourdre une parole sournoise,  
des mots qui éclatent, qui giclent, comme le ‘nous’, ainsi sa meilleure  
amie lui dit que ‘nous’ sommes différents de vous, elle se demande qui  
est ce nous, ce fameux nous, elle n’arrive pas à comprendre et puis un  
jour alors qu’elle est sur le point de s’endormir elle entend un cri,  
cri d’un être qu’on égorge, cri qui fend le ciel et alors quelque  
chose se casse en elle, cette peur trop longtemps contenue, ce savoir  
trop longtemps retenu et alors elle se met à courir, à s’enfuir, pour  
aller où, elle ne le sait trop mais c’est trop tard et elle les voit  
arriver mais ce ne sont plus des hommes mais des bêtes et ils ont à la  
main des haches, des serpes, tout l’attirail de la cruauté, le regard  
creux, deux trous à la place des yeux, ils s’approchent d’elle,  
l’insultent mais elle n’entend plus, ne veut plus entendre et elle ne  
veut pas mourir, pas maintenant, pas comme ça et elle murmure le nom  
de dieu, protège mon enfant, protège mon enfant et l’un d’eux, c’est  
un jeune, elle le reconnaît, c’est son voisin, s’approche d’elle, lui  
crache dessus, lui dit de se mettre à genoux, à genoux salope, tu vas  
payer maintenant, regardez là, cette chienne, elle a envie qu’on  
l’encule, elle a envie de nos grosses bittes, à genoux je te dis, on  
va t’apprendre à nous respecter, à respecter tes maîtres, à genoux,  
sale pute et tandis qu’il l’éventre et dépèce son fœtus, qu’il déverse  
sur elle de l’essence et l’incendie, flânent et ne cesseront de flâner  
dans les yeux de cette jeune femme, – d’un pays lointain mais qui  
ressemble au nôtre –, la féerie lumineuse de la mer, des arbres et des  
étoiles.

----------------------------------------

boulevard saint-marcel  
porté comme une châsse par de graves  
jeunes gens, le portrait de marx  
avance, précédé d’un setter irlandais  
et d’une femme en gris tenant  
une pancarte : elle affirme que  
quatre-vingt-seize sera une année  
érotique. les postières chantent un pas  
en avant, trois pas en arrière,  
le gouvernement l’a dans le derrière.  
immobile au bord du trottoir  
un homme à l’humeur rude  
ressasse pour sa voisine  
que la vie est une longue  
préparation à ce qui n’arrive jamais.

----------------------------------------

discriminer  
la poésie entière est préposition.  
ce n’est que lorsqu’on met le pied sur l’âme de la corde que  
le récit se déploie. avant cela, il n’y a que des fragments de  
sens et l’on ne voit rien de ce qui noue l’intrigue.  
la voix n’aide pas à reconstituer une charpente. elle dissout  
l’ensemble, la fragilise et ne retient que l’apparence.  
les accidents sont essentiels. ils sont ce qui donne la forme  
et sa lisibilité.  
« ils parlent à l’oreille, je veux parler à la mémoire. »  
(joseph joubert.)  
un excès de sens réduit le vers en cendres.  
dans le creux du langage. jamais dans le plein.  
(« je » est d’autant plus présent dans les natures indivisibles  
que, dans la notion d’obstacle, ce pronom était radicalement  
absent.)  
l’importance du dos.  
un livre n’appartient pas. un corps, à qui appartiendrait-il ?  
« ma science ne peut être qu’une science de pointillés. je  
n’ai ni le temps ni les moyens de tracer une ligne continue. »  
(marcel jousse.)  
le corps n’est pas sujet, c’est pourquoi . . .

----------------------------------------

vers buxtehude  
il marchait  
entre les peupliers et l’asphalte  
passait devant des fermes des champs  
des centrales électriques  
les automobiles filaient  
noires à l’intérieur  
un soir de pluie il avait mis le pied sur quelque chose  
de craquant et mou :  
un hérisson écrasé  
que la violence du choc avait rejeté  
sur le bas-côté  
la neige était tombée très tôt cette année-là  
mais elle ne l’avait pas découragé  
tout au plus ralenti ses pas  
il chantait un psaume ou un cantique  
et avait l’impression  
qu’un colleret de fourrure  
s’enroulait autour de ses épaules  
les aubergistes  
peu habitués à voir arriver des clients  
à cette période  
lui faisaient bon accueil  
il dînait d’une tourte et d’un fruit  
couchait dans des lits moelleux  
le tout pour quelques pièces  
puis il repartait à l’aube  
à travers les villages endormis aux toits blancs  
ayant oublié depuis longtemps  
la musique pour laquelle  
il avait pris la route

----------------------------------------

la vérité  
un goût de pommes au miel, de petit  
acide accompagne les larmes lourdes  
du vin, et son ambre à reflets verts  
parle d’anciens automnes. entre nature  
et temps, au jour de fête, le débat  
s’est rouvert, tandis qu’un convive  
remarque: si voltaire écrit des contes  
c’est que la vérité pour être comprise  
doit d’abord être crue. sur le tapis  
devant la cheminée dort une chatte  
qu’on enjambe doucement pour apporter  
les tranches de pain tiède, la terrine  
de bécasse mélangée au foie gras,  
aux pistaches concassées à la main.

----------------------------------------

cher seul décor il faut qu’il soit petit  
s’adapte à l’opacité la modèle l’ombre  
avec des traits délai sens  
à un proche je t’aime saisir dans  
un léger sang d’insecte sur épingle  
réduit bonus de l’édifice l’aiguille  
oh voilà qu’elle se trouve si concurrente de  
des ailes au choix elle va circuler autour  
jette des clous bang dans le décor  
est proposée est affûtée d’alfa précision.

----------------------------------------

vieilles conversations  
il s’était souvenu de vieilles conversations avec les uns  
et les autres,  
de viatiques qui lui avaient semblé hors d’usage,  
dans une pièce occupée presque entièrement par un  
piano quart-de-queue,  
alors qu’au milieu de la place le lampadaire grésillait,  
petite place allemande et orientale ombragée par un pin,  
mais surtout sur le banc à greenwich,  
le ciel immense, le soir qui tombait  
sur la ligne des peupliers bordant la pelouse  
où des enfants jouaient au foot, des gens promenaient  
leur chien,  
quelques vieux prenaient l’air avant de retrouver  
l’atmosphère confinée,  
l’odeur médicamenteuse de leur chambre,  
un bimoteur amorçait son atterrissage vers un club  
voisin,  
mim lui avait dit il faut pouvoir parler de soi  
ou bien on ne parle finalement que de soi,  
le ci-devant briseur de cœur de moscou à czernowitz,  
le guitariste aux boucles claires et à la moue enfantine,  
à présent un petit homme approchant la cinquantaine,  
courbé, au sourire timide d’émigré,  
avec son pull à grosses mailles, ses bottines bon marché,  
le fatalisme amer de celui qui a connu l’espoir,  
l’a vu grandir et s’envoler  
le laissant seul avec son présent hasardeux sinon  
pitoyable,  
le deux pièces dans une banlieue ouvrière, la course  
après le cachet,  
les économies de bout de chandelle,  
le fils demeuré au pays, la fille partie,  
la femme durcie par sa vie d’épouse délaissée, trompée,  
manifestant par chaque geste, chaque parole,  
qu’il est trop tard pour tout recommencer,  
qui se contente de dériver sans opposer la moindre  
résistance,  
avec une patience infinie,  
car qu’a-t-elle à attendre qu’elle n’ait perdu,  
même grad, arpentant l’appartement de long en large,  
probablement déjà envahi par les métastases,  
avait montré des réticences,  
on ne cherche pas impunément à échapper à son tout-  
puissant,  
serait-ce en embarquant pour les lointains,  
en s’étendant sur son bat-flanc et en se laissant prendre  
par le sommeil,  
lui s’était brûlé les ailes–  
personne d’autre ici, entre l’hôpital saint-louis et  
l’institut curie  
n’avait eu le cran de le faire–  
et nul ne serait sauvé à moins de s’engager sur le même  
chemin,  
âpre, dur.

----------------------------------------

au restaurant  
le patron fait des omelettes aux cèpes,  
de la tarte flambée et la pâte  
même des choux pour les profiteroles.  
au mur sont encadrés des journaux  
d’avant-guerre où saint-exupéry  
raconte madrid et les fusils pour deux.  
coffres et cuivres sont astiqués  
pour survivre à tous les départs,  
le courant d’air malmène un client  
qui s’est trompé de pull-over  
et sa compagne aux mains lentes regarde  
sur les eaux de l’atlantique décoller  
un immense hydravion : sa version  
luxe comptait des chambres à coucher.

----------------------------------------

chaque jour le soleil égorge son spectre  
et se lève dans son sang  
tout commencement dessine un cercle  
la mémoire mène à la mer des commencements  
la jetée est de pierre l’arbre d’exil  
j’aspire à l’horizon  
sur un fil de lumière  
je vais vers ce lieu qui est toi  
et ce qui fut advient  
une étoile danse sur le ciel de mon front  
l’oiseau en nous renaît de la rive de l’âme  
ta parole est tienne mienne est ma parole  
tu rejoins le lieu que je suis  
et le poème continue de s’écrire  
je vois ton visage et l’ombre sur ton visage  
comme le poème la souffrance se partage  
nous compatissons à l’arbre aux saisons  
trop brèves et à l’exil des saisons  
aux sourires et aux déchirements de la terre  
aux malheurs des hommes aux prières des femmes  
à nos voeux l’instant prend sa forme éblouie  
le temps s’efface tel un paysage  
nous vivons les deux moitiés de nos vies  
comme un voyage qui se souviendrait peut-être  
du nom des îles des oiseaux des ports  
du sillage blanc des navires des villes des êtres  
du cycle des arrivées et des départs  
et nous tombons amoureux de la nuit  
parce que chaque nuit célèbre les noces du rêve  
et nous tombons amoureux du jour  
parce que la vie commence avec chaque jour

----------------------------------------

le vin nouveau  
le soleil allume en clair-obscur  
l’ombre du frêne dans l’ombre d’or  
du petit bois ; les vitraux  
de l’église aux histoires mortes  
vibrent sous le rire des cloches,  
et l’ample robe d’une femme  
en aventure fait au passage frémir  
la saillie du chemin dans les herbes.  
je te quitte parce que tu n’es plus  
personne, a-t-elle dit à son amant  
devant un carafon de vin nouveau  
dont la splendeur réchauffait la pièce.  
elle marche en souriant, laissant  
aussi glisser des larmes sur ses lèvres.

----------------------------------------

le docteur  
les arbres de la cour circulaire  
jaunissent, une délirante en contention  
les regarde ; elle se met à parler  
soudain comme si de rien n’avait  
jamais été, puis meurt le lendemain  
de sa tuberculose en s’excusant  
d’avoir tant dérangé. il ne faut pas  
non plus, dit le docteur, chercher  
a complètement calmer certains  
patients car ils s’ennuieraient trop.  
il a cessé de rêver aux sociétés  
sans classes, et s’installe parfois  
devant le kiosque municipal pour écouter  
une fanfare jouer des marches d’empire.

----------------------------------------

au septième jour de ma naissance  
je parlai le langage  
du monde d’où je venais  
témoignai de l’ombre  
qui était l’ombre  
d’un autre lumière  
que personne ne voyait  
au septième mois de ma naissance  
ma bouche prit la forme du vide  
je criai pour dire le vrai  
et ce que le présent m’avait appris  
du passé du futur  
mais personne n’entendait  
la septième année de ma naissance  
je rêvai ce qui avait été  
sur la page quadrillée du monde  
je traçai lettre après lettre  
pour me souvenir  
de ce qu’il me faudrait oublier  
et de ce qui déjà mourait en moi

----------------------------------------

je suis enfant et libre  
d’habiter d’éternels dimanches  
soleil posé sur l’horizon  
dans la clarté de toute chose  
la terre contemple ses saisons  
je n’ai lieu ni demeure  
la vie est partout et nulle part  
dans la citerne du patio l’aïeule puise  
l’eau pour le basilic et la menthe  
pile le sel et les épices  
livre son combat quotidien au réel  
la brise gonfle les rayures du rideau  
la lampe brille encore  
je joue de l’autre côté des images  
dans les jardins de mon père  
les arbres portent des fruits anciens  
chuchotent dans la langue des oiseaux  
l’eau du puits chante dans les sillons  
sous mon pas naissent des chemins de sable  
je suis dans l’innocence du jour  
pur commencement sans avant ni après  
d’une maisonnette construite tel un bateau  
je me laisse couler dans l’émotion bleue  
un ballet d’hippocampes frôle  
les étoiles tombées du ciel  
des oursins fleurissent les rochers  
des algues scintillent à mon poignet  
seul vit l’instant dans ce que je contemple  
je suis enfant et libre  
je n’ai lieu ni demeure  
vaste est l’horizon quand le monde  
tout entier est poème  
il fait grand jour sur la terre  
la nuit n’est pas encore créée  
j’ai pied dans tous les temps

----------------------------------------

les fileuses  
celle qui malgré l’hiver a gardé  
aux joues le souvenir des raisins  
suit de l’œil un couple lent ;  
il franchit le pont de pierre  
vers le bout de forêt où s’embusque  
l’ombre bleue des renards. tout cela  
prend silencieusement sa part de haine,  
a l’heure où les jeunes femmes  
quittent la maison lourde de neige,  
la tête dans la nuit, étourdies d’avoir  
bu du vin en flammes et filé le lin  
de leurs draps entre les jeux, les gages  
et les mensonges, sous le regard  
des hommes qui graissaient des courroies.

----------------------------------------

j’eus dix ans le ciel en tête  
j’empruntai ses ailes au soleil  
pour voler vers ce lieu entre deux rives  
j’élevai des tours de sable  
qu’habitait l’ombre qui me servait de corps  
corps mûri par un soleil d’extrême été  
j’étais dans la pensée du vent  
les tons de la lumière  
composaient mon paysage  
j’étais dans la couleur du jour  
je grimaçais avec les pierres  
où s’abritaient les scorpions  
dans l’île les femmes portaient un masque  
peut-être par pudeur  
le ciel en tête je me faisais invisible  
pour mieux voir frappais aux vitres  
où se rassemblait le jour  
en un hymne quotidien  
je cherchais un sens à la forme –  
au-delà le monde devait exister  
j’eus vingt ans impatiente  
d’aborder des continents neufs  
je quittai la maison de mon père  
livrai à la lumière ma liberté d’oiseau  
entrai dans l’espace de l’obscur  
je cherchai à ouvrir des portes invisibles  
affirmai lire la matière même du silence  
comme une langue natale  
fis du passé un commencement  
et du présent une double absence  
corps vivant plus que mort  
je refusais que la nuit me sépare  
du jour et le jour de la nuit  
veilleur du rêve que le rêve invente  
que cherchais-je lorsque j’ouvrais les yeux  
sur les couleurs du monde  
que jamais ne perd de vue le soleil  
de la mémoire seconde des mots  
naît l’émotion la plus réelle  
j’habite cette musique  
que je ne puis être seule à entendre  
ombre qui suit ou précède son ombre  
aux frontières entre rêve et réel  
je demeure en marge de moi-même  
dans l’espace et dans le temps  
comment savoir si en ce lieu  
de nulle part où se libère la voix  
je suis venue de moi-même  
ou s’il s’est imposé

----------------------------------------

evolène  
frôlée soudain par l’ombre  
de ce qu’elle a dit « ça me fait  
chaud au cœur » elle se tait laisse  
jouer la rumeur des autres tables  
où minute par minute se produit  
la folie d’être ensemble pour  
un soir avec du vin  
et des gnocchis ; quelqu’un  
au loin proclame qu’on ne doit  
jamais manger l’amour  
sous forme de tripes froides  
elle rit n’ajoute rien ne parle surtout  
pas de ce que feint le verre  
qu’elle tient à hauteur de sa gorge.

----------------------------------------

le salon de musique  
pour le plancher, c’est un point  
de hongrie : chaque carré fait de quatre  
carrés dont les lattes semblent  
se poursuivre, et les murs sont plaqués  
de cuir et d’acajou. d’ici on surveillait  
l’usine, on servait les éclairs, on jouait  
beethoven en rabotant les ironies,  
et quand tout a fermé on a mis pour  
trente ans les gendarmes. il ne vient  
plus personne, le pleyel est foutu  
et le docteur ajoute qu’un bon coup  
de chaleur c’est quatorze de ses vieux  
en moins dans le bourg, à quinze cents  
francs chacun par an, on fait vite le calcul.

----------------------------------------

le moulin  
je suis le point unique, la leçon  
d’un paysage où se joignent, le soir,  
rivière, église et vieux moulin :  
le clocher monte, l’arbre tient,  
la roue travaille, et l’eau grise  
s’en va sous le vent d’hiver,  
laissant passer, entre chaque aube,  
de quoi moudre le grain, scier  
les planches des cercueils, et faire  
rêver l’oisif, dans ce roulement calme  
qui continue à fabriquer de l’énergie  
avec le temps qui reste à la matière  
quand les hommes ont fini de crier  
sur le manteau doux de la neige.

----------------------------------------

tu te doutes de la patience  
de cette terre fauve  
quand ses yeux s’absentent  
pour s’ouvrir sur le bleu  
qui colore son sens  
comme toi comme le poème  
cette terre est née  
du regard qui l’a rêvée  
la vie est une traversée  
entre deux rives  
analogie des marges  
lent mouvement vers l’inachevé  
chant d’innocence et de mémoire  
scribe dans la nuit de la langue  
quand la nuit parle la langue du néant  
tu es sur cette terre  
pour cultiver ton âme  
apprivoiser ce qu’il y a d’humain  
dans l’angoisse  
habiter la parole de la parole  
et conserver la promesse du poème

----------------------------------------

à la femme qui se donne à l’homme, aux dents  
qui ont croqué la laitue et les fèves vertes, au poing  
de la femme qui a serré l’agate, le mouchoir plissé  
comme une rose, au ventre gorgé de sang roux,  
à l’ombilic noué sur lui-même en un joli nœud marin,  
aux doigts qui ont tenu le pied de porc  
ou le pouce d’un père tenu secret dans une boîte  
en forme de prisme au fond d’un trou en forme d’entonnoir,  
à l’homme qui se donne à la femme, aux lèvres  
qui ont gercé en mangeant des châtaignes en plein air,  
au sternum de l’homme, dur et mou, au ventre  
gorgé de sang roux, à l’ombilic noué sur lui-même  
en un joli nœud marin, aux doigts qui ont soupesé  
le crottin et les tresses d’une mère en vie,  
en chemin en voyage en histoire  
et tenue secrète dans une forêt de bouleau.

----------------------------------------

inepuisable  
on commence avec aubier entre syntaxe et  
saules pleureurs, mais les mots savent le monde  
et cœur n’est pas si mal; il y a aussi  
les groseilles ou le mur de ferme, il peut  
faire pivoter la plaine, les heures, un conflit,  
il y a le voisin dans le métro, c’est du travail  
inépuisable et puis il faut de temps en temps  
conclure comme le réclame cette boucle; on reste  
seul, très dépendant de ceux qui lisent, fini  
pour cet instant et cet espace, vous pouvez  
l’appeler poème, ce qu’il reste à dire avale déjà  
l’autre page; il y a la poésie des autres,  
qu’on aime lire et réciter, les promenades en ville  
ou la forêt, la première heure du matin  
entre l’or et la bile, et pour toujours aux prises  
avec la matière et l’histoire, un désir de poésie.

----------------------------------------

toi qui n’es plus dans le présent du monde  
mais dans un excès de nuit aux seuils introuvables  
je te façonne à ton image et caresse tes eaux  
nous nous regardons nous éloigner  
et le rêve ombre la nuit jamais indifférente  
pour resurgir de tout son poids d’aérienne souffrance  
je te garde multiple  
dans le creuset des haleines fécondes  
dans les corolles butineuses du silence  
au cœur de la parole en fragments d’aurores  
ressuscitées dans le frisson du jour prodigue  
simplement je me repose de ton rêve  
des soleils dans les yeux  
il en va de certains rêves  
comme d’un grand bonheur d’une grande douleur  
à ton silence quand la voix manque  
au rêve que tu portes dans ta nuit  
il faut nourrir la flamme et protéger la lampe

----------------------------------------

nous vivons dans un pays  
ivre de violence et de guerre  
medellin sombrera dans la tristesse  
dès votre départ nous resterons là  
à attendre la lumière simplement  
vous remercier d’être venus  
. . .  
merci d’être venus parmi nous  
desplazados ayant fui nos villages  
notre passé notre présent saccagés  
quel avenir pour nos enfants ici à la cruz  
c’est notre âme qu’on nous a arrachée  
là-bas avec notre terre  
. . .  
tirs sporadiques dans la montagne en face  
tranquilla me dit une femme  
sur le sentier du retour  
les combats sont éloignés  
sous les lentes spirales  
des rapaces noirs  
une bouteille de vin du chili  
circule de main en main  
. . .  
je ne sais rien de ce pays dis-tu  
en pennsylvanie on peut vivre tranquille  
sans rien savoir du reste du monde  
explique-moi dis-tu ta voix posée  
telle une caresse laissée en suspens  
. . .  
une bombe a explosé en pleine nuit  
tout près de notre hôtel à bogotá  
cela m’a ouvert les yeux dis-tu  
depuis j’ai cherché à comprendre  
. . .  
libertad hurle la foule debout  
après la lecture d’un poème  
dans l’amphithéâtre carlos-vieco  
libertad

----------------------------------------

dans le piège des narines  
l’aube est une femme  
qui brise tes fenêtres avec ses seins  
– rougis sont leurs mamelons  
que tètent les clochards…  
ah, on entend sonner l’heure de la chasse…  
(maudits soient vlachka et son teleorman!)  
prépare la descente, le raid!  
la trappe pour les invités!  
tends les lacets!  
éclabousse ton visage de sang,  
comme si de tes artères coulaient  
les masques africains des nuits sans sommeil!  
attrape ses renards roux dans le piège des narines!  
et, avant tout,  
prépare la descente, le raid.  
même si personne n’y vient.  
l’aube – quand la solitude  
te semble être une cervelle caillée sur les murs.

----------------------------------------

anse du port de durban  
où dansent les lueurs de la ville  
silence des arbres dans l’éternel été silence de l’océan  
d’où chaque matin se hisse un jour nouveau  
silence sur les pelouses où paissent des oiseaux gris  
silence du poète bras tailladé par la lame rouillée  
parodies de masques tournés vers le silence du ciel  
citadins ivres de bière dès que tombe le rideau  
de la nuit chacun barricadé dans son silence  
parce que trop de mots demeurent imprononçables  
ces mots que hurlera sandile sur scène et ailleurs  
comme la lame rouillée hurla dans le bras du poète  
baraques à la périphérie villages abandonnés de l’intérieur  
femmes en robes fleuries dans l’attente de l’improbable  
petits singes curieux sur le bord des routes  
halte sous l’enivrant marula l’arbre à liqueur  
soudain je parle d’un voyage au coeur d’un autre désert

----------------------------------------

le masque à gaz  
jusqu’à toi,  
les tailleurs de marches s’écroulent par endroits  
regardant au loin vers l’horizon,  
jusqu’à toi.  
engouffrés et mous dans la cage visqueuse de l’escalier.  
les couvertures des portes, jusqu’à toi,  
– des peaux de veau, déchirées  
par les broches des sangliers.  
en terre aromatisée (kieselguhr), ton œil sauvage,  
ta bouche de mercure.  
jusqu’à toi, il y a le coin de la rue  
où dorment immobiles, dans un nuage de cristal,  
ceux qui n’ont ni maison, ni dieux.  
comme à travers la bouche ternie d’un canal,  
à travers leurs vêtements troués,  
les regarde celui d’en haut, avec une pitié infinie.  
jusqu’à toi, il y a le grand boulevard,  
au-dessous duquel pend  
à de longs crochets d’acier,  
comme un masque à gaz,  
le scalp des jours passés.  
et la mitrailleuse avec laquelle tu tires longuement.  
les balles bourdonnent, la caravane ne vient pas.  
jusqu’à toi – les paroles dites. le faux pas.  
tu tires à travers les fenêtres sur toi.

----------------------------------------

quai des orfèvres  
le petit homme fermait parfois  
sa librairie, le temps de recopier  
un inédit qu’on récitait. « étonnant,  
ce poème, weiss sind die tulpen, ça vient  
de rilke, j’en suis sûr, schwartz sind  
die straücher, mais il a mis tulipes blanches  
au lieu d’arbustes noirs : paul  
celan n’aimait pas les arbres. vous  
ne l’avez pas connu, et vous aimez ?  
attention à la bigoterie ! ici, c’est  
la fosse aux livres, et les gens  
en vitrine sont presque tous des amis  
morts : la littérature, ça n’est  
jamais qu’une façon de passer. »

----------------------------------------

pour achever / la beauté du monde /  
il faut que la lumière /  
étreigne la pavane / des ombres sur tes lèvres /

----------------------------------------

dinard  
on marche ensemble sur le promenoir  
au pied des maisons d’anglais  
fin dix-neuvième. les mimosas résistent  
au vent de la manche qui jette  
une lumière cadmium à fond violet  
sur les grosses marches de pierre  
où tourne une silhouette de femme  
perdue dans son manteau : écume,  
où bat parfois comme un cœur  
invisible le temps jamais rattrapé  
des images, quand la pensée  
pleure de rage devant le bel  
ordre elliptique du jour d’ardoise  
que tend la corde d’un cerf-volant.

----------------------------------------

le tram de nantes  
les gens fument les gens absorbent du café  
les gens boivent les gens mangent beaucoup de viande  
ils mangent la chair des bêtes qu’ils ont tuées  
les gens en mangeant parlent les gens se déhanchent  
en s’envoyant du vin les gens font des enfants  
pendant qu’ils dorment les gens rapprochent leurs corps  
les gens s’accouplent les gens sans s’en rendre compte  
en rapprochant leurs corps les gens s’entrefécondent  
et comme tous les animaux sur cette terre  
les gens se reproduisent les gens se libèrent  
de leurs angoisses en engendrant des enfants  
et puis quand ils vont sur les trottoirs de la ville  
les gens fument encore en attendant le tram  
car le tram pour les gens ne vient pas assez vite  
les gens en entrant dans le tram se précipitent  
et puis le tram repart comme il était venu  
d’autres gens vont attendre la venue du tram  
qui va les emporter où ils veulent aller  
le tram de nantes les emporte hors de la ville  
pour respirer l’air des oiseaux les gens s’en vont  
avec le tram de nantes dans les bois fertiles  
pour refertiliser leurs besoins légitimes  
ensuite avec le tram les gens rentrent dans nantes  
où ils refumeront les gens prendront des viandes  
et ils reparleront les gens boiront du vin  
ils absorberont du café les gens alors  
iront chercher le tram afin d’aller dehors  
respirer l’air des oiseaux qui chantent à nantes  
à gorge triomphante l’existence immense

----------------------------------------

correspondance  
lettre 1  
je viens de recevoir ta dernière lettre et j’y réponds immédiatement. tu me demandes si j’ai bien reçu ta dernière lettre et si j’ai l’intention d’y répondre. je me permets de te faire remarquer que l’envoi de ta dernière lettre fait que la lettre que tu m’as envoyée précédemment n’est plus désormais ta dernière lettre et que si je réponds comme je suis en train de le faire à ta dernière lettre, je ne réponds pas à celle qui est maintenant ton avant-dernière lettre. je ne peux donc satisfaire à la demande que tu me fais dans ta dernière lettre. j’observerai par ailleurs que ta dernière lettre ne répond pas, contrairement à ce que tu affirmes (je te cite: « j’ai bien reçu ta dernière lettre et j’y réponds immédiatement ») à la lettre où je te demandais, si je m’abuse (mais je ne m’abuse pas, j’ai les doubles) si tu avais bien reçu ma dernière lettre et si tu avais l’intention d’y répondre. en l’absence d’éclaircissements et de réponses de ta part sur ces deux points auxquels j’attache (à bon droit je pense) une certaine importance, je me verrai, à mon regret, obligé d’interrompre notre correspondance.  
lettre 2  
je n’ai pas encore reçu ta prochaine lettre mais j’y réponds immédiatement. tu m’y demandes si j’ai bien reçu ta dernière lettre et si j’ai l’intention d’y répondre. tu te demanderas peut-être comment, n’ayant pas encore reçu ta prochaine lettre, je peux savoir que tu m’y demandes si j’ai bien reçu ta dernière lettre et si j’ai l’intention d’y répondre. la réponse est simple: toutes tes lettres, et celle-ci sera la trois-cent-dix-septième (je les ai toutes, ainsi que les doubles de toutes mes lettres) commencent par: « as-tu reçu ma dernière lettre? si oui (et je serais fort étonné que tu ne l’aie pas reçue encore (si c’était le cas, fais-le moi savoir)), as-tu l’intention d’y répondre? ». c’est ainsi que commençait la première lettre que j’ai reçue de toi. c’est ainsi que commençait la deuxième, la troisième, et ainsi de suite jusqu’à ta dernière lettre, la trois-cent-seizième. raisonnant donc par induction, j’en déduis que ta prochaine lettre commencera comme les précédentes. je me considère en conséquence autorisé à y répondre comme si je l’avais dès maintenant reçue. et je te réponds comme suit: je viens de recevoir ta dernière lettre et j’y réponds immédiatement. tu me demandes si j’ai bien reçu ta dernière lettre et si j’ai l’intention d’y répondre. je me permets de te faire remarquer que l’envoi de ta dernière lettre fait que la lettre que tu m’as envoyée précédemment n’est plus désormais ta dernière lettre et que si je réponds comme je suis en train de le faire à ta dernière lettre, je ne réponds pas à celle qui est maintenant ton avant-dernière lettre. je ne peux donc satisfaire à la demande que tu me fais dans ta dernière lettre. j’observerai par ailleurs que ta dernière lettre ne répond pas, contrairement à ce que tu affirmes (je te cite: « j’ai bien reçu ta dernière lettre et j’y réponds immédiatement «) à la lettre où je te demandais, si je ne m’abuse (mais je ne m’abuse pas, j’ai les doubles) si tu avais bien reçu ma dernière lettre et si tu avais l’intention d’y répondre. en l’absence d’éclaircissements et de réponses de ta part sur ces deux points auxquels j’attache (à bon droit je pense) une certaine importance, je me verrai, à mon regret, obligé d’interrompre notre correspondance.  
lettre 3  
je viens de lire ta première lettre (elle date du 23 novembre 1960). tu m’as donc écrit, en moyenne, depuis cette date, une lettre toutes les six semaines deux tiers (il n’y a jamais eu d’intervalle de moins de six semaines et de plus de sept entre deux de tes lettres) et quelque chose m’a frappé. tu m’écrivais (je te le rappelle, au cas où tu l’aurais oublié): « as-tu reçu ma dernière lettre? si oui (et je serais fort étonné que tu ne l’aie pas reçue encore (si c’était le cas, fais-le moi savoir)), as-tu l’intention d’y répondre? ». or, je n’ai aucune trace, dans mes archives, où je conserve de manière systématique et absolue, toutes les lettres que je reçois, et des doubles de toutes celles que j’envoie, je n’ai aucune trace, dis-je, d’une lettre de toi antérieure à celle du 23 novembre 1960, dont je viens de te rappeler la première phrase. ni, d’ailleurs, ce qui est au moins aussi troublant, de cette lettre de moi à laquelle tu fais allusion au milieu de ta lettre du 23 novembre 1960 qui, dans mes archives, porte, de ma main, inscrit en haut à gauche du quart de feuille 21x27, format dont tu ne t’es jamais départi pendant toutes ces années, au crayon, le n°1. pourtant, je me souviens on ne peut plus clairement de l’arrivée de ta lettre du 23 novembre 1960 (je venais de rentrer chez moi après une réunion de travail avec des amis). l’écriture m’était inconnue, ainsi que la signature, q.b., (je ne connais toujours pas, après quarante ans, autre chose de ton nom que tes initiales). je t’ai répondu immédiatement, et notre correspondance, quarante ans plus tard, dure encore. comme tu me dis, dans cette même lettre, celle du 23 novembre 1960, que tu conserves dans tes archives des doubles de toutes les lettres que tu envoies comme de toutes celles que tu reçois (information que tu ne manques pas de répéter (je le remarque en relisant notre correspondance) dans toutes, je dis bien toutes tes lettres) tu as certainement conservé le double de celle dont tu parles au commencement de la lettre du 23 novembre 1960. tu pourras donc éclaircir aisément ce petit mystère.  
lettre 4  
je n’ai rien reçu de toi depuis sept semaines. que se passe-t-il?  
lettre 5 (fragments)  
je viens de recevoir (enfin!) ta dernière lettre et j’y réponds immédiatement. tu me demandes si j’ai bien reçu ta dernière lettre et si j’ai l’intention d’y répondre.  
...  
...  
ps – tu me demandes comment je répondrai à ta prochaine lettre s’il n’y a pas de prochaine lettre. gros malin, va! rien n’est plus facile ...  
fin

----------------------------------------

le sommeil du père  
mon père se plaignait souvent de courbatures  
il poussait des jurons en se frottant le dos  
ou soudain écrasé par excès de fatigue  
il tombait en sommeil comme un sac n’importe où  
les jambes écartées menton sur la poitrine  
il dormait effondré sous le poids du travail  
et parfois même à table poussant son assiette  
et le front sur ses mains il tombait endormi  
alors très doucement nous ôtions sa serviette  
sous son front et ses mains nous ôtions le couvert  
nous débarrassions la table furtivement  
sur la pointe des pieds nous désertions la salle  
afin qu’il prenne comme il faut tout son repos  
nous le laissions le front appuyé sur la table  
où il dormait vaincu comme une bête morte  
mais plus tard nous entendions crier dans la salle  
il hurlait parce que le sommeil le quittait  
son corps courbaturé partout lui faisait mal  
ses doigts restaient en marques rouges sur sa peau  
il sortait fâché du sommeil: c’était si bon  
d’être parti ainsi loin de tous ses soucis!  
et jurant maugréant il allait chez marie  
à la cuisine boire un coup de café noir  
puis il sortait il démarrait on entendait  
les pneus sur le gravier la peur était finie  
nous reprenions nos jeux nos guerres fratricides

----------------------------------------

l’espèce humaine  
les hommes sont des mammifères  
(car c’est ainsi qu’ils se présentent)  
qui sur l’écorce de la terre  
forment des bandes étonnantes  
avec leurs pattes de derrière  
ils se dressent bizarrement  
ce qui fait courber leurs vertèbres  
et leur donne du voûtement  
les femmes n’ont que deux mamelles  
qu’elles font sucer aux enfants  
pour les nourrir et qu’elles belles  
aiment montrer sur leur devant  
et quant au mâle il est très fier  
de ses glandes et de son membre  
qu’il met en valeur pour se faire  
admirer vers son entrejambe  
le corps de l’homme est sans fourrure  
ce qui l’oblige à se vêtir  
pour éviter que la froidure  
ne l’oblige à s’en repentir  
et même dans les régions chaudes  
l’homme recouvre ses parties  
parce qu’en les montrant aux autres  
il pourrait les faire tarir  
si je me suis mis à écrire  
ce poème en vers quaternaires  
c’est pour une photographie  
que j’ai vue dans le dictionnaire  
et sur laquelle on voit un homme  
vêtu d’un simple cache-sexe  
en train de descendre la gomme  
de sa peau brune dans la peste  
d’une eau trouble à bhubaneswar  
ville de l’inde orientale  
où la vue de cet avatar  
humain me fut à grand scandale  
cet animal qui descend là  
tristement dans cette eau me trouble  
parce qu’il montre qu’il est las  
de ce qui rend sa tête lourde  
et qu’il voudrait comme alléger  
en la plongeant dans cette eau où  
on voit les temples refléter  
leurs rainures noires et rouges  
alors j’ai rêvé sur nous-mêmes  
et l’étrangeté que nous sommes  
tant que j’ai dû faire un poème  
avec tous ces mots qui résonnent  
de leurs syllabes en nommant  
la chose ainsi qui me tracasse  
puisque moi-même en ce moment  
je fais partie de cette race  
dont la tête développée  
est lourde à porter certains jours  
et qu’il nous faut toujours bomber  
malgré toujours les durs retours  
de notre pensée en nous-mêmes  
nous devons apprendre à bénir  
cette cervelle qui nous mène  
vers les désirs de l’avenir

----------------------------------------

melancholy  
quand j’étais un enfant tout seul dans la campagne  
et que le ciel béant me tombait sur la tête  
et que la mer autour murmurait pour venir  
lentement m’enfermer dans sa marée pourrie  
quand avec ma culotte infecte et ridicule  
je montrais mes genoux cagneux et que j’étais  
un insecte perdu dans l’humeur infinie  
des adultes mauvais qui crachaient leurs blasphèmes  
alors je m’arrêtais un instant sur la grève  
et je portais ma main sur ma figure pour  
ne plus voir l’horreur d’être né sur cette terre  
et d’attendre toujours que se lève le jour

----------------------------------------

neige  
hiver descend de la neige.  
masse de neige antique.  
elle est réchauffée lentement.  
c’est un blanc froid.  
avec les terribilités.  
une beauté à distance.  
dehors, bois de chauffage  
que demande la vie dedans.  
luge porte le bois.  
actionnée.  
loisir polit  
bouton de rose  
ou double surface dans le jeu,  
et le pont du souvenir  
de silences d’enfance.  
futur jouet est courbé.  
l’impossibilité jouet.  
il avance dans des rudesses.  
vers maison.  
joujou du pauvre  
au pays de la neige constante.  
durabilité de la neige  
demande une critique?  
luge porte aliment du feu utile.  
avant l’huile de pierre.  
matière chauffe matière.  
elle éclaire.  
bois et fer lugent le bois.  
l. est besoin dans vie rude.  
froid arrête dehors,  
là où continue limpidité  
parfois.  
un homme fait un feu intermédiaire.  
dans l’air sec et dur.  
homme enlève de la neige  
en chemin.  
il critique la neige?  
dessous, il y a une clé d’or.  
comme sous le champ au printemps?  
la serrure est loin dans l’apparence.  
c’est une clé seule en hiver.  
homme creuse dans de la terre.  
il y a une cassette de fer.  
montagne miniature.  
serrure est dure à voir.  
des yeux doivent s’employer.  
serrure est discrète d’un côté.  
la clé aime le côté.  
tour de clé infini  
se précise.  
rhumain trouve la manière  
de tourner la clé.  
chercherie en hiver.  
été fait oublier la clé?  
et le vent sévère?  
pronom personnel est dedans.  
il est quelqu’un ou la clé?  
conte est la serrure infinie  
maintenant.  
d’où son entretien.  
d’après ‘la clef d’or’

----------------------------------------

réversibilité  
en hiver, des flocons descendent  
comme des plumes  
d’oiseau discret.  
femme à la fenêtre noire  
donne trois gouttes de sang  
à neige.  
c’est un coquelicot de soi,  
aux pétales séparés.  
elle a bientôt une enfant à trois couleurs.  
une couleur lui donne son nom.  
mère suivante est peuplée.  
elle a un miroir qui dit si elle est singulière.  
miroir amagique.  
l’enfant grandit. elle est comme le jour.  
l’interrogatoire du miroir  
crée de nouvelles couleurs dans le coeur  
de la mère suivant:  
jaune et vert.  
coeur tangue dans le ventre.  
mère successive.  
orgueil pousse en elle,  
comme herbe sombre.  
au loin dans la forêt, enfant  
comme le jour est laissée.  
pompe animale est humanisée.  
pompe de discours et désir.  
dedans remplacé.  
réaffecté.  
neige semble éliminée.  
mais dans forêt,  
neige retourne les feuilles. nuit tombe.  
elle trouve une maison  
miniature. comme alice?  
nappe blanche et draps blancs dedans.  
est-ce le hollandais volant?  
un navire à bascule?  
nuit noire couvre montagnes  
et ses mines futures.  
mère suivante s’habille.  
elle vend du bel et bon.  
lacet coloré, peigne rond,  
pomme à deux couleurs.  
blanche et rouge.  
blanche-neige est presque morte,  
ou morte officiellement. décolorée. miroir  
dit la vérité froidement.  
et l’antichambre réelle.  
elle n’est pas dans la terre noire.  
elle est intacte dans le verre.  
des bêtes la pleurent.  
blanche a l’air de dormir infiniment.  
elle a un pré-sourire.  
elle est admirée d’un  
qu’elle aime immédiatement ;  
ou dans une brève suite de moments  
commence l’élan.  
et le coeur de la ‘mère’  
est cuit;  
envie a brûlé ses mouvements.  
vie dure.  
d’après ‘blanche-neige’

----------------------------------------

je ne me tiens pas bien à carreaux  
dorénavant sans ciel avec torchon d’aïeule un fantôme  
un revenant coton autant dire un nuage passé troué  
autant dire que je pleure dans le grand mouchoir que ça devient  
dieu perce rien on sait bien qu’y ’xiste pas guère  
il y a des pâquerettes et du vide en ce morceau de tissu  
un jour fut sur l’épaule de grand-maman jeune femme  
un jour c’est dans le temps d’avant le temps navrant  
je vois des têtes de frères dans les buissons avec épines et liserons  
je vois les oreilles du cheval qui dépassent plus loin  
la petite sœur boude quelque part dans le trèfle à trois feuilles ou sous le hangar en tôle grincheuse  
et moi où ai-je la tête  
pas dans la cuisine avec l’éponge au dos très vert gratteux  
les queues des casseroles comme les oreilles du cheval attention  
la lettre du père noël dans le livre aux 365 recettes  
la lettre du père fouettard confettis qu’on fit tard  
torchons serviettes coulants les nœuds  
ma caboche pas plus là qu’un canard sous la table encore que  
dans cette mômerie on trouve de tout et de memôire  
alors pourquoi pas sous la table à rallonges des gronde partance  
les canards étaient vrais ou faux  
on n’a jamais une tête de trop  
même aux vécés avec les journaux les grillons les étrons  
on a rarement une tête sans tronc  
et je ne perdrai pas la main dans ce torchon  
ce linge pas lange quoique  
ça marcherait dans une petite chanson  
une petite chanson domestique de joie dissoluble  
qu’un lange y vole  
torchon dérobé à l’armoire pour mémoire et non  
rectangle de toile qu’on utilise pour essuyer la vaisselle  
serpillière belge ou encore texte écrit sans soin  
et s’il brûle c’est de l’eau dans le gaz  
torchon comme une guitare  
un joli coup, un nénuphar  
une minuscule nappe de fortune  
(le hasard rime avec la lune  
et le violon n’est pas jaloux)  
ceci n’est peut-être pas carrément un poème  
mais je me demandais pourquoi j’avais envolé ce torchon  
de l’armoire de grand-mère lorsqu’elle est morte hier  
les motifs n’en sont pas des pâquerettes mais deux canards  
deux gros canards et douze oranges  
qu’elles roulent les oranges qu’ils montent les canards lourds  
au paradis perdu toujours  
parmi les pélicans les grues les pères ubus  
et tout ce que je ne sais plus  
nous sommes les sans ciel nous essuyons  
qu’ils montent l’essentiel les canards aux oranges  
à présent je comprends un rien de quelque chose  
j’ai subtilisé ce torchon  
pour trouver mes paroles  
je sais que ma grand-mère me pardonne d’être drôle  
avec du machin grave  
elle veut bien que l’on rie de ce qu’elle avait mis  
mémé ses deux maris dans le même caveau dans le même infini où elle les rejoignit  
grave c’est tombe outre-manche prononcé autrement  
je retrouve toute ma tête elle est dans le mouchoir  
le mouchoir de géant le torchon du vieux temps  
et elle tourne sûrement.

----------------------------------------

identité  
quelle identité serait tienne, de ta mort ?  
tu es, diraient certains, la tombe et son dedans,  
et la pierre tombale avec ton nom  
mais cela n’est pas autre chose que dire :  
vivante, tu étais ce corps vêtu et non vêtu,  
ce corps qui contenait ta pensée (ou ton âme)  
et ce corps aussi portait ce nom, le tien  
l’identité ne persiste dans le monde que de cette analogie  
tu es, diraient d’autres, telle que te restituent  
dans leur souvenir, s’ils se souviennent, ceux  
qui t’ont, ne serait-ce qu’un instant, connue  
ainsi tu serais, mais divisée, changeante, contradictoire,  
dépendante, par éclipses,  
et quand chacun de ceux-là sera mort, tu ne serais plus.  
et sans doute, ici encore, l’idée de survivance emprunte aux  
caractéristiques mêmes du monde de ta vie  
mais, pour moi, il en va tout différemment :  
chaque fois que je te pense, tu cesses.

----------------------------------------

trr . . .  
voici d’iliade longtemps j’étais petite enfant  
et je touchais à tout  
alors « la trafiquante » mon père me baptisa  
ou plutôt me rappela.  
avec ce sobriquet  
je devins fière fière fière comme une bougie  
tout s’éclairait même le crapaud pisseur  
caché trrès au fond de mon cœur.  
je trafiquais des éléphants microscopiques  
des fourmis géantes du vrai moyen-âge  
aux pattes griffues de griffon  
à la crinière de lion  
à la queue de poisson  
des balais élastiques une ménagerie tactique.  
trafiquante puisque j’embarquais la porcelaine  
les couteaux-qui-coupent  
les dents de la grand-mère  
et je me rougissais au géranium au chant d’oiseau  
me verdissais en sauterelle m’ébleuissais ciel ciel.  
convoquais la grenouille la tortue la laitue  
l’escargot l’escarpin  
volé vermeil talon pas mal  
à ma mère elle aussi trafiquée par mes soins  
aiguilles et pommes de pin  
cachous crachats crachin.  
trafiquais encore napperons et mouchoirs  
je brodais me faisais mousser  
d’un blaireau singulier sanglier  
mystère pater aux rideaux je grimpais  
là-haut terreur juchée en catastrrophe  
et ciré rose avec tête de minouche.  
je trafiquais idem la soupe c’était trrop louche  
toute cette tignasse d’ange qui y baignait  
avec les cubes en or en soit jeté le sort :  
cours à toutes jambes bouillon  
ou brûle mon pantalon !  
je trafiquais itou les yeux de l’ours ronds ronds  
le chiffon de poupée la passoire l’écumoire  
la digitale poison nommée gant-de-renard  
dans l’angleterre profonde comme les bottes de pluie  
où sautais à pieds joints les bons matins trrempés  
attraper la merveille des nuages de passage  
et changer moi pareil.  
trafiquante solitaire tout au fond du jardin ou le nez dans l’armoire  
les parents faisaient « trr . . . trr . . . trr . . . »  
c’étaient d’étrranges créatures papache ma manche  
je crois que je les aimais bien  
dans ce temps aux couleurs simples élémentaires  
idiotes comme si vraiment le soleil était jaune.  
moi je leur arrivais aux mains grandissais bien  
j’allais d’ailleurs de plus en plus loin que le fond du jardin  
que le fond de l’armoire que le fond du vieux puits  
il y avait la lune aussi là dans ma vie  
pas celle que l’on avait marché dessus l’autrre  
la rayonnante l’effrayante la secrète phoebé.  
trr . . . trr . . . trr . . .  
je grillonnais pour porter de la chance  
ou quoi de trrès heureux trrès trrès trrès  
parfois le satellite sélène de la terre me souriait  
alors je m’allumais je me balançais haut  
comme la plus petite araignée qu’autrefois je croyais  
suspendue dans le vide.  
trr . . . trr . . . trr . . .  
je crayonne je chiffonne  
trr . . . trr . . . trr . . .  
trr . . . trr . . . trr...  
je note je grigrillonne  
tant que la vie m’étonne  
trr . . . trr . . . trr . . .

----------------------------------------

le paquebot  
le paquebot monta au cinquième étage et cria:  
tut! tut! tut!  
la lune ne répondit pas  
le paquebot monta au sixième étage et cria:  
tut! tut! tut!  
la lune ne répondit pas  
le paquebot monta au neuvième étage et cria:  
tut! tut! tut!  
la lune ne répondit pas  
les paquebots ne vont pas dans les étages  
les paquebots vont sur les mers et les océans  
ils vont sur les mers et crient  
tut! tut! tut!  
tut! tut! tut!  
tut! tut! tut!  
et la lune ne leur répond pas

----------------------------------------

talavéra  
vanguélis se montrait dans la posture abjecte  
d’une bête abattue aux jambes grand-ouvertes  
(cependant le bateau avançait mornement  
par la force de son mouvement permanent)  
vanguélis étendu avec sa peau suante  
sur sa couche attendait que dans son antre j’entre  
homéros m’y avait poussé avec sarcasme  
mais je détestais cette dérision de l’âme  
la peau de vanguélis était nue excepté  
un caleçon couvrant sa sexualité  
(cependant le bateau continuait mornement  
à fendre l’océan sans perdre aucun moment  
par son hélice attachée au bout de sa caisse  
il remuait la flache et avançait sans cesse)  
je reculai pour ne plus voir la dérision  
de ce que j’aime aussi pour la simple raison  
que la chaleur était ce jour-là suffocante  
et dégoûtait de se coller à d’autre viande  
(cependant le bateau mornement labourait  
l’eau marine montrant son immense marais)  
je reculai hors de la vue de ce pauvre homme  
qui s’ennuyait à mort sur cette mer énorme  
et je rentrai dans ma cabine où m’attendait  
l’immensité de la solitude où j’étais  
(cependant le bateau continuait mornement  
à fendre l’océan sans perdre aucun moment)

----------------------------------------

éden, deux, trois émoi  
i  
le cheval a mangé la rose voici le prince  
il est ébouriffé il a dû attraper du grand vent comme un arbre et des plumes au passage  
montre-moi ta banlieue dit-il et je l’emmène  
voir à même le bitume d’une rue pittoresque  
quatre pieds de carottes levés dans le trottoir  
et maintenant allons poursuivre notre fête  
sur le chemin de fer français à cette heure-ci c’est un départ en bleu  
nous nous rendons à pinces dessous le fil à linge où ma jupe frissonna il était une fois  
(dans la brise de praha et puis de cordoba j’attendais son retour  
je semais un éden béton un jardin pour mieux lui faire la cour)  
alors le bouchon part visant le petit train des mains du bien-aimé et je suis très touchée  
ii  
(autrefois à un adieu d’amis je déchire mon vêtement de pluie en plongeant d’un mur des tuileries dans une profondeur grise de cyprès une nuit et je fais sur mes chaussures un bruit presque mélodieux puis j’escalade) je continue sous les étoiles  
iii  
une file indienne d’ivoiriens traverse avec chacun sur la tête un colis  
(un colis beau colis brocoli)  
la cour où la bourrache a levé d’un parpaing creux  
(pour ses yeux c’est fête juste pour ses yeux)  
je veux dire quelque chose de moi à lui et bouleversement  
cette phrase de fourmis noires avec ses pousses de chou vertes ou bleues qui se balancent c’est immense aphro-paradisiaque  
il n’aura pas besoin de chausser ses lunettes pour lire mon amour  
iv  
à quatre heures du matin sous la lune il sort  
en costume d’adam mon amant va respirer la rose  
la rose éclose dans la cour grise  
à quatre heures nu sous la lune la ville aurait pu le voir avec la rose  
alors j’ai grimpé à son cou  
comme un lierre comme trémière  
la rose.

----------------------------------------

la vie: sonnet  
000000 0000 01  
011010 111 001  
101011 101 001  
110011 0011 01  
000101 0001 01  
010101 011 001  
010111 001 001  
010101 0001 01  
01 01 01 0010 11  
01 01 01 01 01 11  
001 001 010 101  
000 1 0 1 001 00 0  
0 0 0 0 0 110 0 0 0 101  
0 0 0 0 01 0 0 0 0 0 0

----------------------------------------

art poétique  
ce que disait le poème, je l’ai oublié  
j’ai su ce que disait ce poème, mais je l’ai oublié  
le poème disait cela, mais cela que disait le poème, je  
l’ai oublié  
que le poème disait cela, est-ce cela que disait le  
poème? si c’est cela que disait le poème, je l’ai oublié  
peut-être, sans savoir ce que disait le poème, alors que  
je disais le poème, (au temps où je disais le poème), déjà je  
l’avais oublié  
mais si c’est cela que disait le poème, je l’ai oublié  
maintenant, quand je dis ce poème, je ne sais pas si je  
dis ce poème,  
puisque ce que disait ce poème, je l’ai oublié  
c’est pourquoi ce que dit ce poème n’est plus vraiment  
ce que disait le poème  
et que j’ai oublié

----------------------------------------

l’animal n’est pas un animal  
l’ibiscus n’est pas un animal  
le feuillard n’est pas un animal  
le mascarpone n’est pas un animal  
le chiendent n’est pas un animal  
la gangrène n’est pas un animal  
l’hydrocotyle n’est pas un animal  
la crécelle n’est pas un animal  
la chicote n’est pas un animal  
la varlope n’est pas un animal  
l’oxymore n’est pas un animal  
la huche n’est pas un animal  
l’osselet n’est pas un animal  
la gerbe n’est pas un animal  
l’agora n’est pas un animal  
l’elbeuf n’est pas un animal  
le nasillard n’est pas un animal  
la bâche n’est pas un animal  
l’amanite phalloïde n’est pas un animal  
le centiare n’est pas un animal  
le pidgin n’est pas un animal  
l’acanthe n’est pas un animal  
la peluche n’est pas un animal  
le vilebrequin n’est pas un animal  
l’orpailleur n’est pas un animal  
la tabatière n’est pas un animal  
le cidre n’est pas un animal  
la baudruche n’est pas un animal  
le rein n’est pas un animal  
le huguenot n’est pas un animal  
le ptyx n’est pas un animal  
la gifle n’est pas un animal  
la crassule n’est pas un animal  
la grappe n’est pas un animal  
la papardelle n’est pas un animal  
le mange-tout n’est pas un animal  
le sifflet n’est pas un animal  
la lasagne n’est pas un animal  
le gourdin n’est pas un animal  
l’enclume n’est pas un animal  
la verve n’est pas un animal  
la gueuse n’est pas un animal  
la pisse n’est pas un animal  
le houellebecq n’est pas un animal  
le chèvrefeuille n’est pas un animal  
l’hurluberlu n’est pas un animal  
le vérin n’est pas un animal  
l’onglet n’est pas un animal  
la cuvette n’est pas un animal  
l’oklahoma n’est pas un animal  
l’escabèche n’est pas un animal  
la glaire n’est pas un animal  
le dactyle n’est pas un animal  
le heurtoir n’est pas un animal  
la zézette n’est pas un animal  
l’hervé n’est pas un animal  
la gazette n’est pas un animal  
la cravache n’est pas un animal  
le gluau n’est pas un animal  
la claie n’est pas un animal  
le garouste n’est pas un animal  
le passepoil n’est pas un animal  
la grille n’est pas un animal  
la sariette n’est pas un animal  
l’escarpin n’est pas un animal  
le serfeuil n’est pas un animal  
la herse n’est pas un animal  
le rance n’est pas un animal  
l’adirondack n’est pas un animal  
l’orbe n’est pas un animal  
le galopin n’est pas un animal  
l’igame n’est pas un animal  
la canicule n’est pas un animal  
le veule n’est pas un animal  
le ru n’est pas un animal  
le tocard n’est pas un animal  
la brioche n’est pas un animal  
l’index n’est pas un animal  
la glande n’est pas un animal  
le loden n’est pas un animal  
la cagette n’est pas un animal  
l’amarante n’est pas un animal  
la myrte n’est pas un animal  
la colique n’est pas un animal  
la truelle n’est pas un animal  
le cataplasme n’est pas un animal  
le cambusier n’est pas un animal  
la crise n’est pas un animal  
la courgette n’est pas un animal  
la cuculle n’est pas un animal  
le grognard n’est pas un animal  
le grelot n’est pas un animal  
le verrou n’est pas un animal  
la jarettelle n’est pas un animal  
la blague n’est pas un animal  
le croche-pied n’est pas un animal  
la gamme n’est pas un animal  
l’escroc n’est pas un animal  
l’esperluette n’est pas un animal  
le pop-corn n’est pas un animal  
le glaviot n’est pas un animal  
la glume n’est pas un animal  
la granule n’est pas un animal  
la garce n’est pas un animal  
le bigleux n’est pas un animal  
le gyrophare n’est pas un animal  
la boule n’est pas un animal  
l’aisselle n’est pas un animal  
la molette n’est pas un animal  
le scaphandre n’est pas un animal  
l’onychophage n’est pas un animal  
le collant n’est pas un animal  
le ranelagh n’est pas un animal  
la gloire n’est pas un animal  
la glu n’est pas un animal  
le charcoal n’est pas un animal  
la greluche n’est pas un animal  
le croque-monsieur n’est pas un animal  
le glyphe n’est pas un animal  
le vol-au-vent n’est pas un animal  
la gamine n’est pas un animal  
la briquette n’est pas un animal  
la béquille n’est pas un animal  
l’accroche-cœur n’est pas un animal  
le mâchefer n’est pas un animal  
l’herbier n’est pas un animal  
le bachi-bouzouk n’est pas un animal  
le queutard n’est pas un animal  
la cruche n’est pas un animal  
la sandrine n’est pas un animal  
la virole n’est pas un animal  
la cocotte-minute n’est pas un animal  
le vernaculaire n’est pas un animal  
le baratin n’est pas un animal  
le patibulaire n’est pas un animal  
le funiculaire n’est pas un animal  
la carcasse n’est pas un animal  
la grosse n’est pas un animal  
la gabardine n’est pas un animal  
le boqueteau n’est pas un animal  
la chevrotine n’est pas un animal  
l’arack n’est pas un animal  
le pancréas n’est pas un animal  
la cuissarde n’est pas un animal  
l’aveuglette n’est pas un animal  
le rotor n’est pas un animal  
la racaille n’est pas un animal  
la cervelle n’est pas un animal  
le sol n’est pas un animal  
la quenouille n’est pas un animal  
le tamiflu n’est pas un animal  
le strapontin n’est pas un animal  
la guirlande n’est pas un animal  
le rondin n’est pas un animal  
la grippe n’est pas un animal  
le drame n’est pas un animal  
la ribambelle n’est pas un animal  
l’agraffe n’est pas un animal  
la glycine n’est pas un animal  
le quolibet n’est pas un animal  
la quenelle n’est pas un animal  
le merlot n’est pas un animal  
la frise n’est pas un animal  
le renaudot n’est pas un animal  
la belote n’est pas un animal  
la narine n’est pas un animal  
le wigwam n’est pas un animal  
la palette n’est pas un animal  
le millefeuille n’est pas un animal  
l’orgeat n’est pas un animal  
le philanthrope n’est pas un animal  
l’ergot n’est pas un animal  
le godemiché n’est pas un animal  
le bambou n’est pas un animal  
l’arsenal n’est pas un animal  
l’ampoule n’est pas un animal  
la baratte n’est pas un animal  
la roue n’est pas un animal  
l’origan n’est pas un animal  
le genièvre n’est pas un animal  
la ventouse n’est pas un animal  
le cabas n’est pas un animal  
l’origami n’est pas un animal  
la lopette n’est pas un animal  
le travailleur n’est pas un animal  
le cric n’est pas un animal  
l’aiguière n’est pas un animal  
l’iris n’est pas un animal  
l’agricole n’est pas un animal  
le ringard n’est pas un animal  
le micheline n’est pas un animal.  
la croche n’est pas un animal  
le calendrier n’est pas un animal  
la crapule n’est pas un animal  
le calin n’est pas un animal  
la lunette n’est pas un animal  
la verveine n’est pas un animal  
la gargouille n’est pas un animal  
la broche n’est pas un animal  
le cageot n’est pas un animal  
la sarrasine n’est pas un animal  
l’aspirateur n’est pas un animal  
la grêle n’est pas un animal  
le kriss n’est pas un animal  
le flaubert n’est pas un animal  
le mollard n’est pas un animal  
la carabine n’est pas un animal  
l’anus n’est pas un animal  
le ramassis n’est pas un animal  
le gérard n’est pas un animal  
la geste n’est pas un animal  
la sargasse n’est pas un animal  
la gachette n’est pas un animal  
la sarbacane n’est pas un animal  
le carquois n’est pas un animal  
la braguette n’est pas un animal  
la céline n’est pas un animal  
la gouge n’est pas un animal  
la pirouette n’est pas un animal  
le cendrier n’est pas un animal  
la syzygie n’est pas un animal  
le cratyle n’est pas un animal  
le ganglion n’est pas un animal  
le croquant n’est pas un animal  
le parapluie n’est pas un animal  
l’arpège n’est pas un animal  
la gaine n’est pas un animal  
le manoir n’est pas un animal  
le vestibule n’est pas un animal  
le tapioca n’est pas un animal  
le mousseux n’est pas un animal  
le surin n’est pas un animal  
la mire n’est pas un animal  
le basson n’est pas un animal  
la pichenette n’est pas un animal  
la mortadelle n’est pas un animal  
le hiéroglyphe n’est pas un animal  
la josette n’est pas un animal  
le sodomite n’est pas un animal  
le verveux n’est pas un animal  
le planteur n’est pas un animal  
le vermouth n’est pas un animal  
la coqueluche n’est pas un animal  
la capsule n’est pas un animal  
le romorantin n’est pas un animal  
la carlingue n’est pas un animal  
la joliette n’est pas un animal  
la queue n’est pas un animal  
le blizzard n’est pas un animal  
la lentisque n’est pas un animal  
la toupine n’est pas un animal  
la salopette n’est pas un animal  
le merlin n’est pas un animal  
le boucan n’est pas un animal  
la valve n’est pas un animal  
le toutcouleur n’est pas un animal  
la harpe n’est pas un animal  
le manglier n’est pas un animal  
l’hydrofoil n’est pas un animal  
le croque-madame n’est pas un animal  
le uhlan n’est pas un animal  
le mangeur n’est pas un animal  
l’ardoise n’est pas un animal  
la cataracte n’est pas un animal  
l’arquebuse n’est pas un animal  
le poitrinaire n’est pas un animal  
la lucarne n’est pas un animal  
la vistule n’est pas un animal  
la dragonne n’est pas un animal  
l’échalas n’est pas un animal  
le tétraèdre n’est pas un animal  
le greffier n’est pas un animal  
le crocus n’est pas un animal  
le képi n’est pas un animal  
le froufrou n’est pas un animal  
la caillette n’est pas un animal  
le marmiton n’est pas un animal  
la corde n’est pas un animal  
l’oliphant n’est pas un animal  
la vareuse n’est pas un animal  
l’armoise n’est pas un animal  
la tantouze n’est pas un animal  
le solex n’est pas un animal  
la houppette n’est pas un animal  
l’édicule n’est pas un animal  
la poutre n’est pas un animal  
la cornemuse n’est pas un animal  
le trousse-queue n’est pas un animal  
le croc-en-jambe n’est pas un animal  
la gonzesse n’est pas un animal  
le caramel n’est pas un animal  
la pastille n’est pas un animal  
la crampe n’est pas un animal  
la marge n’est pas un animal  
la cigarette n’est pas un animal  
la gaudriole n’est pas un animal  
la cassolette n’est pas un animal  
l’écluse n’est pas un animal  
la faucille n’est pas un animal  
la tubulure n’est pas un animal  
l’oncle n’est pas un animal  
la vulve n’est pas un animal  
le kamasutra n’est pas un animal  
la tarentelle n’est pas un animal  
la blette n’est pas un animal  
l’ambidextre n’est pas un animal  
l’outre n’est pas un animal  
la mandibule n’est pas un animal  
le croate n’est pas un animal  
le fenouil n’est pas un animal  
la grenaille n’est pas un animal  
l’aqueduc n’est pas un animal  
le loustic n’est pas un animal  
le ludion n’est pas un animal  
le bouton n’est pas un animal  
le cervelas n’est pas un animal  
la houlette n’est pas un animal  
le noctambule n’est pas un animal  
la basket n’est pas un animal  
le volant n’est pas un animal  
la cancoyotte n’est pas un animal  
la grande ourse n’est pas un animal  
la piccole n’est pas un animal  
la clepsydre n’est pas un animal  
l’orgelet n’est pas un animal  
la groseille n’est pas un animal  
l’épinard n’est pas un animal  
le girondin n’est pas un animal  
la bille n’est pas un animal  
le gigondas n’est pas un animal  
l’original n’est pas un animal

----------------------------------------

l’armoire est vide pas de morts pas de pain  
à glace en date de naissance d’aïeule sombre  
comme un immense couffin quoi va partir  
là-dedans si la galère flambe.  
l’ivre bateau que ça devient l’armoire rappelée si soudain jusqu’à la mer bleue rouge noire loin –  
draps dépliés toutes voiles hissées  
les fantômes bernés de l’histoire –  
tu penches, la vie  
vers quel infini quel oubli.  
la mite a mangé le mouton  
allons  
si l’or vaut moins que le charbon  
scions scions !  
l’arrière tante s’est jetée sous un train par amour  
le cœur que j’ignore d’elle  
n’arrange à l’intérieur les affaires personnelles  
à ta vie atavisme tata  
sur le quai les métros et l’rer à moi.  
mobilier défermé a perdu son mouchoir  
ses miettes de biscuit lu ses cols roulés troués ses foulards ses fichus  
corniche quelle proue si l’on si juche émue  
il n’y a plus d’oiseau pour siffler dans ce bois.  
chavire en mémoire courte chêne massif lourde armoire  
étagères chositude  
penderie hébétude  
miroir exactitude  
dans sa plus jolie robe elle danse elle a seize ans.  
c’était il y a longtemps qu’un ange passe maintenant  
(le meuble de mariée servit à faire du feu sitôt feue tata claire  
fouie sans corsets ni yeux).

----------------------------------------

lune  
au pays de nuit constante,  
ciel est un drap noir  
et monde un lit.  
ou lit est un monde.  
drap noir est tiré par-dessus.  
sommeil de jour  
plus linge de lumière.  
lune est loin.  
étoiles sont loin.  
obscurité rime avec antiquité.  
et poussière noire.  
plus ornement blanc.  
d’où l’incendie pâle.  
des apprentis changent de pays.  
ils vont au pays où soleil  
apparaît et disparaît.  
horizon est l’étage.  
ascenseur porte soleil  
jusqu’à lui.  
soleil allume le plateau.  
horizon est un plateau  
où montent des volumes  
d’encre notamment.  
au pays de jour antique,  
la nuit dépend d’un arbre.  
l’arbre solide.  
chêne est source de lumière  
dans le noir.  
source est une sphère dans l’arbre.  
elle brille comme courbe ronde.  
lune est un soleil d’argent  
dans l’arbre monde?  
elle a un gris d’argent.  
elle étonne les apprentis.  
un rêve blanc.  
fixée au chêne pour trois écus?  
lumière inventée  
dans un pays de nuit?  
il y a un plein d’huile de pierre  
en elle?  
lampe ronde est claire.  
qui est lampiste  
ou responsable de lumière?  
un apprenti met un drap noir  
sur la lune.  
ils emportent lune  
au pays de la nuit officielle.  
il y a un chêne au pays noir.  
sève est sang blanc.  
lampe nouvelle fait une liesse  
nouvelle.  
elle argente la campagne sombre.  
et baigne les chambres.  
d’où des rondes dans les clairières.  
lune a son plein d’huile régulier.  
+ un nettoyage hebdomadaire.  
pour un feu argenté.  
un feu gris intense.  
chaque apprenti emporte dans la tombe  
un quart de lune.  
éclat de la sphère diminue peu à peu.  
noir antique revient.  
l’usage des lanternes aussi,  
après le choc nocturne.  
drap nocturne est l’habit du pays.  
lune est sous la terre.  
elle éclaire un enfer?  
elle cause une liesse au pays de rien?  
et la clandestinité de corps longs?  
il y a une lumière sous la terre?  
non.  
un gris lance l’intense mélancolie  
dans des corps d’oubli.  
soleil est loin.  
le gris a ses fêtes de mélancolie  
dont le bruit  
atteint le ciel.  
vie souterraine est de la terre intense.  
jungle où les branches coupent  
bandes de lumière passionnantes.  
des bandes grises ont une froideur  
qui ouvre des yeux.  
elles lancent  
la vie dessous.  
des corps sont debout.  
calme de terre domine parfois.  
mélancolie est tendue.  
lune doit tendre la terre d’en haut.  
on l’attache au ciel.  
elle éclaire au loin de l’eau.  
mélancolie est préférée en haut.  
alors, elle descend.  
d’après ‘la lune’

----------------------------------------

que le monde était là  
m’endormant je voyais que le monde était là,  
le monde et tout ce qui s’ensuit ;  
‘maintenant’ plus petit qu’un point  
derrière les couleurs immenses et sérieuses.  
bourdonnantes années revenues de loin,  
angle de la rue avec la rue,  
effacées traces sous de la pluie,  
jaune matériel rassemblé dans la main.  
en m’endormant je voyais tout cela :  
la chaleur et l’ellipse du puits,  
la terre, où les feuilles n’ont plus de poids,  
l’eau juste et médiane, qui balance.  
je voyais, m’endormant, je voyais cela  
que j’avais accueilli en des années  
que je ne savais pas dans mon souvenir :  
années entières, avec vérité,  
c’est-à-dire, si on veut, avec mort.  
je voulais, et je ne voulais pas, m’endormant,  
voir ce que trop de fois j’avais vu.

----------------------------------------

sdf  
les vieux, les grands enfants de la ville, rampent à plat ventre,  
ils entrent dans leur maison de carton, sur les trottoirs,  
et grouillent dans les recoins,  
comme s’ils voulaient déjà se faire une place sous la terre.  
ils se traînent sur une bouche de canalisation embuée  
(c’est ainsi qu’ils renforcent leurs liens avec les profondeurs),  
comme des poules géantes  
qui couvent leurs fleurs, la moisissure.  
les grands, les vieux enfants de la ville, rampent à plat ventre  
et crachent dans le whitman de la rue  
comme dans une soupe.  
le dieu des canalisations les enveloppe  
soigneusement dans un nuage, comme des anges.

----------------------------------------

histoires de jusqu’a 15  
histoire de jusqu’à 15 (version tronquée)  
1 (un), 2 (deux), 3 (trois), 4 (quatre), 5 (cinq), 6 (six), 7 (sept), 8 (huit), 9 (neuf), 10 (dix), 11 (onze), 12 (douze), 13 (treize), 14 (quatorze).  
histoire de jusqu’à 15 (version corrigée)  
1 (un), 2 (deux), 3 (trois), 4 (quatre), 5 (cinq), 6 (six), 7 (sept), 8 (huit), 9 (neuf), 10 (dix), 11 (onze), 12 (douze), 13 (treize), 14 (quatorze), 15 (quinze).  
histoire de jusqu’à 15 (version abrégée)  
(…), 15 (quinze).  
histoire de jusqu’à 15 (version superstitieuse)  
1 (un), 2 (deux), 3 (trois), 4 (quatre), 5 (cinq), 6 (six), 7 (sept), 8 (huit), 9 (neuf), 10 (dix), 11 (onze), 12 (douze), 12bis (douze bis), 14 (quatorze), 15(quinze).  
histoire de jusqu’à 15 (version à rebours – extrait)  
(…) 40 (quarante), 39 (trente-neuf), 38 (trente-huit), 37 (trente-sept), 36 (trente-six), 35 (trente-cinq), 34 (trente-quatre), 33 (trente-trois), 32 (trente-deux), 31 (trente et un), 30 (trente), 29 (vingt-neuf), 28 (vingt-huit), 27 (vingt-sept), 26 (vingt-six), 25 (vingt-cinq), 24 (vingt-quatre), 23 (vingt-trois), 22 (vingt-deux), 21 (vingt et un), 20 (vingt), 19 (dix-neuf), 18 (dix-huit), 17 (dix-sept), 16 (seize), 15 (quinze).  
histoire de jusqu’à 15 (version ratée)  
1 (un), 2 (deux), 3 (trois), 4 (quatre), 5 (cinq), 6 (six), 7 (sept), 8 (huit), 9 (neuf), 10 (dix), 11 (onze), 12 (douze), 13 (treize), 14 (quatorze), 16 (seize).  
histoire de jusqu’à 15 (version dyslexique)  
1 (un), 2 (deux), 3 (trois), 4 (quatre), 5 (cinq), 6 (six), 7 (sept), 8 (huit), 9 (neuf), 10 (dix), 11 (onze), 12 (douze), 13 (treize), 14 (quatorze), 51 (quinze).  
histoire de jusqu’à 15 (version feignasse)  
na-na-na-na-na-na-na-na, 15 (quinze).  
histoire de jusqu’à 15 (version bordélique/disjonctive)  
1 (deux), 2 (treize), 3 (un), 4 (onze), 5 (quatorze), 6 (dix), 7 (neuf), 8 (quinze), 9 (douze), 10 (trois), 11 (cinq), 12 (six), 13 (huit), 14 (sept), 15 (quatre).  
histoire de jusqu’à 15 (ordre alphabétique – hommage à claude closky)  
cinq (5), deux (2), dix (10), douze (12), huit (8), neuf (9), onze (11), quatorze (14), quatre (4), quinze (15), sept (7), six (6), treize (13), trois (3), un (1)  
histoire de jusqu’à 15 (version militaire)  
1 (un) / 2 (deux), 1 (un) / 2 (deux), 1 (un) / 2 (deux), 1 (un) / 2 (deux), 1 (un) / 2 (deux), 1 (un) / 2 (deux), 1 (un) / 2 (deux), 15 (quinze).  
histoire de jusqu’à 15 (version départementale)  
ain, aisne, allier, alpes-de-haute-provence, hautes-alpes, alpes-maritimes, ardèche, ardennes, ariège, aube, aude, aveyron, bouches-du-rhône, calvados, 15 (quinze).  
histoire de jusqu’à 15 (version alphabétique)  
a, b, c, d, e, f, g, h, i, j, k, l, m, n, 15 (quinze).  
histoire de jusqu’à 15 (version polyglotte)  
1 (ein), 2 (due), 3 (nett), 4 (patru), 5 (pyaht), 6 (sitta), 7 (shtate), 8 (oito), 9 (nau), 10 (shi), 11 (eleven), 12 (twaalf), 13 (djioù-san), 14 (catorce), 15 (quinze).  
histoire de jusqu’à 15 (version latine)  
i (unus), ii (duo), iii (tres), iv (quattuor), v (quinque), vi (sex), vii (septem), viii (octo), ix (novem), x (decem), xi (undecim), xii (duodecim), xiii (tredecim), xiv (quattuor decim), 15 (quinze).  
histoire de jusqu’à 15 (version mai 2007)  
mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche, lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche, lundi, 15 (quinze).  
histoire de jusqu’à 15 (version monomaniaque)  
15 (quinze), 15 (quinze), 15 (quinze), 15 (quinze), 15 (quinze), 15 (quinze), 15 (quinze), 15 (quinze), 15 (quinze), 15 (quinze), 15 (quinze), 15 (quinze), 15 (quinze), 15 (quinze), 15 (quinze).  
histoire de jusqu’à 15 (version morse)  
. - - - -, . . - - -, . . . - -, . . . . -, . . . . ., - . . . ., - - . . ., - - - . ., - - - - ., . - - - - - - - - -, . - - - - . - - - -, . - - - - . . - - -, . - - - - . . . - -, . - - - - . . . . -, 15 (quinze)  
histoire de jusqu’à 15 (version à l’envers)  
14 (quatorze), 13 (treize), 12 (douze), 11 (onze), 10 (dix), 9 (neuf), 8 (huit), 7 (sept), 6 (six), 5 (cinq), 4 (quatre), 3 (trois), 2 (deux), 1 (un), 15 (quinze).  
histoire de jusqu’à 15 (version atomique)  
hydrogène, hélium, lithium, berrylium, bore, carbone, azote, oxygène, fluor, néon, sodium, magnésium, aluminium, silicium, 15 (quinze).  
histoire de jusqu’à 15 (version suite de fibonacci)  
1, 2, 3, 5, 8, 13, 21, 55, 89, 184, 233, 377, 610, 987, 15 (quinze).  
histoires de jusqu’à 15 (version anniversaire de mariage)  
noces de coton, noces de cuir, noces de froment, noces de cire, noces de bois, noces de chypre, noces de laine, noces de coquelicot, noces de faïence, noces d’étain, noce de corail, noces de soie, noces de muguet, noces de plomb, 15 (quinze).  
histoire de jusqu’à 15 (version cartes à jouer)  
as, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, valet, dame, roi, joker, 15 (quinze).  
histoire de jusqu’à 15 (version arrondissements de paris)  
louvre, bourse, temple, hôtel de ville, panthéon, luxembourg, palais bourbon, elysée, opéra, enclos saint-laurent, popincourt, reuilly, gobelins, observatoire, 15 (quinze).  
histoire de jusqu’à 15 (version éléments chimiques)  
métaux alcalins, métaux alcalino-terreux, terres rares, éléments du groupe 4, éléments du groupe 5, éléments du groupe 6, éléments du groupe 7, éléments du groupe 8, éléments du groupe 9, éléments du groupe 10, éléments du groupe 11, éléments du groupe 12, éléments du groupe 13, cristallogènes, 15 (quinze).  
histoire de jusqu’à 15 (version wingdings)  
15 (quinze).

----------------------------------------

bruit  
soir fait un feu.  
jour s’efface. il a mélancolisé.  
homme et femme trament  
joie et mouvement,  
et une vie d’enfant dans les murs.  
paradis est ailleurs.  
mais un enfant  
est du paradis dans l’idée.  
voeu efficace dans la chambre.  
ou la salle à parler.  
enfant est là.  
idylle-syllabe.  
tom pouce vit  
de ses membres,  
dont le cerveau.  
mentalité est un membre.  
enfant habite parfois l’oreille  
de bêtes  
et les oriente.  
il ventriloque les bêtes.  
il est aussi la voix du bruit.  
la cause de la peur d’humains  
mauvais.  
ils vont loin dans l’effroi.  
une voix  
habille le sol.  
petit d’homme dort sur paille  
ou dans coquille ancienne.  
il vaut l’or de monde.  
interdit de la danse légère des pas.  
un destin de foire.  
par commandement.  
il part.  
habite malgré lui,  
non le ventre de baleine  
ou requin,  
mais le ventre de vache,  
privé de chandelle.  
elle est une peau ample et circulaire  
qui a des évolutions lourdes.  
il n’y a pas de bateaux dans l’air.  
vache sillonne la terre  
à sa manière.  
baleine entre du matériel  
inconsciemment.  
il a dormi dans le foin.  
d’un sommeil magnétique.  
loin de noces mécaniques.  
le jour a blanchi.  
la vache l’a pris dans l’estomac.  
elle est son local de nuit.  
soleil est dehors.  
soleil impassibilité.  
il donne chaleur principale  
et organes.  
il ventriloque la vache inconsciente.  
elle, à la nuque circulaire;  
elle qui commence une curiosité.  
elle est marionnette?  
accusée  
comme le rocher grec?  
vache est gloire inverse.  
tom sort du local de la nuit.  
local de lumière et gant.  
loup mange la circulaire,  
et tom avec.  
loup est nouvelle maison provisoire  
d’un petit  
qui danse avec énergie.  
il danse par attention.  
elle fait du bruit.  
attention-danse.  
père se réveille.  
il ouvre l’estomac de loup.  
par ciseaux profanes.  
au grand air, enfant  
de caractère a fait du bruit.  
il est serré  
contre des coeurs.  
il a traversé le vent.  
canal de ruines.  
appétit + appétit.  
d’après ‘tom pouce’

----------------------------------------

forêt  
fillette rouge est aimée des gens  
qui la voient.  
velours de feu est un cadeau  
familial.  
elle porte seulement du feu.  
le feu doux.  
elle avance.  
dans la prose de l’école,  
f. oublie un décor  
de forêt pour servir  
ancienneté.  
family commande  
la prose morale.  
membres de famille ponctuent  
une phrase sociale.  
rouge va droit et seule.  
légère. par la poésie de monde.  
vers l’ancienneté au lit.  
avant la scène chaude.  
dans les coins, il y a des fleurs.  
elle n’a pas peur.  
rouge voit danser les rayons de soleil  
dans les branches.  
des rubans volés régulièrement.  
pétales rayonnent dans les côtés.  
loup a montré la beauté  
du décor.  
il va droit à la maison du fond.  
et s’habille pour la nuit.  
attend la jeune  
tendreté, après l’ancienneté.  
fille va de fleur en fleur dans le rouge.  
elle a un bouquet pour ancienneté.  
et du beurre.  
elle arrive.  
les yeux de bête habillée sont grands.  
oreilles, mains et bouche impressionnent  
aussi.  
il est au lit.  
remplaçant familial.  
qui tremble?  
il mange la fille du feu.  
puis, chasseur taille loup  
avec ciseaux. ou des ailes-couteaux.  
chasseur qui musique.  
deux femmes sortent.  
chaperon met des pierres dans le centre  
de bête.  
sommeil cicatrise.  
loup est tête fermée.  
il fait un tout droit  
au réveil.  
il tombe droit dans la pierre.  
fleur de terre fermée.  
d’après ‘le petit chaperon rouge’

----------------------------------------

d\'amour et de cyanure!  
ne m’appelle pas chez toi, dans ta mansarde,  
tournant – comme un écervelé tournant! –  
les boutons de la cuisinière,  
pour te défaire une fois pour toutes  
des hurlements des vieux loups du four,  
de leurs poils mués,  
qui te poussent sans cesse sur les bras,  
la nuit, comme des furoncles, alors que tu éteins  
les cigarettes profondément dans ta chair.  
ne m’appelle pas chez toi, dans ta mansarde,  
fendant – comme un écervelé fendant! –  
entre les barreaux du lit,  
dans la porte, sous la botte,  
ton tibia et ton péroné  
– je les entends craqueter dans mon portable –,  
comme si tu fendais  
le vieux fusil de chasse de ton père,  
trop poisseux pour que tu puisses le charger à nouveau,  
après qu’il s’eut brûlé la cervelle  
et, pris de spasmes, qu’il eut cassé ta porte  
à coups de pied.  
ne m’appelle pas chez toi, dans ta mansarde,  
puisque j’y viendrai !  
et je m’arracherai le cœur de la poitrine,  
je l’entaillerai avec les dents  
et je le saupoudrerai de sel  
extrait avec une rivelaine  
de mes glandes lacrymales  
et je le jetterai,  
comme l’on jette une meule,  
pour qu’il brise ton tibia et ton péroné,  
– en de menus morceaux! –,  
pour qu’il entasse profondément dans le four  
ton souffle d’ammoniaque  
et pour qu’il fende à jamais  
ta tête de bête sauvage!

----------------------------------------

je m’éveillai, c’était la maison natale,  
il faisait nuit, des arbres se pressaient  
de toutes parts autour de notre porte,  
j’étais seul sur le seuil dans le vent froid,  
mais non, nullement seul, car deux grands êtres  
se parlaient au-dessus de moi, à travers moi.  
l’un, derrière, une vieille femme, courbe, mauvaise,  
l’autre debout dehors comme une lampe,  
belle, tenant la coupe qu’on lui offrait,  
buvant avidement de toute sa soif.  
ai-je voulu me moquer, certes non,  
plutôt ai-je poussé un cri d’amour  
mais avec la bizarrerie du désespoir,  
et le poison fut partout dans mes membres,  
cérès moquée brisa qui l’avait aimée.  
ainsi parle aujourd’hui la vie murée dans la vie.

----------------------------------------

la vie, alors ; et ce fut à nouveau  
une maison natale. autour de nous  
le grenier d’au-dessus l’église défaite,  
le jeu d’ombres léger des nuées de l’aube,  
et en nous cette odeur de la paille sèche  
restée à nous attendre, nous semblait-il,  
depuis le dernier sac monté, de blé ou seigle,  
dans l’autrefois sans fin de la lumière  
des étés tamisés par les tuiles chaudes.  
je pressentais que le jour allait poindre,  
je m’éveillais, et je me tourne encore  
vers celle qui rêva à côté de moi  
dans la maison perdue. a son silence  
soient dédiés, au soir,  
les mots qui semblent ne parler que d’autre chose.  
(je m’éveillais,  
j’aimais ces jours que nous avions, jours préservés  
comme va lentement un fleuve, bien que déjà  
pris dans le bruit des voûtes de la mer.  
ils avançaient, avec la majesté des choses simples,  
les grandes voiles de ce qui est voulaient bien prendre  
l’humaine vie précaire sur le navire  
qu’étendait la montagne autour de nous.  
o souvenir,  
elles couvraient des claquements de leur silence  
le bruit, d’eau sur les pierres, de nos voix,  
et en avant ce serait bien la mort,  
mais de cette couleur laiteuse du bout des plages  
le soir, quand les enfants  
ont pied, loin, et rient dans l’eau calme, et jouent encore.)

----------------------------------------

je m’éveillai, mais c’était en voyage,  
le train avait roulé toute la nuit,  
il allait maintenant vers de grands nuages  
debout là-bas, serrés, aube que déchirait  
a des instants le lacet de la foudre.  
je regardais l’avènement du monde  
dans les buissons du remblai ; et soudain  
cet autre feu, en contrebas d’un champ  
de pierres et de vignes. le vent, la pluie  
rabattaient sa fumée contre le sol,  
mais une flamme rouge s’y redressait,  
prenant à pleine mains le bas du ciel.  
depuis quand brûlais-tu, feu des vignerons ?  
qui t’avait voulu là et pour qui sur terre ?  
après quoi il fit jour ; et le soleil  
jeta de toutes parts ses milliers de flèches  
dans le compartiment où des dormeurs  
la tête dodelinait encore, sur la dentelle  
des coussins de lainage bleu. je ne dormais pas,  
j’avais trop l’âge encore de l’espérance,  
je dédiais mes mots aux montagnes basses,  
que je voyais venir à travers les vitres.

----------------------------------------

mon portrait en zèbre  
le zèbre est un animal peu commun.  
ne pas me confondre avec le zabre, qui est un parasite des céréales s’attaquant  
de nuit aux cultures, à la différence du zèbre, qui ne s’attaque aux cultures  
que de jour.  
la confiance est un aspect.  
les jardins potagers sont faits pour les légumes.  
le corps se compose d’une tête et de quatre membres rattachés au tronc par articulation.  
l’articulation permet de changer de place. il y a aussi des déplacements à l’intérieur  
du corps.  
les animaux appartiennent à différentes espèces.  
l’aspect prive d’un pouvoir de sécrétion.  
le zébu est lui aussi un animal peu commun. il porte une bosse graisseuse sur le garrot.  
il n’a pourtant pas connu la même fortune que moi, le zèbre.  
la sécrétion forme une figure.  
je dis toujours moi et je me sens être moi. la préférence que je nourris pour moi-même  
n’est pas totalement exclusive, mais ellee reste très largement dominante.  
il y a certainement des raisons à ce choix.  
le corps est doué de mobilité.  
la figure sert à la couture.  
un zèbre est fait pour la course.  
quand on court, le souffle devient court et précipité, le cœur bat plus fort, on peut  
éprouver une suffocation.  
la couture constitue une communauté.  
l’initiale du mot zèbre suggère l’idée que le mouvement s’opère le plus souvent  
en lignes brisées. car un mouvement continu en ligne droite s’en irait à l’infini,  
ce qui est beaucoup trop loin. sagement, le zèbre ne circule qu’à l’intérieur  
de ses propres limites.  
la communauté montre du goût pour la communication.  
cependant, comme l’animal n’est pas complètement borné, il garde un œil tourné  
vers l’horizon.

----------------------------------------

tourbillon  
tourbillon, passage de l’aurès. les bureaux de poste, fermés hier dans toute la france,  
rouvrent aujourd’hui. on distribue le courrier à la tronche, la pomme,  
la table, la chaise, la flotte, la châtelaine, la fermeté, la force,  
la possession, la veuve, la morte, la trinité, la compote, on reçoit des lettres  
à sarcelles biches agneaux bourdon ver faucon cigogne,  
autruche caille colombes merles merle canari grives chatte mouches mouettes  
mouton poisson, des cartes postales affluent d’italie, d’espagne,  
de turquie, de grèce, ils sont en islande, en écosse, en autriche,  
au portugal, au mexique, en hongrie, en charente-maritime, en finlande,  
au brésil, dans le vaucluse, au japon, d’où ils envoient leurs amitiés,  
combien d’amitiés se sont croisées en route sans se reconnaître, ils partent en chine,  
ils partent en floride, ils retournent en afrique du sud, ceux qui  
ne partent pas ne reçoivent que très peu de courrier, c’est la loi  
des vases communicants, biscotto salato tradizionale en polonais le déluge  
se dit potop et s’accommode à merveille avec du vin ou toute autre  
boisson apéritive.  
la nuit, villa brune. écoute : triolet, strette, gruppetto, appoggiature, scherzo, arpège,  
capriccio, roulade, antienne, andante, pizzicato, crescendo, aforzando,  
staccato, trille, fugue, contrepoint, coda, comptine, blues, partita,  
cantilène, sérénade, écoute les bruissements du vent.

----------------------------------------

histoire du discours amoureux  
– je t’aime.  
– moi aussi.  
– je sais.  
– je sais que tu le sais.  
– je sais que tu sais que je sais que tu le sais.  
– et moi je sais que tu sais que je t’aime.  
– je sais que tu le sais et tu sais que je sais que tu sais que je le sais, et tu sais que je sais que tu sais que je t’aime.  
– je sais que tu le sais et tu sais que je sais que tu sais que je sais que tu sais que je t’aime, et je sais que tu sais que je sais que tu sais que je sais que tu le sais.  
– et tu aimes que je le sache?  
– oui, j’aime savoir que tu le sais, j’aime que tu saches que je sais que tu m’aimes, j’aime savoir que tu m’aimes et j’aime savoir que tu le sais.  
– et moi j’aime savoir que tu sais que je sais que tu aimes savoir que je t’aime.  
– je sais et j’aime aimer savoir que tu aimes savoir que tu saches que je sais que tu sais que j’aime aimer savoir que tu saches que je sais que tu m’aimes.  
– j’aime savoir t’aimer.  
– j’aime aimer savoir que tu saches aimer que je sache t’aimer.  
– j’aime savoir que tu aimes savoir que je le sache.  
– et moi j’aime aimer que tu aimes le savoir.  
– je sais que tu m’aimes et j’aime savoir que tu sais que je le sais.  
– je t’aime.  
– je sais.  
– je le savais.

----------------------------------------

je m’éveillai, c’était la maison natale,  
l’écume s’abattait sur le rocher,  
pas un oiseau, le vent seul à ouvrir et fermer la vague,  
l’odeur de l’horizon de toutes parts,  
cendre, comme si les collines cachaient un feu  
qui ailleurs consumait un univers.  
je passai dans la véranda, la table était mise,  
l’eau frappait les pieds de la table, le buffet.  
il fallait qu’elle entrât pourtant, la sans-visage  
que je savais qui secouait la porte  
du couloir, du côté de l’escalier sombre, mais en vain,  
si haute était déjà l’eau dans la salle.  
je tournais la poignée, qui résistait,  
j’entendais presque les rumeurs de l’autre rive,  
ces rires des enfants dans l’herbe haute,  
ces jeux des autres, à jamais les autres, dans leur joie.

----------------------------------------

ici la-bas  
1. le monde est tout ce qui est là-bas.  
2. la totalité du monde est la totalité des là-bas du monde moins un là-bas qui est ici.  
3. ici est la somme de tous les là-bas moins tous les là-bas moins un.  
4. vu de là-bas, il manque toujours un là-bas à la totalité des là-bas du monde, et ce là-bas manquant est ici. si bien que l’on ne peut envisager un univers uniquement constitué de là-bas. or tout ce qui n’est pas ici n’existe pas.  
5. d’où il résulte que tous les là-bas à la fois qui ne sont pas ici n’existent pas ici.  
6. et donc le monde n’existe pas. sauf ici.  
7. ‘allez voir là-bas si j’y suis’ est un ordre difficile à exécuter.  
8. tout ce qui est là-bas ne vient jamais ici, sauf si on va l’y chercher et qu’on y reste.  
9. la valeur d’ici varie en fonction d’ici. ‘docteur j’ai mal ici’ ne désigne pas le même ici que ‘ici en europe’, ‘ici en europe’ inclut ‘docteur j’ai mal ici’ si le mal et si le docteur sont ‘ici en europe’. il découle que ‘docteur j’ai mal ici’ ne désigne pas le même ici que ‘ici en europe’ même si ‘docteur j’ai mal ici’ se trouve ‘ici en europe’. il existe donc une relation d’inclusion entre plusieurs ici puisque ici est toujours inclus dans un plus grand ici que lui.  
10. d’où l’on déduit que chaque ici est constitué d’une infinité d’ici qui s’emboîtent les uns dans les autres comme des poupées russes, même en europe.  
11. cette relation n’est pas réciproque (‘ici en europe’ inclut ‘j’ai mal ici’, mais ‘j’ai mal ici’ n’inclut pas ‘ici en europe’).  
12. si celui qui a ‘mal ici’ téléphone depuis la chine au docteur qui est ‘en europe’, la relation entre ces deux ici est une relation dite télédiagnosticale spacio-décalée. parce que ‘j’ai mal ici’ est inclus dans ‘ici en chine’ et que le docteur qui se trouve ‘ici en europe’ doit diagnostiquer le ‘mal ici’ qui n’est pas ‘ici en europe’.  
13. deux ici = 1 là-bas qui n’est pas ici + 1 ici qui n’est pas là-bas (sauf pour là-bas).  
14. si pour ici, là-bas = là-bas, pour là-bas, ici = là-bas, mais pour là-bas, là-bas n’égale pas forcément ici.  
15. les milliers de là-bas qui sont là-bas pour les autres là-bas n’existent pas pour ces autres là-bas qui n’existent pas pour ici.  
16. la totalité des autres là-bas correspond à la totalité des potentiels d’ici.  
17. un là-bas n’égale jamais un autre là-bas même si pour ici, deux là-bas distincts sont indistinctement là-bas.  
18. chaque là-bas est le là-bas de tous les autres là-bas à la fois.  
19. la frontière entre ici et là-bas n’est pas très nette.  
20. l’énoncé ‘je suis là-bas est une impossibilité logique, comme par exemple ‘il a ses ragnagnas. – ca sent un drôle de bruit - la première fois que je suis allé à new york c’était en californie – nous avons trois fils uniques – je pèse 1,81 m – je les compte sur les doigts de la hanche – ma mère est encore pucelle – ouvert 24 heures sur 24 jusqu’à 22h30 – j’ai assassiné le frère unique de ma sœur – 97% des personnes interrogées étaient en vie – nouveaux horaires pour le troisième semestre – les jumeaux jean-pierre ont dix mois d’écart – on vient de donner le départ de la traversée de l’amérique à la nage – il a gagné le tour de france des bouches-du-rhône – la marine autrichienne, elle vous dit merde. – à rotterdam, seuls les poètes néerlandais ne sont pas des poètes internationaux.’  
21. un seul ici pour deux là-bas est une aberration logique. ou alors c’est la guerre.

----------------------------------------

je m’éveillai, c’était la maison natale.  
il pleuvait doucement dans toutes les salles,  
j’allais d’une à une autre, regardant  
l’eau qui étincelait sur les miroirs  
amoncelés partout, certains brisés ou même  
poussés entre des meubles et les murs.  
c’était de ces reflets que, parfois, un visage  
se dégageait, riant, d’une douceur  
de plus et autrement que ce qu’est le monde.  
et je touchais, hésitant, dans l’image  
les mèches désordonnées de la déesse,  
je découvrais sous le voile de l’eau  
son front triste et distrait de petite fille.  
étonnement entre être et ne pas être,  
main qui hésite à toucher la buée,  
puis j’écoutais le rire s’éloigner  
dans les couloirs de la maison déserte.  
ici rien qu’à jamais le bien du rêve,  
la main tendue qui ne traverse pas  
l’eau rapide, où s’efface le souvenir.

----------------------------------------

une autre fois.  
il faisait nuit encore. de l’eau glissait  
silencieusement sur le sol noir,  
et je savais que je n’aurais pour tâche  
que de me souvenir, et je riais,  
je me penchais, je prenais dans la boue  
une brassée de branches et de feuilles,  
j’en soulevais la masse, qui ruisselait  
dans mes bras resserrés contre mon cœur,  
que faire de ce bois où de tant d’absence  
montait pourtant le bruit de la couleur,  
peu importe, j’allais en hâte, à la recherche  
d’au moins quelque hangar, sous cette charge  
de branches qui avaient de toute part  
des angles, des élancements, des pointes, des cris.  
et des voix, qui jetaient des ombres sur la route,  
ou m’appelaient, et je me retournais,  
le cœur précipité, sur la route vide.

----------------------------------------

la turgescence de l’autoroute a4  
ceux qui viennent et ceux qui s’en vont  
ne savent rien  
sur la turgescence de l’autoroute a4.  
sur son odeur sauvage – de vieille putain  
dont les yeux ont la couleur  
de l’alcool médicinal –  
odeur dans laquelle lévitent les routiers, le cou tordu,  
et, comme une lèpre divine,  
le niveau de vie.  
ils croient que la ville s’étend devant eux,  
sa tête tranchée ricane sur le pare-brise.  
(mais ils ne voient pas, sur l’asphalte,  
les hérons partir timidement à l’aveuglette,  
s’acharner à faire sortir les sous coincés  
dans le juke-box votif de la mort.)  
aux pompes, les recrues de l’essence rasent  
les têtes des octanes.  
ils donnent un visage au coucher du soleil.  
ouvrent de leur couteau les jointures de la porte  
et leur cou glisse sur la lame d’acier.  
et ceux qui s’en vont et ceux qui viennent  
ne savent rien  
sur la turgescence de l’autoroute a4.  
ils vivent un simple effet de tunnel.

----------------------------------------

le fonds principal de mots  
si tu n’écris pas tous les jours mon nom,  
oh, que ta main soit écrasée par l’étau des phrases!  
raidie, la bouche  
avec laquelle tu gribouilles les mots!  
fouettée la parole  
qui ouvre des pièges pour les loups  
entre toi et nous!  
et qu’elles soient inguérissables à jamais, tes blessures,  
que tu laves de mes larmes  
amenées en ville dans une barrique!  
et que ton visage  
soit éternellement souillé dans les fenêtres,  
si tu ne taillades pas tous les jours  
mon nom sur le bidon de l’amour!  
oh, mais si, en dormant, tu n’écris pas mon nom,  
avec des lettres douces,  
délicates, comme à nos débuts,  
alors, je te le coudrai sur les lèvres  
profondément, avec du catgut

----------------------------------------

j’ouvre les yeux, c’est bien la maison natale,  
et même celle qui fut et rien de plus  
la même petite salle à manger dont la fenêtre  
donne sur un pêcher qui ne grandit pas.  
un homme et une femme se sont assis  
devant cette croisée, l’un face à l’autre,  
ils se parlent, pour une fois. l’enfant  
du fond de ce jardin les voit, les regarde,  
il sait que l’on peut naître de ces mots.  
derrière les parents la salle est sombre.  
l’homme vient de rentrer du travail. la fatigue  
qui a été le seul nimbe des gestes  
qu’il fût donné à son fils d’entrevoir  
le détache déjà de cette rive.

----------------------------------------

vague noyée sous le soleil dormant.  
je suis comme une âme délaissée.  
traversant les dûnes sauvages du temps, oû les vendanges de  
l\'esprit maudit se propulsent contre la course des  
ôgres. je suis comme une âme délurée, tracasse par un souci  
stagnant.ressuscitant la révoke victorieuse de mes  
souffrances.  
je suis comme une âme perfide trahie par la vieillesse du  
temps perclus. devant vos yeux majestueux j\'éteignais ma  
fureur réticente. le vide de londres m\'engouffrait.  
quand est-ce que le flambeau de grace pétillera sur mes  
collines du doute ?  
on m\'avait dit: soulage-toi !  
mais comment se soulager ?  
oublie les douleurs infligées par le déluge  
oublie les souffrances néfastes,  
les émotions mélancoliques et taciturnes  
devant la condition humaine estompée.  
j\'ai souffert tant des jours palissants.  
depuis longtemps  
j\'étais tout seul à semer la confusion  
entre le mutisme français  
l\'éloquence anglaise  
et la rhétorique arabe  
aussi bien que les tournures émanées par mes écrits  
et les structures incontrolables très expurgées.  
en chassant l\'intrépide de la guèrre du brouillard londonien  
qui a déphasé les cieux éternels.  
je me souviens de l\'atrocité des mers hasardeuses  
oû l\'écûme de ma vie fut noyée au-delà des vagues en colère.  
incarcéré entre deux étoiles vièrges.  
ce fruit interdit aux étrangers  
enlisés dans ce monde embourbé.  
pleurs ô nuage occupant mon ciel immense  
.  
je suis venu t\'offrir mon odyssée  
je suis venu te chanter mes rhapsodies.  
comme une proie innocente  
j\'étais aveuglé par un amour damné.  
qui es-tu jour de solitude enclavée ?  
qui t\'a envoyé ?  
toi le sourd muet atteins-tu l\'âge de raison  
pour comprendre le rythme du silence.  
quant à moi je me suis habitué à la soif, enchainée  
que i\'automne lugubre aux feuilles fanées et frémissantes  
m\'a donné la satiété.  
me voilà immigré contre mon gré  
me voilà dissipé dans ce monde imprenable,  
mon itinéraire angoissé  
comme un chat égaré sous la belle étoile dansante  
aux rythmes de l\'aube de nulle part.  
gloire immortelle aux penseurs vivants de l\'utopie enchaîné  
qui aillent mourir sous le baillon de la justice bestiale,  
et sous l\'oeil trompant des vautours dérapants.  
gloire aux nerfs sanguinés.  
gloire aux lèvres mordantes et sans rancunes.  
gloire aux entrailles enterrées dans l\'infini éternel.  
immigrés de toutes les nations lâchez vos rênes mais ne  
tournez pas les bribes.  
durant des années je partage avec toi le fruit de ma tristesse  
et ma maigre obole.

----------------------------------------

on annonce  
on annonce le  
vol en provenance  
de barcelone à la porte trente-deux.  
elle est allongée  
sur le dos, dans l’herbe,  
elle croit tomber en regardant le ciel.  
sur l’échafaudage  
que le vent balance,  
il repeint en sifflant le mur de l’immeuble.  
un car de transport  
scolaire est tombé  
dans un ravin : 6 morts et 22 blessés.  
elle a cassé le  
thermomètre pour  
jouer avec les boules de vif-argent.  
il souffle sur la  
limaille de fer.  
le bruit des machines traverse le casque.  
le grand magasin  
ferme. les vendeuses  
sortent vite par la porte de service.  
pendant le dîner,  
les informations :  
champ de décombres du tremblement de terre.  
l’enfant se réveille  
et il s’aperçoit  
qu’une fois encore il a trempé son lit.  
elle dit bonsoir  
d’une voix très rauque  
qui ressemble à un sanglot inexplicable.  
il reste deux heures  
devant le flipper,  
cramponné à l’appareil, les dents serrées.  
après le dîner  
c’est encore la  
télé. elle tricote en la regardant.  
il est accroupi  
dans les escaliers  
et c’est écrit sur un carton qu’il a faim.  
elle ne l’a pas  
entendu venir.  
tressaille en sentant la main sur son épaule.  
il met deux doigts sous  
les aisselles du  
nouveau-né pour le faire sortir du ventre.  
la voiture, après  
un tête-à-queue et  
deux tonneaux va se planter dans le talus.  
ils se tiennent par  
le bras et promènent  
devant eux, en parlant, leur canne d’aveugles.  
il met toujours un  
bouquet de violettes  
devant la photo de sa femme. il est veuf.  
la petite fille  
se cache derrière  
la porte et s’endort. on la trouve. on en rit.  
il ouvre les yeux,  
ne reconnaît rien.  
a tout oublié. ne sait plus qu’un mot : oui.  
il fait nuit et froid.  
elle marche vite.  
derrière elle, un pas d’homme insiste. elle a peur.  
le père aime bien  
sa fillette. il aime  
pincer les joues rebondies. il lui fait mal.  
elle tourne la  
cuillère de bois  
dans la confiture, rouge translucide.  
le virage tue  
ou blesse, bon an  
mal an, sa vingtaine d’automobilistes.

----------------------------------------

sur le périphérique  
il n’y a que les filles de quartier  
qui sortent sur la grand-route,  
je te l’ai déjà dit,  
crachant sur les murs  
de longues monnaies de sperme.  
ne les plains plus par pitié,  
par dégoût, chez toi, dans ta mansarde.  
tu ne peux pas regarder dans leur âme,  
puisqu’elles ont caché la clé entre leurs miches.  
les filles de quartier  
se jettent des nuages la sangle à la main.  
leur sourire ne s’ouvre pas.  
ce serait comme un hymen recousu  
par la générosité des violeurs.  
les filles de quartier sont vivantes,  
je te l’ai déjà dit. tout comme la terre.

----------------------------------------

les mots remplissent tout l’univers  
les mots remplissent tout l’univers, comme la lumière, mais à la différence de la lumière,  
ils n’ont pas d’ombre.  
le refrain fait baisser la température.  
c’est tout de même curieux, un objet sans ombre.  
faute d’avoir une ombre, je pensais vaguement que chaque mot avait son opposé,  
son antonyme. je pensais trop vaguement : tous les mots n’ont pas d’antonyme.  
un mot qui n’a pas d’antonyme me paraît, comme un corps sans ombre, une curieuse anomalie.  
la température appartient à un ordre.  
pourtant, il en est bien ainsi.  
j’ai tenté de comprendre ce que peut recouvrir cette notion d’antonyme. jusqu’à présent,  
elle me paraît assez floue.  
homme est antonyme de femme, et réciproquement, mais fille et garçon ne sont pas antonymes.  
d’ailleurs fils non plus n’a pas d’antonyme. il semble  
qu’on ne naisse pas antonyme de l’autre sexe, mais qu’on le devienne  
par les opérations de conjugaison.  
contrairement à ce que j’aurais pensé a priori (mais apparemment, j’avais à ce sujet  
toutes sortes d’idées fausses) l’antonymie ne fonctionne pas seulement  
par couple, loin de là. chez les antonymes, la polygamie semble  
correspondre à la norme, et la monogamie fait figure d’exception. dans tous les cas,  
cependant, existent des systèmes non clos, du type hier,  
aujourd’hui, demain. hier et demain sont antonymes d’aujourd’hui, aujourd’hui  
et demain sont antonymes d’hier, mais seul aujourd’hui est antonyme  
de demain. en effet, hier n’est pas l’antonyme de demain, le passé  
n’étant pas l’exact opposé du futur.  
forme a de nombreux antonymes, dont fond, et sujet, qui de leur côté n’ont pas d’antonyme.  
de même pour esprit qui a pour antonyme, entre autres, lettre,  
tandis que lettre ne dispose d’aucun antonyme. du moins dans mon dictionnaire.

----------------------------------------

je me souviens, c’était un matin, l’été,  
la fenêtre était entrouverte, je m’approchais,  
j’apercevais mon père au fond du jardin.  
il était immobile, il regardait  
où, quoi, je ne savais, au-dehors de tout,  
voûté comme il était déjà mais redressant  
son regard vers l’inaccompli ou l’impossible.  
il avait déposé la pioche, la bêche,  
l’air était frais ce matin-là du monde,  
mais impénétrable est la fraîcheur même, et cruel  
le souvenir des matins de l’enfance.  
qui était-il, qui avait-il été dans la lumière,  
je ne le savais pas, je ne sais encore.  
mais je le vois aussi, sur le boulevard,  
avançant lentement, tant de fatigue  
alourdissant ses gestes d’autrefois,  
il repartait au travail, quant à moi  
j’errais avec quelques-uns de ma classe  
au début de l’après-midi sans durée encore.  
a ce passage-là, aperçu de loin,  
soient dédiés les mots qui ne savent dire.  
(dans la salle à manger  
de l’après-midi d’un dimanche, c’est en été,  
les volets sont fermés contre la chaleur,  
la table débarrassée, il a proposé  
les cartes puisqu’il n’est pas d’autres images  
dans la maison natale pour recevoir  
la demande du rêve, mais il sort  
et aussitôt l’enfant maladroit prend les cartes,  
il substitue à celles de l’autre jeu  
toutes les cartes gagnantes, puis il attend  
avec fièvre, que la partie reprenne, et que celui  
qui perdait gagne, et si glorieusement  
qu’il y voie comme un signe, et de quoi nourrir  
il ne sait, lui l’enfant, quelle espérance.  
après quoi deux voies se séparent, et l’une d’elles  
se perd, et presque tout de suite, et ce sera  
tout de même l’oubli, l’oubli avide.  
j’aurai barré  
cent fois ces mots partout, en vers, en prose,  
mais je ne puis  
faire qu’ils ne remontent dans ma parole.)

----------------------------------------

or, dans le même rêve  
je suis couché au plus creux d’une barque,  
le front, les yeux contre ses planches courbes  
où j’écoute cogner le bas du fleuve  
et tout d’un coup cette proue se soulève,  
j’imagine que là, déjà, c’est l’estuaire,  
mais je garde mes yeux contre le bois  
qui a odeur de goudron et de colle.  
trop vastes les images, trop lumineuses,  
que j’ai accumulées dans mon sommeil.  
pourquoi revoir, dehors,  
les choses dont les mots me parlent, mais sans convaincre,  
je désire plus haute ou moins sombre rive.  
et pourtant je renonce à ce sol qui bouge  
sous le corps qui se cherche, je me lève,  
je vais dans la maison de pièce en pièce,  
il y en a maintenant d’innombrables,  
j’entends crier des voix derrière des portes,  
je suis saisi par ces douleurs qui cognent  
aux chambranles qui se délabrent, je me hâte,  
trop lourde m’est la nuit qui dure, j’entre effrayé  
dans une salle encombrée de pupitres,  
vois, me dit-on, ce fut la salle de classe,  
vois sur les murs tes premières images,  
vois, c’est l’arbre, vois, là, c’est le chien qui jappe,  
et cette carte de géographie, sur la paroi  
jaune, ce décolorement des noms et des formes,  
ce déssaisissement des montagnes, des fleuves,  
par la blancheur qui transit le langage,  
vois, ce fut ton seul livre. l’isis du plâtre  
du mur de cette salle, qui s’écaille,  
n’a jamais eu, elle, n’aura rien d’autre  
a entrouvrir pour toi, refermer sur toi.

----------------------------------------

histoire des jeans-pierres  
– qu’est-ce que vous faites là jean-pierre bertrand, jean-pierre robert, jean-pierre balpe, jean-pierre mercier, qu’est-ce que vous faites là jean-pierre cassel, jean-pierre lemaire, jean-pierre pierre-bloch, jean-pierre danguillaume, jean-pierre gattegno, qu’est-ce que vous faites là jean-pierre foucault, jean-pierre criqui, jean-pierre léaud, jean-pierre pincemin, jean-pierre soisson, jean-pierre chaix, jean-pierre andrevon, jean-pierre papin, jean-pierre chevènement, qu’est-ce que vous faites là jean-pierre cometti, jean-pierre bobillot, jean-pierre fossatti, qu’est-ce que vous faites là jean-pierre rehm, jean-pierre dubost, jean-pierre darroussin, jean-pierre françois, jean-pierre elkabach, jean-pierre spilmont, jean-pierre stirbois, jean-pierre greff, qu’est-ce que vous faites là jean-pierre guérin, jean-pierre castaldi, jean-pierre timbaud, qu’est-ce que vous faites là jean-pierre vernant, jean-pierre vidal, jean-pierre aumont, jean-pierre raffarin, qu’est-ce que vous faites là jean-pierre taillandier, jean-pierre roux, jean-pierre siméon, jean-pierre boyer, jean-pierre gaillard, jean-pierre perrin, jean-pierre marielle, qu’est-ce que vous faites là jean-pierre salgas, jean-pierre sintive, jean-pierre pernaut, jean-pierre coffe, jean-pierre verheggen, jean-pierre rosnay, qu’est-ce que vous faites là jean-pierre riehl, jean-pierre duprey, jean-pierre khazem, jean-pierre richard, jean-pierre changeux, jean-pierre mocky, qu’est-ce que vous faites là jean-pierre brisset, jean-pierre paneda, jean-pierre terrail, jean-pierre farines, jean-pierre laborde, jean-pierre ostende, qu’est-ce que vous faites là jean-pierre stevens, jean-pierre coletta, jean-pierre dupuy, jean-pierre le dantec, qu’est-ce que vous faites là jean-pierre bacri, jean-pierre valentin, jean-pierre rioux, jean-pierre kalfon, qu’est-ce que vous faites là jean-pierre bemba, jean-pierre jeunet, jean-pierre vincent, jean-pierre faye, hein, qu’est-ce que vous faites là?  
– rien.

----------------------------------------

cahier d’un immigré  
je suis né orphelin.  
dans un milieu orphelin.  
tout le monde qui m\'entourais était aussi orphelin.  
dieu a crée le père et la mère,  
et la société a concu l\'orphelinat.  
chez nous la misère était très rigoureuse.  
j\'ai bu des larmes chaudes et salées.  
j\'ai vêcu l\'éternité rauque.  
a oujda, lyon, paris et londres,  
j\'ai vu naitre la lumière dérrière l\'horizon marocain  
foudroyé par la solitude nocturne.  
j\'ai vu le néant.  
j\'ai vêcu l\'endurance et l\'exile odieux.  
corps à corps, sous i\'ombre de i\'araignée géante  
des murs concaves.  
dans mes rêves matinaux ;  
j\'attendais avec ferveur la tombée des jours creux.  
le temps passait très vite et avec lassitude.  
j\'ai vu naitre des jours évasifs.  
c\'etait mon refuge monotone.  
c\'etait l\'absolu de mon espace opaque.  
chaque jour,  
j\'avance parmi les naufragés de l\'abime vide.  
sous la douleur amère, mes larmes furtives s\'engouffraient.  
j\'ai vu naitre l\'univers et son éclipse.  
son silence sombre et abstrait tourmentait mon âme.  
et mes rêves,  
j\'ai succombé mille fois sans prendre conscience.  
mais l\'asile de mon existence est devenu téméraire.  
moi qui cherche i\'euphorie dans les étoiles de cet univers  
lointain.  
et comme le calme des nuits nonchalantes,  
j\'ai poussé un soupir mordant  
sous l\'arc du désarroi.  
je sens à nouveau ce desir de vivre et revivre,  
en outre, mon enfance était frugale et exacerbée.  
a pas de géant le temps se recule à travers le crépuscule  
migrateur. ô roi-sage de la pluie des torrents, des fleuves  
ruisselants, de la montagne gigantesque, du vent  
résistant et des vagabonds. pour toi seul je lèche mes  
blessures et la déchirure de mes soufflés invisibles.  
ô roi-sage ! ma vie est un tournesol étendu sur une île

----------------------------------------

et alors un jour vint  
où j’entendis ce vers extraordinaire de keats,  
l’évocation de ruth « when sick for home,  
she stood in tears amid the alien corn ».  
or, de ces mots  
je n’avais pas à pénétrer le sens  
car il était en moi depuis l’enfance,  
je n’ai eu qu’à le reconnaître, et à l’aimer  
quand il est revenu du fond de ma vie.  
qu’avais-je eu, en effet, à recueillir  
de l’évasive présence maternelle  
sinon le sentiment de l’exil et les larmes  
qui troublaient ce regard cherchant à voir  
dans les choses d’ici le lieu perdu ?

----------------------------------------

le sexe est de consistance généralement plus tendre  
le sexe est de consistance généralement plus tendre que le reste du corps. il est plus sensible  
et très sujet au chatouillement.  
c’est bientôt l’été. le ciel est pâle et brumeux. il est allongé sur le dos, jambes écartées,  
les mains sous la nuque, dans la prairie en fleurs au bord de l’étang.  
le sexe est le point où les humains ressemblent le plus aux animaux.  
les hélices de jardin, qui sont des escargots, se retrouvent grâce à leurs traces baveuses,  
s’accolent, se mordent, se pénètrent mutuellement et restent accouplés  
pendant des heures.  
la conjugaison est naturelle.  
debout au bord de la piscine, la statue n’a plus ni tête ni bras et pourtant le ventre bombé,  
les seins généreux qui pointent, lui donnent un aspect étrangement vivant.  
la forme n°1 est sujette à des changements de forme. quand elle est excitée, elle enfle,  
durcit et se redresse.  
la poutre de béton à la frange métallique, emportée par la grue, pointe vers le ciel.  
la forme n°1 est disposée de façon à pénétrer la forme n°2.  
dans la trouée du long porche obscur, on aperçoit, au bout, la pyramide de verre.  
la forme n°1 pénètre la forme n°2 pour la frotter de l’intérieur.  
le buisson de roses forme une haie rouge vif le long du balcon.  
le frottement provoque une excitation voluptueuse.  
dans le centre-ville, les affiches annoncent nude girls, love act, totally nude girls on stage, the condor.  
le plaisir est stimulé et multiplié par les fantasmes.

----------------------------------------

ô sidi-yahya sage de tous les sages  
prête-moi une belle houria ivre de passion et une flûte  
magique.  
car demain, je partirai vers l\'inconnu qui n\'attendrai.  
cette terre échappante de toutes les saisons amères.  
je bénis la mer en feu.  
cette mer massacrée et décapitée par les vagues enragées.  
avec leurs chants tristes  
elles revivent mon temps enivré écho par écho.  
orphelin depuis l\'âge de trois hivers rigoureux.  
je suis né pour goûter la galette de la souffrance monotone.  
on m\'a apprit à rêver.  
mais mes nuits étaient éphémères  
oû les étoiles prémonitoires se broyaient.  
ma voix humide, étouffante quelque fois écorche le vide  
frange  
qui de temps en temps suscite les incantations évasives  
.  
je suis baptisé par les écumes de nuages méditerranéens  
et les ombres de saisons vièrges.  
on m\'a apprit à écrire les mots et les rythmes.  
on m\'a apprit que la gloire humaine est une voix apprivoisée  
par le desir de la prouesse succulente et vénéneuse.  
ma voix cette saliva rupture qui grouille dans la nuit comme  
un gouffre de sang, comme une fournaise brûlante sans cesse  
dans les brasiers du destin et de la passion.  
je suis né dans un labyrinthe où les larmes et les sueurs se  
trébuchaient en deluge transfilant  
.  
on m\'a dit que ma voix ressemble à une source inondée par  
l\'apocalypse assoiffé.  
certes, je suis né pour libérer ma voix, ma vocation et mon  
émoi.  
des vieux sages du village n\'gadi pulvérisent des paroles  
pétillantes pour chasser l\'ennui et le cauchemar perdurant.  
j\'ai quitté mon village sans mener avec moi leurs  
bénédictions.  
j\'ai laissé avec eux ma toison aux mille trous.  
mon seul compagnon un talisman gravé par les mendiants du  
souk-al-joutiya.  
je suis devenu dépaysé comme une alouette éclopée.  
j\'ai parcouru les chemins de l\'enfer et de l\'avatar.  
une image superstitieuse m\'envahis, m\'écrase.  
adieu solitude écrasante et sans espoir.  
bonjour la folie des rêves pamoisons.  
dans mon ivresse  
j\'ai rencontré le bonheur en lambeaux.  
soleil-vengeur  
j\'accuse tes rayons écorchants.  
soleil-dieu exhalte mon endurance âpre.

----------------------------------------

conte  
un soir où nous avions mis une seule ceinture  
tu me chuchotais un conte à l’oreille de neige  
et me disais je suis émue  
et nous avions enjambé déjà plusieurs grands intervalles  
fait des arches d’absence plus grandes que celles d’avignon  
et sommes revenus à nous par des gués en crue

----------------------------------------

dédale – vous êtes ici (8)  
on voudrait s’échapper, détacher  
observer en contre-jour, anonyme  
derrière son masque anatomique  
la foule des visages sans marque  
dont les regards vrais, éclipses  
visions disloquées dans l’oubli  
souterrain, ville pavée en creux  
se dissimule, doublure à l’envers  
des correspondances inscrites  
mosaïques et néons, rames jaunes  
défilés à la vitesse des tunnels  
artères obscurcies traversant  
sous l’air libre autrement égalé  
le voyage qui conduit non-voyant  
distance reliée au site, la durée  
d’aller le retour en topographie  
forme peu réelle de fractionner  
les relévements de terre en mont  
réseau de tentatives, d’où sortir  
à la surface des portes urbaines  
arrêt, station, passerelle du nom

----------------------------------------

aide mémoire  
ce qui a lieu d’être  
ne va pas sans dire  
ce qu’on ne peut pas dire . . .  
il faut l’écrire  
la partie donne sur le tout  
qui donne la partie  
savoir à quoi ça ressemble  
c’est notre savoir – non absolu  
il faut de la semblance  
pour faire de la contiguïté  
le poème est des choses prochaines  
qu’il faut aller chercher  
\*  
la comparaison entretient l’incomparable  
la distinction des choses entre elles  
poésie interdit l’identification  
pour la douceur du comme rigoureuse  
commun? comme-un  
c’est tout comme  
faire comme si  
c’était comme-un  
poésie se prive pour être comme  
comme un amant dévore sans dévorer  
pour signifier la lettre de l’amour  
ut musica ut pictura ut poiesis  
contraint par corps grâce à la perte  
a vicarier les sens en sens  
se privant de ce qui lui manque  
le poème en confie le défaut à sa langue  
pour que l’aveugle soit nommé le voyant  
\*  
nous ne nous en sortirons jamais  
c’est ce que je nous souhaite mais  
pratiquer une issue de secours  
pour s’en tirer sans s’en sortir  
si tout a toujours échoué  
“ne pas croire à la prison comme destin scellé  
croire à une possibilité de libération  
qui n’aurait pas de sens  
si nous n’étions pas (comme) des prisonniers”  
\*  
chemin qui ne mène nulle part  
sans issue est le sommet

----------------------------------------

dédale – vous êtes ici (9)  
sitôt que rescapé au ciel ouvert  
du jour, la nuit oppose la lumière  
quoique précaire, l’effet touche  
un regard circulaire, repérable  
l’élément fortuit, béton, paysage  
rien n’arrête, lieu sans souvenir  
l’entour qu’occupent les parages  
délimitant encore par le cercle  
l’habituel des choses, peu d’éclat  
sinon l’inventaire aux couleurs  
peintes pour restaurer, façades  
blanc couvrant, gris chaud, lilas  
rehauts pleinement des reliefs  
pigments des rues croisées, coin  
où se coupent, versants d’un autre  
le quartier d’y demeurer, habiter  
l’accoutumance confinée dehors  
quotidien et revient sur ses pas  
trajet refait ici des chaussées  
arpentées à la mesure de marcher  
machinale et routine, le pli codé  
bord des bordures transitoires  
quand le rouage répète, giration  
du cercle comprimé au voisinage  
ce circuit familier à la cadence  
des pas, combien l’allure comptée  
décompte des pulsations, passer  
un raccourci de réduire le lieu  
dans l’emprise monotone des rues  
transversalement prévisibles

----------------------------------------

dédale – vous êtes ici (7)  
au piédestal des patines, bronze  
et les frontons, grand titre, page  
des commémorations, oppressant  
lacis de souvenirs embrouillés  
bribes sans paroles, aucun signe  
on achoppe aux images, l’histoire  
dans ces monuments trop voyants  
pour l’ordinaire, quand s’éclaire  
lumière crue, elle aveugle alors  
des domes et coupoles arc-boutés  
contre les murs borgnes, résiste  
brutale d’une cicatrice, impacts  
incrustations fossiles, pierre  
aux constructions abandonnées  
alignement frappé des colonnes  
observables, corps des carcasses  
l’invraisemblable de témoigner  
ici le cercle des faits consignés  
graves des guerres, inutilement  
triomphes et déclins alternant  
jusqu’au retour de repartir, tour  
ravivé de la spirale, entêtement  
à repenser, photos figées du lieu  
entrevu confusément, illusoire  
obsession de connaître au temps  
quand se dresse passé, l’embusqué  
la remontée à la traque des dates

----------------------------------------

dédale – vous êtes ici (6)  
ici, vous êtes ici, chantier votif  
passager dans la ville éventrée  
indésirable encore au lieu clos  
des obstructions et ses limites  
à l’encontre, si près de rejoindre  
bouché, condamné de là, l’interdit  
ou se glisser par une claire-voie  
issue dans le dédale métallique  
qui cantonne borné, le périmètre  
canalise le parcours à circuler

----------------------------------------

des chaînes de livres à la mer  
tour à tour à tour  
je suis deux fois je suis j’ai  
et j’ai la nuit seule.  
c’est aussi avec  
pourquoi là-bas soudain tu  
hier depuis toujours.  
l’univers se couche  
dans les yeux de tous. la mer  
appelle l’enfant.  
pourquoi le dernier  
c’est que contre c’est de front  
parfois par le fond.  
toujours seule seul  
roses rose rose rose  
violet blanches blanc.  
on vit mourant vit  
pour un son un fond plus qu’un  
double souffrant souffle.  
le temps pas à pas  
par hasard en souvenir  
grille qui attend.  
des monts des montagnes  
descendants descendus rendent  
des rochers de roc.  
tente lance couche  
appelle l’autre de l’autre  
au bord des deux vers.  
déjà la mer c’est  
autrefois le monde c’est  
passé le passé.  
au loin l’horizon  
dort le jour pourquoi toujours  
là-bas recommence.  
colonne bandeau  
détache flotter déroule  
courant dérangé.  
des papillons blancs,  
tu les vois de sous ton livre,  
volant sur la neige.

----------------------------------------

terre  
tu rentres. tu quittes le rivage. tu retournes en terre. les amers quittent la mer.  
soudain cette moitié du monde qui était en mer redevient terre – forêts, champs, campagne. a  
son tour celle-ci devient l’océan. tu reviens au monde des vivants comme un grec débarqué  
tournait le dos à l’inféconde. l’immensité se fait solide, moissonneuse, verte et blonde,  
guéable. les nuages sont utile. tu écartes les buissons de la lisière, rentres dans le bois,  
retournes à l’épais – l’impénétrable. la forêt de chênes chante.  
en même temps c’est le temps, le double régime chaque moitié est le tout, dans  
l’indivsion.  
celle de la sérénité hölderlinienne: l’oubli de la menace, le vaste, la pérennité, le pour-  
toujours du s’entr’aimer multiple, pareil au spectacle quand le monde se donne en spectacle,  
l’oisiveté léopardienne; c’est quand les champs et les eaux, les forêts et les fleurs, les nuages  
et les neiges assonent dans le zèle des saisons.  
avec celle-ci: repoussé, pressenti, ulcérant, le contre-courant funèbre, le complot du  
destin, affliction et nuisance, la conspiration de la perte, voici la morition des proches, la  
contagion des maux, l’acerbe érosion, la calomnie générale, l’abréviation de la vie,  
l’encombre, la terre périmée, l’extermination du passé, le périr.

----------------------------------------

dédale – vous êtes ici (5)  
selon la ligne d’un morcellement  
l’axe autour duquel à l’est l’ouest  
seulement là, comme si va et vient  
sans rotation, le mouvement même  
battement du pendule oscillant  
aux extrêmes, à ignorer le centre  
dans l’encombrement persistant  
des canalisations agglutinées  
levier des grues à reconstruire  
acier, les fondations de l’utopie  
qui affleurent, vestiges retors  
exhumés des fouilles, décombres

----------------------------------------

dédale – vous êtes ici (4)  
hors du plan où disparaît ce lieu  
d’abord vertical aux dimensions  
par pans portant à la face l’appui  
dans l’espace alourdi des volumes  
cubes édifiés édifices à surgir  
échafaudés en aplomb, pesanteur  
vers le sol attractif, gravitant  
à rechercher le centre, une ville  
démembrée au temps, son entaille

----------------------------------------

prose  
tu me manques mais maintenant  
pas plus que ceux que je ne connais pas  
je les invente criblant de tes faces  
la terre qui fut riche en mondes  
(quand chaque roi guidait une île  
a l’estime de ses biens (cendre d’  
oiseaux, manganèse et salamandre)  
et que des naufragés fédéraient les bords)  
maintenant tu me manques mais  
comme ceux que je ne connais pas  
dont j’imagine avec ton visage l’impatience  
j’ai jeté tes dents aux rêveries  
je t’ai traité par-dessus l’épaule  
(il y a des vestales qui reconduisent au pacifique  
son eau fume c’est après le départ des fidèles  
l’océan bave comme un mongol aux oreillers du lit  
charogne en boule et poils au caniveau de sel  
un éléphant blasphème poséidon)  
tu ne me manques pas plus que ceux  
que je ne connais pas maintenant  
orphique tu l’es devenu j’ai jeté  
ton absence démembrée en plusieurs vals  
tu m’as changé en hôte je sais  
ou j’invente

----------------------------------------

intimité plus grande avec les astres  
et dans la nuit sondée plus profond  
dans la nuit rapprochée la terre  
débouche sur le soleil cette étoile agrandie  
au cœur de la nuit le jour  
nuit de la nuit connaît  
une étoile plus brillante

----------------------------------------

voir le mot nu inconnu  
ne vouloir plaisamment vos vers  
ânonnables : poésie malgré

----------------------------------------

dédale – vous êtes ici (3)  
sur le plan, les aplats de la ville  
vous êtes ici, dans le cercle vide  
encerclé, cercle rouge et carmin  
l’image des hypothèses projetée  
au point calculé de la sphère, ici  
sur la surface illisible du lieu  
repérage de l’étendue apparente  
dûment légendée à l’observateur  
car désorienté, ce vide cardinal  
empreintes défigurées de la vue  
au travers, maillage imaginaire  
et sans relief de dire, ici cercle  
à échelle réduite, il faut briser  
et sortir dans la ville, échappée

----------------------------------------

alarme  
nous inventons la maîtrsie  
de l’échelle où nous disparaissons  
l’essentiellement rompue la poésie  
sa fusée aux yeux pers dans la nuit  
inquiète cette échelle encore  
– observateur observant un centre  
en train de se prendre pour un centre  
glossaire joué à l’écarté  
les fines approximations rapprochent  
fente rupture feinte il s’escrime  
pour s’offrir aux coups il dé  
nomme il dé  
çoit dé  
vie le présentable  
s’exhortant:  
dis  
con  
viens:

----------------------------------------

dédale – vous êtes ici (10)  
péril d’usure, repartir étranger  
à la faveur soudaine, l’irruption  
pointée après les perspectives  
par l’embrasure où se dispersent  
ces contours pétrifiés, recours  
des ombres, des lumières perçues  
retombées opaques, demi-teintes  
sur le lieu dépaysé, introuvable  
au territoire graphique, profil  
en suspens de la ville, fragments  
des vis-à-vis à l’instant, parcours  
dans le transit rotatif, la terre  
hâtée selon le long des horizons  
et demeure le vertige, battement  
de cils, l’oeil incertain d’énigme  
le lieu sans cesse au proche, loin  
vous êtes ici, en dehors du cercle  
passant étrange, étranger ainsi  
libre usage, marchant nulle part

----------------------------------------

traité oulipien  
traité oulipien sens subtil apocalypse froide  
éloge rendu  
mélancolie aztèque guidon noir opposition élémentaire  
secteur chromé  
somme phonétique ménage lent page élémentaire  
littérature combinatoire  
je suis grand  
la terre grandit  
je suis né  
un homme dort  
tout finit  
pierrot changea le  
sens du palindrome  
tour inexistant stations invisibles autobiographie vécue  
colonne inoubliable

----------------------------------------

dédale – vous êtes ici (1)  
voies, voyages, le roulement ferré  
dans ses rails et gris, traverses  
continu cheminement du ballast  
roulant déroulant sur la courbe  
ses frottements, d’un bruit sourd  
et s’approche, imminent au signal  
l’aiguillage, où bifurque ferrée  
la voie enferrée de ses remblais  
tracé concassé, une seule traite  
au ralenti, la traînée mécanique  
s’essoufle le rythme et plus bas  
lenteur à la destination, crisse  
aux coulisses de la ville, décors  
les bas-côtés, panneaux glissant  
qui s’affichent, icônes alentour  
des mots, archives estampillées  
où n’importe, d’un lieu quelconque  
dépourvu des distinctions, sauf  
dans l’attente, à l’arrêt du moment  
annoncé, s’entrevoit, quel, unique  
le nom connu à désigner le voyage  
quand par là il finit et commence  
rendu possible de l’éloignement  
intervalle géographique, l’exil  
par le graphe, abscisse, position  
déposé sur le quai, gare d'arrivée

----------------------------------------

janvier  
\*valery larbaud, qui écrit, se demande pourquoi il écrit, et se répond que c’est  
uniquement pour commencer l’année en écrivant.  
\*george eliot commence un nouveau roman, romola.  
\*paul klee dessine un pied d’après nature, et pense que c’est son meilleur pied.  
\*alexis saint-léger offre à marie laurencin la chanson liminaire d’anabase dans  
un crâne de cheval qu’il a ramené du désert de gobi, où il s’était perdu.  
2 janvier  
\*à la veille de son départ pour new york, emmanuel hocquard tape un poème  
de george oppen sur son underwood standard typewriter n°3.  
\*m. charpentier, académicien, est député par l’académie françoise auprès de m. colbert,  
pour le remercier d’avoir procuré à cette société les jettons qui lui permettent de voter.  
\*dans le train de londres, g.h. lewes demande à un compagnon de voyage de lui prêter  
le times, et il y découvre un article qui donne un compte rendu  
très favorable de scenes of clerical life « by mr george eliot, a name unknown to us ».  
…………………………………………………………………

----------------------------------------

dédale – vous êtes ici (2)  
où arrive d’un convoi en partance  
croisements laminaires étirés  
au long cours de la ville répétée  
son nom, le terme propre du voyage  
avant que s’imagine, premier plan  
dans l’entre-deux, étranger par où  
à pas perdus, indécis de s’avancer  
la retenue de franchir, hésitant  
où l’on va, où l’on est, le lieu défini  
déchiffré à l’inventaire précis  
seuil d’un énoncé inconnu de rues  
litanie pour mémoire cadastrée

----------------------------------------

qui quoi  
il y a longtemps que tu n’existes pas  
visage quelquefois célèbre et suffisant  
comment je t’aime je ne sais depuis longtemps  
je t’aime avec indifférence je t’aime à haine  
par omission par murmure par lâcheté  
avec obstination contre toute vraisemblance  
je t’aime en te perdant pour perdre  
ce moi qui refuse d’être des nôtres entraîné  
de poupe (ce balcon chantourné sur le sel)  
ex-qui de dos traîné entre deux eaux  
maintenant quoi  
bouche punie  
bouche punie cœur arpentant l’orbite  
une question à tout frayant en vain le tiers

----------------------------------------

bord  
pourquoi revient cette formule aimée  
“au bord du monde encore une fois”  
qu’est ce bord, qu’est ce ‘bord’, être-au-bord  
la bordure chez baudelaire et  
la terrasse des princes de rimbaud  
avec vue sur le monde et le tout comme  
ayant passé par ici qui repassera par là

----------------------------------------

janvier 2  
janvier – 1. empire romain, prétoriens assassinent les 2 consuls ordinaires & proclament pertinax,  
préfet de la ville, nouvel empereur, remplaçant empereur commode,  
étranglé la veille. — géza, chef tribus hongroises converti christianisme  
par épouse, princesse gisèle nièce d’empereur othon le grand,  
se fait couronner roi de hongrie désormais chrétienne & prend nom chrétien  
étienne. — roi de navarre, charles ii, meurt, ne laissant à héritiers  
que dettes considérables. — reddition grenade assure victoire  
reine de castille sur musulmans. — non loin côtes île de java, flotte  
hollandaise et flotte portugaise s’affrontent depuis 3 jours. — paris, philanthrope  
pierre de chamousset fonde petite poste, 1ère entreprise réussie  
distribution systématique courrier, avec boîtes aux lettres publiques,  
rapportant à philanthrope 50 000 livres dès 1ère année. — république  
française répartie 83 départements. — dessalines ayant vaincu troupes  
napoléoniennes, proclame indépendance île haïti. — espagne,  
dans le bourg cabezas de san juan, colonel riego, s’étant rendu sur  
grand-place en tête de bataillon, proclame constitution de 1812.  
— chine, sun yat-sen proclame république, prête serment comme président,  
promet tolérance religieuse & remplace calendrier lunaire par  
calendrier solaire. — ligne de cessez-le-feu coupe cachemire  
en 2 morceaux, l’un attribué inde, l’autre devenant azad kashmir =  
« cachemire libre », qui prend nom pakistan. — cameroun proclame  
indépendance sous tutelle française. — colonel jean bedel bokassa  
renverse président centrafrique, david dacko, contraint remettre pouvoirs.  
— france : pour tous bébés nés français ce jour, cadeau 100 euros  
sur livret a caisse épargne. — natanya, attentat suicide, 1 mort  
(le suicidé) & 19 blessés. — à leipzig est chantée, pour ce jour de l’an,  
une cantate profane de jean-sébastien bach, die zeit, die tag und  
jahre macht, « le temps qui fait le jour et l’an. »  
……………………………………………..

----------------------------------------

c’est entre nous  
l’air entre les mains salut  
et la main entre les saluts  
et le salut par intervalle  
rien avec rien jouant à  
s’envoyer la belle apparition

----------------------------------------

diane tu es diane comme la froide  
lune sous les nuées se cachant  
de l\'absence ou lumineuse phœbé  
par les jours répandant ton aisance  
mais de nul lieu bas souveraine  
chasseresse tu ne l\'es qu\'en refus  
d\'indiscrètes noces vulnérable  
toutefois au jeune cœur assoupi  
un orion un actéon tu dédaignes  
pour cour négligente des hommages  
chaste ne te veux que lueur du jour  
la déesse aux bains aux chiens qui  
sur ses rêves marche

----------------------------------------

en syllabes de lettres qui faisaient des noms  
des r de soleil (ray) de roue lorraine (réda) de  
roche (m ou d) ou de roubaud de ristat presque  
tristan qui faisaient des noms à faces et corps  
1980 comme celui blême vérace de b.noël ou  
les p des exilés perros, pérol, parant le d  
d’un deguy le z bizarre d’izoard  
ou le s assassiné sur la couche de salabreuil  
du jeune belge doué savitzkaya avant un st  
à sifflante dentale sourde avec f de dégoût  
mépris « celui qui parle avec énergie »

----------------------------------------

dans le  
bénissement du jour  
on  
lisait que  
la  
vieille ordure  
ezra pound  
comprenait  
que dalle au  
finnegans wake  
aux monstres  
mots  
intarrisables  
aux  
perroquets des dates  
jusqu’aux eaux séparées  
de la mer

----------------------------------------

la brique  
aussi bien serais-je cette brique  
depuis trois jours plate ébréchée  
rouillée sonore rugueuse compacte  
et rouge sur la fenêtre brun-rouge  
comme un lourd oiseau posée pétrie  
moulée argile séchée cuite au four  
de taches noires piquetées désolée  
en cicatrices et moellons que je  
veux absorber des yeux engloutir  
au mieux nommer brique à méditer  
à pousser par jeu jadis de marelle  
en tous temps dont on fortifie les  
maisons qui durent contre vents  
marées grêles oublis pioches crachats  
la brique indestructible d\'un scribe babylonien

----------------------------------------

le plaisir  
confinait à  
l’interdit  
la mâchoire  
du  
mort  
bloquée  
après  
coup  
le fils  
étendu  
lumière  
artificielle  
celui qui pense  
désormais  
sans respirer

----------------------------------------

25 novembre  
qu’il  
avait  
parlé de  
« bord mortel »  
l’  
autre  
« cette fois est la dernière »  
chansons  
ou  
prières  
cette voix  
qu’il croit  
entendre  
sous  
la  
sienne

----------------------------------------

toi  
toi  
qui marches, qui ne veut pas voir  
descends, descends toujours jusqu’aux royaumes  
de l’infertile  
là tout un peuple bouge, ombres  
des pères que les fils bafouent, reines  
qui dansent dans leur délire et loin,  
très loin sur une falaise  
un homme qui regarde la mer et qui murmure,  
montagnes de l’écume, rendez-la moi.

----------------------------------------

20 novembre 2001  
rien  
ne me  
retient  
porte  
et fenêtres  
closes  
rue  
étroite  
et  
vide  
trois années  
de deuil

----------------------------------------

je pouvais passer des  
jours à écouter  
à entendre  
votre voix est  
jusqu’à  
entendre  
j’invente un autre mot  
pour  
écrire  
ce qui n’est pas  
elle y laisse un morceau  
de son ombre  
l’oxymoron  
doigt  
anus  
pour que tout soit possible

----------------------------------------

ils vont tête baissée sur leur entente  
ils échangent leurs gestes  
en secret se pressent les pieds  
et dorment l\'un pour l\'autre  
du haut de leurs larmes jusqu\'à leurs pardons  
ils s\'enchantent  
chaque mardi d\'un chemin de lierres et de lenteurs  
à peine s\'effleurant  
puis follement s\'abouchent  
en pressant ses lèvres il serre son foulard  
noir comme sexe et rouge sang  
il l\'attend déjà demain dans l\'ombre  
chaque matin sied à leur visage  
changeant d\'alarmes en chuchotis  
quand elle entre dans son espérance  
elle essuie ses pleurs  
ou lui chante dans la nuit  
alors ils se nomment animal ou ange  
avant que leur manquent les mots  
paupières allongées  
ils se cherchent outre le corps  
en cris et silences d\'extase il  
raidit longtemps son âme en elle  
tous cheveux renversés

----------------------------------------

il y a  
il y a la route avec ses trous,  
il y a partout cette menace immense  
qu’on m’appelle, qu’on me dise mon défaut,  
je m’inclinerai jusqu’à terre.

----------------------------------------

pauvres humains roulant leur cycle d\'enfer : le petit  
jésus. les gels. le verglas. les suicides. les di-  
manches. les votes. les nuées. les crues. les  
masques & crêpes. la pêche. les derniers buis. le  
pape ! le travail. les accidents. les règles. le  
débarquement. les plages. le tour. la vierge. la  
bastille. la canicule. les lits d\'amour. la ren-  
trée. la chasse. les marrons. les tempêtes. tous  
les défunts. la foire. le beaujolais. les lunes.  
les fèces. les brumes. les feuilles. la neige.  
les dindes. les glas. les gares. les grèves.  
le dakar. les mariées avec balai. le petit jésus.

----------------------------------------

27 novembre  
la peur  
encore  
l’héritage  
de  
la  
peur  
à rendre  
la mort  
plus facile  
il a  
été  
l’agresseur  
avec l’innocence  
du  
défendant

----------------------------------------

par désespoir de l\'amour qui n\'est  
pas échu par désespoir de la mort  
qui déjà m\'a prévu par désespoir  
du sexe qui nous fut à charge par  
désespoir de l\'homme qui n\'est que  
misère par désespoir du temps qui  
n\'est que poussière par désespoir de  
l\'art qui n\'a pas visité par dés-  
espoir de l\'âme que l\'on n\'a pas  
trouvée par désespoir de soi qui  
ne sut que honte par dés-  
espoir du suicide qui n\'est qu\'  
alibi par désespoir du monde  
illusion par désespoir où s\'en-  
fouir ? dans l\'étude par oubli  
dans le stupre par malchance mais  
dans la mer pour s\'y laver

----------------------------------------

en l\'an deux mille survinrent les hellènes  
en 1930 our fut détruite  
à l\'âge moyen apparut l\'alphabet qui  
permettra une fois pessoa  
au huitième siècle la trière  
partir sur les mers  
en 42 kilomètres marathon traversa les ères  
batailles sur massacres  
enfin mutilés les hermès  
324, grandioses noces à suse puis hannibal  
endure le chaud & le froid  
couche sur la dure  
ô landes et moutons  
enfin spartacus !  
nos chères héroïnes agrippine messaline  
en 41 se rencontrent les beaux amants  
ailleurs :  
turbans-jaunes ou sourcils-rouges -  
tel fut mon songe au dernier article  
moi poète tout-fou  
inventeur du dé-lyre  
avant la croix d\'ignominie

----------------------------------------

soleil  
soleillot  
qui courait sur la vitre  
qu’il chantait  
qu’il lisait  
le corps astral  
de la verge  
en vertu du principe  
de non coïncidence de soi et soi

----------------------------------------

parmi beaucoup de poèmes  
parmi beaucoup de poèmes  
il y en avait un  
dont je ne parvenais pas à me souvenir  
sinon que je l’avais composé  
autrefois  
en descendant cette rue  
du côté des numéros pairs de cette rue  
baignée d’une matinée limpide  
une rue de petites boutiques persistantes  
entre la seine sinistrée et l’hôpital  
un poème écrit avec mes pieds  
comme je compose toujours les poèmes  
en silence et dans ma tête et en marchant  
mais je ne me souviens de rien  
que de la rue de la lumière et du hasard  
qui avait fait entrer dans ce poème  
le mot ‘respect’  
que je n’ai pas l’habitude de faire vibrer  
dans les pages mentales de la poésie  
au delà de lui il n’y a rien  
et ce mot ce mot qui ne bouge pas  
atteste la cessation de la rue  
comme un arbre oublié de l’espace

----------------------------------------

5 novembre  
aujourd’hui  
musique  
inutile  
mots  
ne veulent rien dire  
on  
voudrait  
mourir  
à l’improviste  
comme  
on naît

----------------------------------------

fais ton bagage  
fais ton bagage, gentil vieux,  
le jour tout neuf nous chasse  
même les loups sont envieux  
de nos minimes carcasses  
debout, debout, ne pensons plus,  
un autre souffre à notre place.

----------------------------------------

nous  
venions  
presque  
en  
même  
temps  
et  
tout ce qui  
se faisait  
par  
moi  
était  
votre  
œuvre

----------------------------------------

on est petits  
on est petits, disais-tu, si petits que la mort  
va nous oublier  
comme tu parlais bien sur la lande, je finissais  
par te croire, le fou  
j’imaginais la mort comme une mère  
qui nous accueille  
et qui veut qu’on s’endorme enfin, mais  
tu n’étais que le fou  
tu confondais merveilleusement  
les signes, moi  
j’étais sur le bord du vide,  
j’attendais.

----------------------------------------

jude qui n\'aurait jésus trahi  
un poète odieux par défi  
du vingtième siècle après lui  
en enfer vécut son paradis  
stances ou silles vite il écrivit  
tant qu\'il put user de son vit  
égoïstement vrillé dans les  
filles qui lui adoucirent la vie  
amoureuses d\'infante tendresse  
n\'y a que de mort que trop argua !

----------------------------------------

à lourdes, comme à l\'asile, aux abattoirs  
les miraculables s\'alignent en dortoirs  
pour guérir la sale maladie la vie  
les miraculés-debout pour eux prient  
un dieu douteux né dans leurs neurones  
partout pullulent des hommes en noir-  
meurtre et deuil cortège lamentable  
parcourant ce charnier pitoyable où  
passe un glabre mutilé dans sa poussette  
que tire un bipède gracié provisoire  
tête en bas ils attendent le très-haut  
choisir chacun sa guenille unique  
pour un prodige qui défierait l\'art  
lourdes sont les affres, légers les cierges !

----------------------------------------

elle  
quitte  
la maison  
elle  
se  
retrouve  
dans la rue  
la course  
l’entraîne  
vers un désert  
le pont  
du fleuve

----------------------------------------

un arbre…  
un arbre et puis un arbre et puis  
le froid  
je ne veux plus que cet aveugle  
me guide  
comme on est seul  
quand on marche depuis toujours  
un arbre et puis  
pas même un arbre, une distance  
d’autres, je les aimais,  
sont loin.

----------------------------------------

ma fille  
ma fille, ma douce  
on serait si bien  
parmi les coquilles  
sans plus voir jamais  
les arbres qui montent  
auraient du souci  
mais nous dans la terre  
on dormirait mieux  
ma fille, ma douce  
j’ai trop attendu  
dis-moi que tu m’aimes  
j’écoute, je viens.

----------------------------------------

vieille jambe  
vieille jambe, tu ne sers plus, je  
te jette  
il est trop grand ce monde, on peut  
s’y perdre, mais  
tout se ressemble à la fin, tout pourrit  
n’importe où  
la vieille cervelle aussi  
a besoin d’une béquille, boite,  
boite, mon pur esprit, les crapauds  
rient dans leur marécage.

----------------------------------------

ce sera le soir  
ce sera le soir, la même heure  
du soir, les colombes  
commenceront à se poser sur les branches,  
quelqu’un dira, comme  
l’herbe est haute, allons nous asseoir,  
racontons-nous  
pour passer le temps une histoire un peu folle,  
celle d’un roi  
qui croyait tout savoir et qui perdit  
tout, quelqu’un  
dira, c’en est fini des fables  
tristes, oublions-les,  
comme le soleil se couche lentement.

----------------------------------------

peut-etre qu’il reviendra  
peut-être qu’il reviendra, le fou, qu’il  
me prendra par l’épaule  
comme hier, quand je voulais mourir  
dans un trou  
peut-être qu’il dira, mon oncle, ne me laisse  
pas sur la route  
emmène-moi où les paroles ne déchirent plus.

----------------------------------------

on s’est donne le temps  
on s’est donné le temps, on s’est  
perdus, on a poursuivi  
le soleil, on s’est endormis tant de fois  
sur un lit de paille,  
maintenant, comme il est frais  
le souvenir du vent  
on dirait que la pluie fait un long  
silence  
et c’est comme si dans le soir  
des dieux naissaient  
mais si petits  
que les oiseaux les picorent comme des graines.

----------------------------------------

si haute était la terre en ce temps-là  
les femmes suspendaient linge et nuages à la meme corde  
des anges s’accrochaient à leurs jupes pour les empecher de suivre les âmes égarées  
tout ce qui faisait commerce avec l’eau avait une âme  
jarre calebasse bassine  
les seaux repechaient celles qui végétaient dans l’indifférence des puits  
toute ombre mouvante était esquisse de revenant  
tout chant de coq se transformait en présage  
l’annonceur des naissances parlait plus haut que la cascade  
mais plus bas que le vent qui avait mainmise sur le dedans et le dehors  
dilatant les champs pauvres  
repoussant l’horizon d’un arpent lorsque les maisons s’étrécissaient aux dimensions des cages  
le sage évitait de croiser son chemin  
il vous cassait un homme sur son genou comme une paille

----------------------------------------

et peut-etre que…  
et peut-être que tout était écrit dans le livre  
mais le livre s’est perdu  
ou quelqu’un l’a jeté dans les ronces  
sans le lire  
n’importe ce qui fut écrit  
demeure, même  
obscur, un autre qui n’a pas vécu  
tout cela  
et sans connaître la langue du livre, comprendra  
chaque mot  
et quand il aura lu, quelque chose  
de nous se lèvera  
un souffle, une sorte de sourire entre les pierres.

----------------------------------------

demain, dès l’aube  
demain, dès l’aube, à l’heure où blanchit la campagne,  
je partirai. vois-tu, je sais que tu m’attends.  
j’irai par la forêt, j’irai par la montagne.  
je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.  
je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,  
sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,  
seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,  
triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.  
je ne regarderai ni l’or du soir qui tombe,  
ni les voiles au loin descendant vers harfleur,  
et quand j’arriverai, je mettrai sur ta tombe  
un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

----------------------------------------

les sanglots longs  
des violons  
de l’automne  
blessent mon coeur  
d’une langueur  
monotone.  
tout suffocant  
et blême, quand  
sonne l’heure,  
je me souviens  
des jours anciens  
et je pleure;  
et je m’en vais  
au vent mauvais  
qui m’emporte  
deçà, delà,  
pareil à la  
feuille morte.

----------------------------------------

je m’en allais, les poings dans mes poches crevées ;  
mon paletot aussi devenait idéal ;  
j’allais sous le ciel, muse ! et j’étais ton féal ;  
oh ! là ! là ! que d’amours splendides j’ai rêvées !  
mon unique culotte avait un large trou.  
– petit-poucet rêveur, j’égrenais dans ma course  
des rimes. mon auberge était à la grande-ourse.  
– mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou  
et je les écoutais, assis au bord des routes,  
ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes  
de rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;  
où, rimant au milieu des ombres fantastiques,  
comme des lyres, je tirais les élastiques  
de mes souliers blessés, un pied près de mon coeur !

----------------------------------------

souvent, pour s’amuser, les hommes d’équipage  
prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,  
qui suivent, indolents compagnons de voyage,  
le navire glissant sur les gouffres amers.  
à peine les ont-ils déposés sur les planches,  
que ces rois de l’azur, maladroits et honteux,  
laissent piteusement leurs grandes ailes blanches  
comme des avirons traîner à côté d’eux.  
ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!  
lui, naguère si beau, qu’il est comique et laid!  
l’un agace son bec avec un brûle-gueule,  
l’autre mime, en boitant, l’infirme qui volait!  
le poète est semblable au prince des nuées  
qui hante la tempête et se rit de l’archer;  
exilé sur le sol au milieu des huées,  
ses ailes de géant l’empêchent de marcher.

----------------------------------------

sur mes cahiers d’écolier  
sur mon pupitre et les arbres  
sur le sable sur la neige  
j’écris ton nom  
sur toutes les pages lues  
sur toutes les pages blanches  
pierre sang papier ou cendre  
j’écris ton nom  
sur les images dorées  
sur les armes des guerriers  
sur la couronne des rois  
j’écris ton nom  
sur la jungle et le désert  
sur les nids sur les genêts  
sur l’écho de mon enfance  
j’écris ton nom  
sur les merveilles des nuits  
sur le pain blanc des journées  
sur les saisons fiancées  
j’écris ton nom  
sur tous mes chiffons d’azur  
sur l’étang soleil moisi  
sur le lac lune vivante  
j’écris ton nom  
sur les champs sur l’horizon  
sur les ailes des oiseaux  
et sur le moulin des ombres  
j’écris ton nom  
sur chaque bouffée d’aurore  
sur la mer sur les bateaux  
sur la montagne démente  
j’écris ton nom  
sur la mousse des nuages  
sur les sueurs de l’orage  
sur la pluie épaisse et fade  
j’écris ton nom  
sur les formes scintillantes  
sur les cloches des couleurs  
sur la vérité physique  
j’écris ton nom  
sur les sentiers éveillés  
sur les routes déployées  
sur les places qui débordent  
j’écris ton nom  
sur la lampe qui s’allume  
sur la lampe qui s’éteint  
sur mes maisons réunies  
j’écris ton nom  
sur le fruit coupé en deux  
du miroir et de ma chambre  
sur mon lit coquille vide  
j’écris ton nom  
sur mon chien gourmand et tendre  
sur ses oreilles dressées  
sur sa patte maladroite  
j’écris ton nom  
sur le tremplin de ma porte  
sur les objets familiers  
sur le flot du feu béni  
j’écris ton nom  
sur toute chair accordée  
sur le front de mes amis  
sur chaque main qui se tend  
j’écris ton nom  
sur la vitre des surprises  
sur les lèvres attentives  
bien au-dessus du silence  
j’écris ton nom  
sur mes refuges détruits  
sur mes phares écroulés  
sur les murs de mon ennui  
j’écris ton nom  
sur l’absence sans désir  
sur la solitude nue  
sur les marches de la mort  
j’écris ton nom  
sur la santé revenue  
sur le risque disparu  
sur l’espoir sans souvenir  
j’écris ton nom  
et par le pouvoir d’un mot  
je recommence ma vie  
je suis né pour te connaître  
pour te nommer  
liberté.

----------------------------------------

j’ai voulu ce matin te rapporter des roses ;  
mais j’en avais tant pris dans mes ceintures closes  
que les noeuds trop serrés n’ont pu les contenir.  
les noeuds ont éclaté. les roses envolées  
dans le vent, à la mer s’en sont toutes allées.  
elles ont suivi l’eau pour ne plus revenir ;  
la vague en a paru rouge et comme enflammée.  
ce soir, ma robe encore en est tout embaumée…  
respires-en sur moi l’odorant souvenir.

----------------------------------------

maître corbeau, sur un arbre perché,  
tenait en son bec un fromage.  
maître renard, par l’odeur alléché,  
lui tint à peu près ce langage:  
hé! bonjour, monsieur du corbeau.  
que vous êtes joli! que vous me semblez beau!  
sans mentir, si votre ramage  
se rapporte à votre plumage,  
vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.  
a ces mots le corbeau ne se sent pas de joie;  
et, pour montrer sa belle voix,  
il ouvre un large bec, laisse tombe sa proie.  
le renard s’en saisit, et dit: mon bon monsieur,  
apprenez que tout flatteur  
vit aux dépens de celui qui l’écoute:  
cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.  
le corbeau, honteux et confus,  
jura, mais un peu tard, qu’on ne l’y prendrait plus.

----------------------------------------

oh! je voudrais tant que tu te souviennes  
des jours heureux oů nous étions amis  
en ce temps-la la vie était plus belle,  
et le soleil plus brűlant qu'aujourd'hui  
les feuilles mortes se ramassent a la pelle  
tu vois, je n'ai pas oublié...  
les feuilles mortes se ramassent a la pelle,  
les souvenirs et les regrets aussi  
et le vent du nord les emporte  
dans la nuit froide de l'oubli.  
tu vois, je n'ai pas oublié  
la chanson que tu me chantais.  
c'est une chanson qui nous ressemble  
toi, tu m'aimais et je t'aimais  
et nous vivions tous deux ensemble  
toi qui m'aimais, moi qui t'aimais  
mais la vie sépare ceux qui s'aiment  
tout doucement, sans faire de bruit  
et la mer efface sur le sable  
les pas des amants désunis.

----------------------------------------

ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,  
dans la nuit éternelle emportés sans retour,  
ne pourrons-nous jamais sur l’océan des âges  
jeter l’ancre un seul jour ?  
ô lac ! l’année à peine a fini sa carrière,  
et près des flots chéris qu’elle devait revoir,  
regarde ! je viens seul m’asseoir sur cette pierre  
où tu la vis s’asseoir !  
tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,  
ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,  
ainsi le vent jetait l’écume de tes ondes  
sur ses pieds adorés.  
un soir, t’en souvient-il ? nous voguions en silence ;  
on n’entendait au loin, sur l’onde et sous les cieux,  
que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence  
tes flots harmonieux.  
tout à coup des accents inconnus à la terre  
du rivage charmé frappèrent les échos ;  
le flot fut attentif, et la voix qui m’est chère  
laissa tomber ces mots :  
” ô temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices !  
suspendez votre cours :  
laissez-nous savourer les rapides délices  
des plus beaux de nos jours !  
” assez de malheureux ici-bas vous implorent,  
coulez, coulez pour eux ;  
prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;  
oubliez les heureux.  
” mais je demande en vain quelques moments encore,  
le temps m’échappe et fuit ;  
je dis à cette nuit : sois plus lente ; et l’aurore  
va dissiper la nuit.  
” aimons donc, aimons donc ! de l’heure fugitive,  
hâtons-nous, jouissons !  
l’homme n’a point de port, le temps n’a point de rive ;  
il coule, et nous passons ! “  
temps jaloux, se peut-il que ces moments d’ivresse,  
où l’amour à longs flots nous verse le bonheur,  
s’envolent loin de nous de la même vitesse  
que les jours de malheur ?  
eh quoi ! n’en pourrons-nous fixer au moins la trace ?  
quoi ! passés pour jamais ! quoi ! tout entiers perdus !  
ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,  
ne nous les rendra plus !  
éternité, néant, passé, sombres abîmes,  
que faites-vous des jours que vous engloutissez ?  
parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes  
que vous nous ravissez ?  
ô lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !  
vous, que le temps épargne ou qu’il peut rajeunir,  
gardez de cette nuit, gardez, belle nature,  
au moins le souvenir !  
qu’il soit dans ton repos, qu’il soit dans tes orages,  
beau lac, et dans l’aspect de tes riants coteaux,  
et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages  
qui pendent sur tes eaux.  
qu’il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,  
dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,  
dans l’astre au front d’argent qui blanchit ta surface  
de ses molles clartés.  
que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,  
que les parfums légers de ton air embaumé,  
que tout ce qu’on entend, l’on voit ou l’on respire,  
tout dise : ils ont aimé !

----------------------------------------

c’est un trou de verdure où chante une rivière  
accrochant follement aux herbes des haillons  
d’argent; où le soleil de la montagne fière,  
luit; c’est un petit val qui mousse de rayons.  
un soldat jeune bouche ouverte, tête nue,  
et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,  
dort; il est étendu dans l’herbe, sous la nue,  
pale dans son lit vert où la lumière pleut.  
les pieds dans les glaïeuls, il dort. souriant comme  
sourirait un enfant malade, il fait un somme:  
nature, berce-le chaudement: il a froid.  
les parfums ne font plus frissonner sa narine;  
il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine  
tranquille. il a deux trous rouges au coté droit.

----------------------------------------

la tombe dit à la rose :  
– des pleurs dont l’aube t’arrose  
que fais-tu, fleur des amours ?  
la rose dit à la tombe :  
– que fais-tu de ce qui tombe  
dans ton gouffre ouvert toujours ?  
la rose dit : – tombeau sombre,  
de ces pleurs je fais dans l’ombre  
un parfum d’ambre et de miel.  
la tombe dit : – fleur plaintive,  
de chaque âme qui m’arrive  
je fais un ange du ciel !

----------------------------------------

quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,  
assise auprès du feu, dévidant et filant, –  
direz, chantant mes vers, en vous émerveillant :  
ronsard me célébrait du temps que j’étais belle.  
lors, vous n’aurez servante oyant telle nouvelle,  
déjà sous le labeur à demi sommeillant,  
qui au bruit de mon nom ne s’aille réveillant,  
bénissant votre nom de louange immortelle.  
je serai sous la terre et fantôme sans os :  
par les ombres myrteux je prendrai mon repos :  
vous serez au foyer une vieille accroupie,  
regrettant mon amour et votre fier dédain.  
vivez, si m’en croyez, n’attendez à demain :  
cueillez dès aujourd’hui les roses de la vie.

----------------------------------------

les amoureux fervents et les savants austères  
aiment également, dans leur mûre saison,  
les chats puissants et doux, orgueil de la maison,  
qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.  
amis de la science et de la volupté  
ils cherchent le silence et l’horreur des ténèbres;  
l’érèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres,  
s’ils pouvaient au servage incliner leur fierté.  
ils prennent en songeant les nobles attitudes  
des grands sphinx allongés au fond des solitudes,  
qui semblent s’endormir dans un rêve sans fin;  
leurs reins féconds sont pleins d’étincelles magiques,  
et des parcelles d’or, ainsi qu’un sable fin,  
étoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

----------------------------------------

la courbe de tes yeux fait le tour de mon cœur,  
un rond de danse et de douceur,  
auréole du temps, berceau nocturne et sûr,  
et si je ne sais plus tout ce que j’ai vécu  
c’est que tes yeux ne m’ont pas toujours vu.  
feuilles de jour et mousse de rosée,  
roseaux du vent, sourires parfumés,  
ailes couvrant le monde de lumière,  
bateaux chargés du ciel et de la mer,  
chasseurs des bruits et sources des couleurs,  
parfums éclos d’une couvée d’aurores  
qui gît toujours sur la paille des astres,  
comme le jour dépend de l’innocence  
le monde entier dépend de tes yeux purs  
et tout mon sang coule dans leurs regards.

----------------------------------------

sous le pont mirabeau coule la seine  
et nos amours  
faut-il qu’il m’en souvienne  
la joie venait toujours après la peine  
vienne la nuit sonne l’heure  
les jours s’en vont je demeure  
les mains dans les mains restons face à face  
tandis que sous  
le pont de nos bras passe  
des éternels regards l’onde si lasse  
vienne la nuit sonne l’heure  
les jours s’en vont je demeure  
l’amour s’en va comme cette eau courante  
l’amour s’en va  
comme la vie est lente  
et comme l’espérance est violente  
vienne la nuit sonne l’heure  
les jours s’en vont je demeure  
passent les jours et passent les semaines  
ni temps passé  
ni les amours reviennent  
sous le pont mirabeau coule la seine  
vienne la nuit sonne l’heure  
les jours s’en vont je demeure

----------------------------------------

bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres;  
adieu, vive clarté de nos étés trop courts !  
j’entends déjà tomber avec des chocs funèbres  
le bois retentissant sur le pavé des cours.  
tout l’hiver va rentrer dans mon être: colère,  
haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé,  
et, comme le soleil dans son enfer polaire,  
mon cœur ne sera plus qu’un bloc rouge et glacé.  
j’écoute en frémissant chaque bûche qui tombe;  
l’échafaud qu’on bâtit n’a pas d’écho plus sourd.  
mon esprit est pareil à la tour qui succombe  
sous les coups du bélier infatigable et lourd.  
ii me semble, bercé par ce choc monotone,  
qu’on cloue en grande hâte un cercueil quelque part.  
pour qui ? — c’était hier l’été; voici l’automne !  
ce bruit mystérieux sonne comme un départ.  
j’aime de vos longs yeux la lumière verdâtre,  
douce beauté, mais tout aujourd’hui m’est amer,  
et rien, ni votre amour, ni le boudoir, ni l’âtre,  
ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer.  
et pourtant aimez-moi, tendre cœur ! soyez mère,  
même pour un ingrat, même pour un méchant;  
amante ou sœur, soyez la douceur éphémère  
d’un glorieux automne ou d’un soleil couchant.  
courte tâche ! la tombe attend; elle est avide !  
ah! laissez-moi, mon front posé sur vos genoux,  
goûter, en regrettant l’été blanc et torride,  
de l’arrière-saison le rayon jaune et doux !

----------------------------------------

tes pas, enfants de mon silence,  
saintement, lentement placés,  
vers le lit de ma vigilance  
procèdent muets et glacés.  
personne pure, ombre divine,  
qu’ils sont doux, tes pas retenus!  
dieux !… tous les dons que je devine  
viennent à moi sur ces pieds nus!  
si, de tes lèvres avancées,  
tu prépares pour l’apaiser,  
a l’habitant de mes pensées  
la nourriture d’un baiser,  
ne hâte pas cet acte tendre,  
douceur d’être et de n’être pas,  
car j’ai vécu de vous attendre,  
et mon coeur n’était que vos pas.

----------------------------------------